

CHAPITRE 6

Du présent au passé

INTRODUCTION

Olivier P. Gosselain¹

Ce chapitre porte sur des approches historiques qui partent du présent plutôt que du passé. Le renversement peut sembler incongru dans un manuel de terrain en archéologie, mais il a ici toute sa place. Après tout, le présent n'est jamais que du passé en devenir. Plus fondamentalement, ce passé qui a forgé notre « présent » continue toujours à y vivre, sous la forme de survivances, de restes plus ou moins conservés, ou même de « fantômes » qui reviennent hanter les vivants (Gosselain & Smolderen 2016). Ces éléments hétéroclites peuvent enrichir notre compréhension du passé de deux façons au moins : (1) en tant que *document historique*, qu'il convient d'interpréter avec la même rigueur que les vestiges archéologiques ; (2) en tant que *référénts analogiques*, qui nous aident à affiner les raisonnements archéologiques (**Lyons ; Mayor**).

Si le continent africain est plus riche en sources écrites qu'on ne le croit parfois, ces documents sont inégalement répartis et concernent presque exclusivement le second millénaire de notre ère. Pour accéder au passé de l'Afrique, il a fallu sortir des cadres balisés de la méthode historique ; faire littéralement « flèche de tous bois » en mêlant les disciplines, en exploitant un large éventail de sources, en développant ou en important des approches nouvelles. C'est en Afrique, par exemple, que les traditions orales ont acquis une légitimité scientifique (Vansina 1962 ; **Schoenbrun**). C'est en Afrique qu'un dialogue fécond s'est développé entre linguistes et archéologues autour de la question bantou (**Bostoën**). Et c'est surtout en Afrique qu'ont émergé d'importants programmes de recherche combinant archéologie, ethnographie et histoire, que ce soit sous la bannière de « l'ethnoarchéologie » (**Lyons ; Mayor**) ou de « l'approche historique directe » (**Stahl ; Mezop**).

Cette ébullition intellectuelle, qui a marqué la seconde moitié du XX^e siècle et se prolonge aujourd'hui avec l'entrée en scène de la génétique (**MacEachern**), se fonde à la fois sur une exploitation de données collectées auprès d'acteurs vivants et sur une mise en corrélation de ces données avec les informations archéologiques (principale catégorie de documents *issus* des contextes anciens). On trouvera dans ce chapitre un panorama assez exhaustif du type de données susceptibles d'être exploitées à cette fin : traditions et histoires orales (**Schoenbrun**), langues et lexiques spécialisés (**Bostoën ; Riquier**), génome (**MacEachern**), techniques de production – et notamment la poterie – (**Gosselain ; Mayor ; Mezop**), architecture (**Brunfaut & Pinet ; Stahl**), objets d'art (**Polet**). Il faudrait idéalement y ajouter la musique et l'organologie, les structures sociales et les rituels, les plantes et les animaux domestiques, tous ces éléments constituant également des points d'entrée vers le passé (par ex., Charry 2000 ; Masquelier 2001 ; Seignobos 1980 ; Tamari 1991).

Malgré la diversité des disciplines et des sujets concernés, les différentes contributions se recoupent à plusieurs égards. Toutes soulignent notamment l'importance d'une méthodologie rigoureuse dans la collecte et la description des faits, comme dans leur interprétation ou la mise en relation avec les faits archéologiques. Cette rigueur méthodologique comporte plusieurs impératifs : s'affranchir de pièges à penser tels que les notions « d'ethnicité » ou « d'autochtonie », qui nous empêchent trop souvent d'apprécier le caractère poreux, dynamique, voire improvisé, des frontières et relations sociales (**Polet ; Schoenbrun ; Stahl**) ; s'interroger sur le degré de similarité entre les faits observés (comme le soulignent **Lyons, Polet ou Stahl**, une ressemblance formelle n'implique *en aucun cas* une similarité fonctionnelle ou sémiologique) ; préférer aux bricolages *ad hoc* des outils qui ont fait leur preuve et qui sont construits sur des bases solides, même s'ils sont anciens ou s'ils ont été élaborés dans de tout autres contextes (**Bostoën ; Brunfaut & Pinet ; Gosselain ; Mezop ; Polet ; Riquier ; Stahl**). En ce qui concerne la mise en relation avec les données archéologiques, on complètera la lecture des différentes contributions par celle de l'article incontournable de Jan Vansina (1985) : « Historians, are archaeologists your siblings? ».

Un autre point commun entre les différentes contributions de ce chapitre est le recours au comparatisme. Celui-ci permet non seulement d'élargir notre imagination archéologique et de mieux contextualiser les faits étudiés (**Lyons ; Mayor** ; voir également Lane 2005), mais également de formuler des hypothèses historiques susceptibles d'être confrontées à celles des archéologues ou de déboucher sur de nouvelles recherches archéologiques (**Bostoën ; Gosselain ; MacEachern ; Mayor ; Mezop ; Schoenbrun ; Stahl**). À cet égard, on notera l'usage presque systématique de cartes de distribution, ce qui nous renvoie à une pratique courante en archéologie. Ces cartes sont des outils fondamentaux pour interpréter les données et formuler des hypothèses historiques. Mais il faut pour cela s'interroger au préalable sur leurs échelles – et les échelles de comparaison en général (**Gosselain ; Mayor**) –, sur les informations qui doivent y figurer et sur la signification des distributions spatiales qui y

¹ Centre d'Anthropologie culturelle – CP 124 – Université libre de Bruxelles, Belgique.

apparaissent (**Bostoën ; Gosselain ; Mayor ; Polet ; Ricquier ; Schoenbrun**). L'analyse de ces distributions spatiales impose d'ailleurs souvent un second volet de comparaison, via la recherche de relations avec des phénomènes sociaux, environnementaux ou historiques.

Pour clôturer cette courte évocation du chassé-croisé entre ethnographie et archéologie dans l'exploration du passé de l'Afrique, on se rappellera ce conseil mainte fois répété par notre regretté collègue linguiste Baudouin Janssens : que chacun(e) commence par travailler indépendamment, et avec toute la rigueur critique, sur ses propres données, et que la confrontation avec les conclusions des spécialistes d'autres disciplines se fasse dans un second temps. On évitera ainsi les raisonnements circulaires et les processus d'inter-validation de données peu étayées. Cela ne réduit en rien la nécessité de se tenir informé du fonctionnement, des objets de recherche et des avancées des disciplines partenaires. Au contraire : cette connaissance est indispensable pour entreprendre un dialogue interdisciplinaire fécond, mais aussi pour conserver son sens critique face à d'éventuels dérapages, comme le rappelle opportunément **Scott MacEachern** au sujet des analyses génétiques.

Bibliographie

- Charry, E. 2000. *Mande Music. Traditional and modern music of the Maninka and Mandinka of Western Africa*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Gosselain, O.P. & Smolderen, L. 2016. « Les fantômes du Dendi. Lorsque les restes d'une ancienne filière textile surgissent au Nord Bénin ». *Techniques & Culture* 65.
- Lane, P. 2005. « Barbarous tribes and unrewarding gyrations? The changing role of ethnographic imagination in African archaeology ». In A. Stahl (ed.), *African Archaeology. A Critical Introduction*. London : Blackwell, pp. 24-54.
- Masquelier, A. 2001. *Prayer has spoiled everything. Possession, power, and identity in an islamic town of Niger*. London : Duke University Press.
- Seignobos, C. 1908. « Des fortifications végétales dans la zone soudano-sahélienne (Tchad et Nord Cameroun) ». *Cahiers ORSTOM* (Série « Sciences humaines ») 17(4) : 191-222.
- Tamari, T. 1991. « The development of caste systems in West Africa ». *Journal of African History* 32 : 221-250.
- Vansina, J. 1961. *De la tradition orale. Essai de méthode historique*. Tervuren : Musée royal de l'Afrique centrale. (Annales, série in-8°, Sciences sociales et humaines 36)
- Vansina, J. 1985. « Historians, are archaeologists your siblings? ». *History in Africa* 22 : 369-408.

L'APPROCHE HISTORIQUE DIRECTE

Ann B. Stahl¹

Le terme d'« approche historique directe » a été inventé par les « ethnohistoriens » du début du XX^e siècle qui s'intéressaient au passé récent des Amérindiens. Avant cette époque, en Amérique du Nord l'archéologie se concentrait de préférence sur les tumulus anciens que l'on trouvait trop complexes pour avoir été construits par les sociétés « simples » indigènes de l'est de l'Amérique du Nord. Cette perception ne tenait pas compte de la forte mortalité, du déclin démographique et du repeuplement que ces groupes indigènes avaient subis durant la colonisation, et dès lors les petites populations amérindiennes qui persistaient dans des régions telles que le nord-est des États-Unis semblaient ne pas avoir de lien avec les sites qui intéressaient les archéologues.

Au cours des premières décennies du XX^e siècle, un petit groupe de chercheurs ont entamé des travaux dans des régions où, malgré la colonisation, les Amérindiens ont conservé une partie de leurs terres ancestrales – c'est le cas par exemple des Iroquois de New York ou des Pueblo du sud-ouest des États-Unis. L'histoire de ces groupes a suscité l'intérêt de ces chercheurs. Puisque l'on considérait à l'époque que l'étude de l'« histoire » se fondait sur les sources écrites, ils ont baptisé l'étude des sociétés amérindiennes sans écriture « ethnohistoire ». Ils utilisaient, dans leurs travaux, des documents européens, mais s'appuyaient également sur l'ethnographie et l'archéologie. Notons que le terme d'ethnohistoire a été rejeté par les chercheurs qui travaillaient en Afrique, n'estimant pas nécessaire d'employer un terme particulier pour faire référence à l'étude du passé précolonial de l'Afrique, et ce malgré l'importance des traditions orales et de l'archéologie dans cette entreprise (Vansina 1962).

Devant la difficulté d'établir des liens entre des sources que les historiens estimaient non conventionnelles (ex. éléments archéologiques et témoignages historiques oraux), les premiers ethnohistoriens nord-américains ont cherché une méthode qui leur permettrait de s'assurer d'un rattachement fiable de ces sources à des groupes connus. C'est ainsi qu'ils ont développé la « méthode historique directe ». Dans le sud-ouest des États-Unis où les populations amérindiennes vivaient dans des villages de style pueblo qui ressemblaient à l'architecture précoloniale, l'approche historique directe se basait sur la supposition d'une continuité entre le passé et le présent (Parsons 1940) : ils pensaient qu'une fois qu'un lien a pu être démontré entre un groupe de population et un site archéologique, l'observation de la vie actuelle (ex. au travers

de la recherche ethnographique) pouvait être utilisée pour reconstruire les modes de vie passés. Cela les autorisait à recourir de manière fiable aux analogies – déductions basées sur l'observation de pratiques actuelles – pour l'interprétation du passé.

Les hypothèses de départ de cette « méthode historique directe » de la première heure ont été énoncées par William Fenton qui travaillait à New York sur des sites associés aux peuples iroquoiens. Fenton a formulé trois prémisses de ce qu'il appelait un « *upstreaming* », à savoir que 1) les grands courants culturels restent généralement « stables sur de longues périodes de temps » ; 2) les études doivent d'abord se focaliser sur les sources les plus récentes (« parce qu'elles contiennent des choses familières ») pour remonter vers les plus anciennes ; et 3) il faut se focaliser sur « ces sources où les descriptions de la société semblent vraies aux deux extrémités de l'échelle de temps » (Fenton 1952 : 335). Le problème avec cette formulation est qu'elle supposait ce qu'il fallait se demander : y a-t-il eu réellement, au fil du temps, une continuité dans les pratiques et les caractéristiques ? À cette époque, les chercheurs voyaient le changement comme quelque chose qui « érodait » la culture, la rendait moins « authentique ». C'était une période où l'on supposait que les sociétés amérindiennes se trouvaient dans un processus de disparition et que les peuples indigènes seraient automatiquement assimilés dans une société dominante. Le changement était perçu comme un processus d'« acculturation » qui conduirait finalement à la disparition des cultures amérindiennes. Ces suppositions erronées de la méthode historique directe ignoraient que les populations amérindiennes ont longtemps été enchevêtrées dans des processus historiques, et ne tenaient pas compte des diverses manières dont ils ont répondu à ces grands enchevêtrements mouvants au sein desquels ils ont fonctionné pendant des siècles avant la rédaction des comptes rendus ethnographiques du XX^e siècle.

Une exception notable à cette supposition de continuité sur laquelle se basaient les premières applications de la méthode historique directe concerne les régions des Plaines américaines où les peuples indigènes étaient historiquement connus pour être des chasseurs nomades de bisons. Des archéologues comme Strong (1933) et Wedel (1938) utilisaient des éléments archéologiques pour démontrer que les modes de vie des populations des Plaines ont été transformés, au contact européen, par l'introduction du cheval. Avant d'avoir accès à cet animal, les populations des Plaines étaient des fer-

1 Anthropologie, Université de Victoria, Canada.

miers qui complétaient leur alimentation des produits de la chasse, leurs villages se confinant dans la lisière fertile de la région des Plaines. L'adoption du cheval, s'associant à celle de formes alternatives d'habitations mobiles (« *teepees* »), a favorisé la migration des peuples amérindiens des Plaines qui suivaient les troupeaux de bisons. Le travail de ces chercheurs a démontré que la méthode historique directe trouvait sa valeur si l'on documentait le *changement* autant que la continuité.

Cette étude a eu d'importantes implications pour notre approche du raisonnement analogique. L'analogie est une forme fondamentale de logique par laquelle nous supposons que si les choses sont identiques à certains égards, elles doivent aussi l'être sur d'autres points. Appliquée de cette façon, l'analogie *suppose* la similarité. En tant qu'exemple, si nous trouvons un outil en pierre taillé comme un couteau, on pourrait supposer que cet outil était utilisé pour couper de la même façon que les couteaux d'aujourd'hui. Mais si, comme dans l'exemple des Plaines cité ci-dessus, nous adoptons une *approche comparative* de l'analogie, nous *évaluons* la similitude plutôt que nous ne la supposons (Wylie 1985). Les archéologues comme Strong et Wedel ont documenté des sites qui différaient des attentes quant aux modes de vie historiques des Plaines, mais qui montraient des liens avec les peuples des Plaines à travers la culture matérielle. Pour en revenir à l'exemple du couteau, la similitude de la forme fournit une base pour comparer d'autres attributs. Par exemple, si un outil était utilisé comme un couteau, il doit présenter un bord fin portant des traces d'usure dues au tranchage et au découpage. Si tel n'est pas le cas – si le bord de l'outil est abrupt et que les traces d'usure correspondent à d'autres activités comme le grattage –, l'inférence analogique identifiant l'outil comme un couteau n'est pas vérifiée. Cela pourrait mener vers un autre analogue, en l'occurrence l'interprétation de l'outil comme un grattoir, auquel cas nous pourrions parvenir à identifier une accumulation brillante qui parfois caractérise le traitement de peaux d'animaux.

La combinaison de ces deux approches – la méthode historique directe et une approche comparative de l'analogie – nous offre un puissant moyen pour explorer la dynamique des pratiques culturelles liée aux processus historiques. Elle nous permet d'apprécier la façon dont les populations ont réagi face aux défis et aux opportunités qui se sont présentés à eux au cours des derniers siècles, par exemple lorsque les Africains ont participé à la création de réseaux atlantiques, ou ont répondu au changement climatique et environnemental. Cette double approche nous aide à comprendre comment les gens ont utilisé leurs pratiques anciennes pour répondre aux circonstances nouvelles – en bref, comment ils ont improvisé. L'utilisation de témoignages multiples – archéologiques,

écrits et oraux – renforce cette approche, en particulier quand chacun d'eux est abordé de façon comparative et utilisé pour évaluer les forces et les faiblesses de l'autre.

Une approche comparative de la méthode historique directe a été utilisée avec succès dans nombre d'études de cas ouest-africains. Par exemple, le travail réalisé dans la région des Banda, dans le centre-ouest du Ghana, a documenté la continuité mais également les changements qui y ont caractérisé la vie quotidienne à travers les grands enchevêtrements mouvants qu'a connus la région – depuis son implication dans les réseaux médiévaux soudanais qui reliaient l'Afrique de l'Ouest au monde méditerranéen jusqu'aux réseaux atlantiques des derniers siècles et la brève période d'occupation coloniale britannique officielle. Comme décrit de façon plus complète dans Stahl (2001 : 19-40), la clé de cette approche a été de commencer l'analyse en se focalisant sur les pratiques et les sites récents – soit une base de référence contemporaine – et d'évaluer toute une série de sources de manière comparative, afin de déterminer les points communs et les différences qu'ils présentent avec des pratiques et des sites plus anciens.

Par exemple, les villages banda construits au XX^e siècle sont caractérisés par des maisons en pisé disposées autour de cours où se regroupaient les activités domestiques telles que la cuisine. Ces maisons de terre aux toits de chaume construits en pointes sont durables moyennant un entretien approprié. Beaucoup ont tenu plusieurs décennies. Cependant, la plupart des villages banda sont associés à des sites archéologiques adjacents abandonnés au début de la période coloniale britannique (début des années 1900), lorsque les fonctionnaires coloniaux britanniques utilisèrent divers moyens de persuasion (comme le rasage des maisons) pour encourager les villageois à reconstruire selon un schéma britannique de « village planifié ». Ces schémas, appliqués – avec plus ou moins de succès – à travers les colonies britanniques, différaient dans les détails, mais avaient en commun qu'ils reconfiguraient l'espace en orientant les maisons selon un quadrillage, ou par des pratiques de réalignement ; des mesures que l'on regroupait sous une conceptualisation britannique d'« assainissement », qui comprenait la mise en place de cimetières en bordure des villages, de décharges, etc. Le cas la région des Banda correspondait également à l'idée britannique d'introduire un modèle de « *compound* » basé sur la forme de maisons familière aux personnalités coloniales britanniques du sud de la Côte-de-l'Or (ex. parmi les Ashanti). Cela a soulevé des questions sur les pratiques passées. Jusqu'à quel point les Britanniques arrivaient-ils à imposer leurs schémas de villages planifiés ? À quoi les maisons et les villages banda ressemblaient-ils avant la délocalisation des habitants ? Quelle était la configuration spatiale

des activités dans les siècles qui ont précédé l'occupation coloniale britannique ? Les sites abandonnés liés directement et historiquement aux villages construits au XX^e siècle ont tenu la promesse d'aborder ces questions.

Les fouilles réalisées sur des sites de plus en plus anciens ont offert une bonne vision de la façon dont les Banda établissaient leurs villages. Lorsqu'a été entreprise l'étude des sites abandonnés au début de la période coloniale, il est apparu que les villages décrits dans les documents coloniaux par les premiers fonctionnaires britanniques qui visitaient la région étaient des villages temporaires établis vers la fin du XIX^e siècle, quand les villageois banda étaient revenus dans la région après une période de guerre et de délocalisation. Il s'agissait de petites maisons individuelles en torchis qui pouvaient être édifiées rapidement à un moment où les populations avaient à faire face à l'incertitude. Cependant, une zone du site occupée plus tôt dans le XIX^e siècle – avant que le site fût abandonné pendant les soulèvements du milieu du siècle – était caractérisée par une architecture et des dispositions spatiales différentes. Ici, les maisons étaient des constructions durables en *tauf*, disposées en *compounds* – similaires à ceux des villages « planifiés » construits plus tard, mais sans que fût visible le quadrillage des rues caractéristique des villages du XX^e siècle. En bref, les logements de la fin du XIX^e siècle, que les Britanniques pensaient caractéristiques de la « pratique traditionnelle » des Banda (constructions « fragiles » en torchis) trouvent leur origine dans une époque où les villageois de Banda ont réagi par opportunité aux conditions dans lesquelles ils se trouvaient. Les pratiques architecturales et spatiales caractéristiques des villages coloniaux « planifiés » ont en fait puisé dans un répertoire plus ancien apparaissant dans le village du début du XIX^e siècle, ce qui suggère une flexibilité et une durabilité de pratiques plus profondes que ce que les sources documentaires laissent à penser. Comme abordé de manière plus complète ailleurs (Stahl 2001 : 148-214), une approche comparative des pratiques de production artisanale, de subsistance et d'échange basée sur des sources multiples (écrites, orales et archéologiques) soigneusement séquencées dans le temps a livré une perception précieuse des aspects de continuité et de changement des modes de vie des peuples banda de ces derniers siècles. La clé de cette approche consiste à utiliser les visions du XX^e siècle ou contemporaines (ex. de l'ethnoarchéologie) comme des *bases de référence pour comparaison* plutôt que comme des pratiques ou des modèles à projeter naïvement dans le passé.

Nous concluons par une note d'avertissement. Il est important, pour continuer à utiliser une méthode historique directe, d'être parfaitement conscients de la flexibilité et de la malléabilité historique de l'ethnicité. Les entités ethniques

d'aujourd'hui sont les produits de processus historiques complexes – elles sont des résultats, qui ne devraient pas être projetés naïvement dans le passé. Nous savons par exemple que les processus mis en marche par les fonctionnaires coloniaux – comme la scolarité et l'expansion de l'alphabétisation – ont dessiné les contours de l'ethnicité contemporaine (Hawkins 2002). Nous savons que les sociétés africaines étaient flexibles dans l'adhésion de leurs membres, embrassant souvent des stratégies de composition (Guyer & Belinga 1995) dans lesquelles elles puisaient leur force en incorporant des personnes qui disposaient de connaissances diverses. Il y avait donc aussi de nombreuses sociétés ouvertes à l'adoption improvisée de nouvelles stratégies et de nouvelles pratiques, que ce soit en rapport avec les rituels, l'alimentation ou d'autres aspects de la vie quotidienne. En vertu de cela, nous devons rester prudents et éviter l'essentialisme ethnique – la tendance à supposer que les pratiques et les attributs d'un groupe de personnes donné sont fixes. L'archéologie et la méthode historique directe ont beaucoup à apporter à notre compréhension du dynamisme des sociétés africaines, tant que nous déployons ces approches d'une façon comparative qui admette à la fois le changement et la continuité.

BIBLIOGRAPHIE

- Fenton, W.N. 1952. « The Training of Historical Ethnologists in America ». *American Anthropologist* 54 : 328-339.
- Guyer, J.I. & Belinga, S.M.E. 1995. « Wealth in People as Wealth in Knowledge : Accumulation and Composition in Equatorial Africa ». *Journal of African History* 36 : 91-120.
- Hawkins, S. 2002. *Writing and Colonialism in Northern Ghana : The Encounter between the LoDagaa and the 'World of Paper'*. Toronto : University of Toronto Press.
- Parsons, E.C. 1940. « Relations between Ethnology and Archaeology in the Southwest ». *American Antiquity* 5 : 214-220.
- Stahl, A.B. 2001. *Making History in Banda. Anthropological Visions of Africa's Past*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Vansina, J. 1962. « Ethnohistory in Africa ». *Ethnohistory* 9 : 126-136.
- Wylie, A. 1985. « The Reaction against Analogy ». In M.B. Schiffer (éd.), *Advances in Archaeological Method and Theory*, vol. 8. New York : Academic Press, pp. 63-111.

TRADITION ORALE

David Schoenbrun¹

Les traditions orales sont des « messages verbaux constitués de témoignages issus d'un passé antérieur à la génération actuelle » (Vansina 1985). Les histoires orales sont différentes ; leurs messages verbaux sont des énoncés portant sur la génération actuelle. Les traditions orales incluent des itinéraires de migration, des conflits militaires, des famines et des revendications sur les origines et les destins de groupes. Elles incluent des noms de lieux, de personnes, d'animaux, de plantes et d'objets, souvent associés à la prétention de différents groupes au statut de premier arrivant dans un lieu ou une région. Si l'on veut analyser et interpréter les richesses historiques des traditions orales, il faut commencer par saisir ce qui modèle la transmission de leurs messages (Ogot 2001). Les traditions orales étaient « jouées » avant de devenir des récits écrits (fig. 1). Elles recèlent à la fois des indices de la construction du passé et des traces du passé lui-même. Il est juste de les considérer comme historiques et les archéologues peuvent tirer profit de leur analyse et interprétation, ou inclure dans leurs équipes un chercheur compétent en la matière. Toutefois leurs messages sont souvent polysémiques.

Il faut commencer par établir comment les gens revendiquant un lien avec la zone étudiée pensent le passé. Quels genres de discours sur le passé existent ou ont existé ? Qu'est-ce qui les distingue ? Qui peut se spécialiser dans leur expression publique ? Où et quand ces discours sont-ils mis en pratique ? Ces questions conduisent invariablement le chercheur auprès des experts locaux du passé. Il faut alors regarder au-delà de ces experts et des centres établis de leur savoir – écoles, missions, sanctuaires, cours, palais, etc. – pour trouver d'autres versions d'une tradition orale portant sur le/les sujet(s) d'intérêt particulier. Par exemple, la recherche de représentations des traditions orales dans des lieux tels que des sanctuaires plutôt que dans des cours royales, aristocratiques ou cheffales, permettra au chercheur de découvrir des performances portant sur les mêmes thèmes, mais racontées différemment ou mettant l'accent sur des idées différentes (Kodesh 2010). Tout en préservant l'équilibre entre bonnes manières et respect d'une part, et opiniâtreté de l'autre, un chercheur s'efforcera d'identifier des lieux et occasions de production des traditions orales, autres que les premiers qu'il rencontre.

L'expression « traditions orales » peut être trompeuse,

dans la mesure où ces dernières sont souvent fortement influencées par la documentation que l'exécutant a tiré de livres ou d'autres médias. Assister à une représentation de traditions orales et les documenter, suppose aujourd'hui d'en localiser aussi les versions écrites. On les trouve habituellement dans les récits des voyageurs étrangers dans la région, dans les archives et publications missionnaires (qui souvent incluent des matériaux transcrits par des Africains dans leurs langues vernaculaires) et dans les archives coloniales. Les chercheurs qui travaillaient dans les années 1950 et 1960 à l'exhumation de l'histoire ancienne de l'Afrique se sont lancés dans la recherche sur les traditions orales et nombre de leurs travaux ont pu être déposés dans les archives nationales, les bibliothèques universitaires, ou sont restés en leur

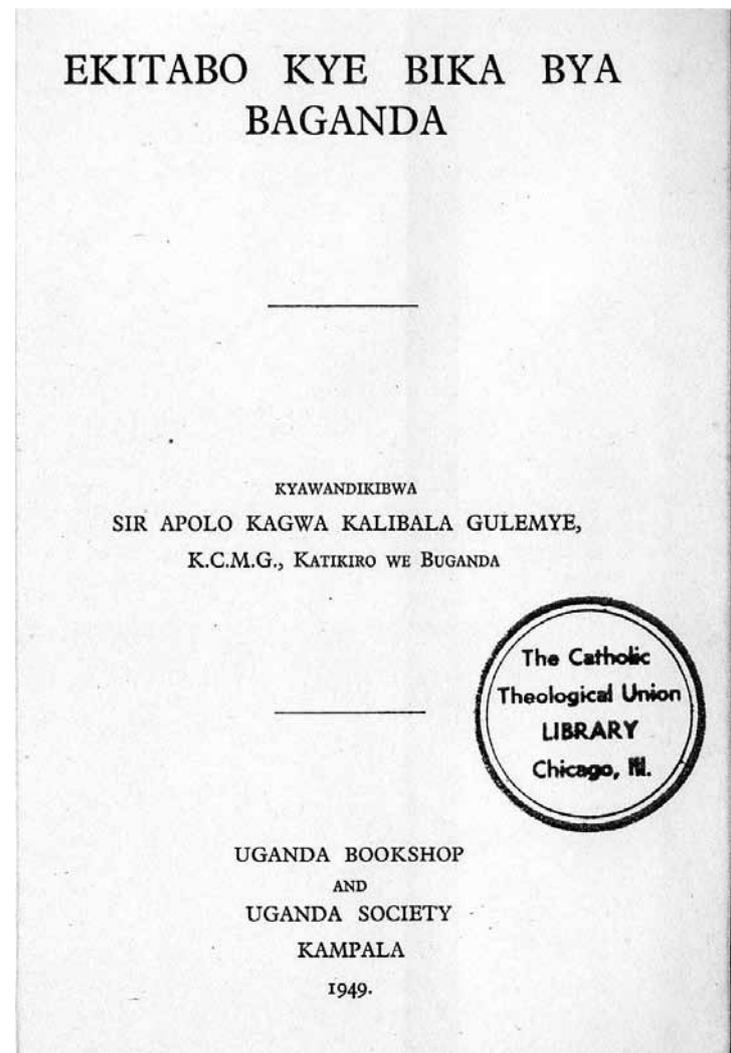


Fig. 1. Page de titre de l'Histoire la plus communément citée des clans ganda dont le clan lungfish (1^{re} édition, 1912).

¹ Northwestern University, Weinberg College of Arts and Sciences, département d'Histoire, États-Unis.

possession. Retracer les influences de l'interprétation et de la transcription écrite sur les traditions orales constitue un exemple de compréhension des facteurs modelant la transmission des messages qu'elles véhiculent. Cependant, les influences de l'écriture sur le contenu des traditions orales telles qu'elles sont exécutées ne les amputent pas de leur valeur en tant que témoignages d'événements et de réalités politiques passés.

Pour analyser et interpréter le contenu historique des traditions orales, le chercheur doit effectuer des allers et retours entre les représentations des traditions orales et les récits qui les documentent. L'objectif est de découvrir ou de susciter différentes versions pour en faire une étude comparative (voir Stahl, ce volume, pp. 250-252). Il faut ensuite ajuster leurs contenus aux contextes d'usages passés qui leur ont donné leur forme en s'appuyant sur les apports d'autres sources historiques – telles que les études environnementales, la linguistique historique et l'archéologie. Ces sources contiennent des informations datables auxquelles se réfèrent les thèmes de la tradition orale et elles fournissent le contexte élargi dans lequel s'inscrivent les performances passées de traditions orales. Les traditions claniques sont très répandues en Afrique et on peut les traiter ainsi. L'histoire d'un clan est très souvent l'histoire d'un réseau, énoncée dans l'idiome de la descendance ; elle doit gérer les contestations concernant les contributions des différents nœuds du réseau en les situant à des points spécifiques du déroulement de l'histoire. Les figures les plus anciennes ou précoces dans les traditions, avec lesquelles des groupes ultérieurs partagent un lien d'affinité ou de mariage se légitiment mutuellement. Les traditions claniques – en fait toutes les traditions orales – se déploient dans une tension dynamique entre le(s) narrateur(s) et le public. Il est par conséquent dangereux de prendre à la lettre la rhétorique de la descendance qui les organise. Les chaînes de générations qu'elles dessinent dans l'espace et la durée *via* une série de migrations doivent plutôt être vues comme des réseaux d'affiliation politique et d'opportunité sociale, créant et regroupant des communautés plus petites et dispersées (Shetler 2007). Là où des traditions royales et claniques coexistent, celles-ci tendent à être calibrées en fonction des changements touchant le centre du pouvoir royal (Schoenbrun 2013), phénomène souvent révélé dans les versions différentes des événements que l'on trouve dans les deux genres. Si vous étudiez les performances à la capitale royale ou dans la concession du chef, puis dans un sanctuaire ou un lieu revendiqué par un réseau clanique particulier comme son implantation ancienne, le contenu et la forme de la tradition orale du clan change, s'écartant des traditions royales selon des modalités diversifiées (Cohen 1989 ; Kodesh 2010).

Il faut prêter une attention particulière aux contextes d'exécution des traditions orales. C'est très difficile, voire impossible à partir des seuls livres. En Ouganda, les histoires claniques sont très répandues. Elles parlent toutes de passés lointains, mais elles ont une vie qui est fermement ancrée dans les réalités politiques du XX^e siècle. En fait, les messages que l'on extrait des traditions orales, lorsqu'ils sont correctement analysés et interprétés, ne sont rien moins que les traces de réalités politiques plus anciennes. La politique de conquête impériale, l'activité missionnaire et l'établissement du pouvoir colonial se sont tous déroulés après les années 1860 dans cette partie de l'Afrique, tout particulièrement sur deux décennies, de 1885 à 1905. Pendant cette période, les destins politiques des clans, royaumes et riches maisons de la région ont suivi des trajectoires différentes les unes des autres, résistant à, ou manipulant des intérêts extérieurs. C'est l'époque durant laquelle les traditions claniques et dynastiques ont connu leurs premières expressions écrites – en langues vernaculaires ou parfois dans des traductions (fig. 2). Bien sûr, les traditions claniques se sont déployées à travers toute la période coloniale – avec le plus d'intensité autour des régimes fonciers et de la création de marchés de la propriété de la terre, de 1900 jusqu'aux années 1920. Et les vents politiques de l'Ouganda postcolonial ont continué

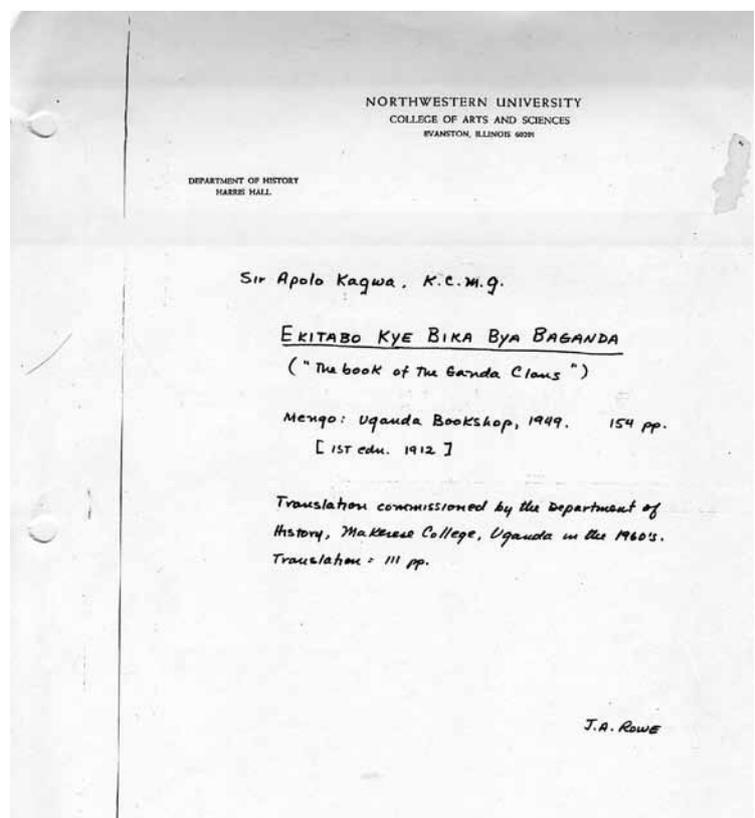


Fig. 2. Page de titre d'une des deux traductions anglaises inédites de l'histoire des clans ganda de Kagwa.

de souffler sur les traditions claniques jusqu'aujourd'hui, en particulier concernant les questions de souveraineté et de politique partisane. Qu'elles soient écrites, orales ou les deux, les traditions claniques sont bien vivantes.

Quel que soit le passé traqué *via* les traditions orales, il faut commencer par saisir les modalités par lesquelles les concepts de temps, d'espace et de vérité, à la fois culturellement situés et mouvants, opèrent en leur sein. L'espace est défini géographiquement, comme une zone composée de nœuds d'autorité, et relationnellement, comme un jeu de liens entre ces nœuds. La logique de descendance marque le déroulement du temps en indexant les générations à un référentiel fondamental de parenté. D'énormes quantités d'informations sont souvent condensées dans les premières générations et dans les plus récentes et les frères et sœurs vivants qui en font partie. Plus un événement ou l'existence d'une personne sont anciens – ou situés tôt dans la chaîne de descendance reliant des différentes générations –, plus grande est la part de vérité recelée. Cependant, des versions alternatives usent de la même logique dans leurs confrontations mutuelles, par déplacement de l'ordre des générations, insertion de nouvelles générations, ou omission de certaines dans la séquence, voire par combinaison de ces trois tactiques. Les histoires claniques nous parlent donc des affiliations politiques changeantes de groupes de dimensions différentes, et il est par conséquent non seulement normal mais également intéressant d'y découvrir des manifestations de disputes, conflits et scissions. Une fois encore, on ne peut pas comprendre ces éléments en faisant abstraction du contexte concret de leur exécution.

Les archéologues peuvent exploiter de deux manières des traditions orales dont ils estiment qu'elles sont connectées à une région d'enquête ou à un ensemble de sites dans une région. Premièrement, celles-ci comportent souvent des noms, titres ou dictons dotés d'un signifié métaphorique que révèle aussi la culture matérielle. Ainsi les différentes versions de l'histoire du clan des dipneustes s'accordent au sujet du voyage d'est en ouest, le long du rivage nord du lac Victoria et de certains de ses archipels, d'un certain Mubiru Gabunga. Ce personnage établit un réseau de forgerons, de fabricants de pirogues, de groupes de pêcheurs et de médiums. Lorsque les voyages de sa génération s'achevèrent, il s'installa dans un port abrité sur les bords du lac, avec l'aide de deux autres réseaux claniques de la région. Là, il transmet l'autorité sur le clan, en enfilant un bracelet de cuivre au poignet d'un « fils » appelé Ssematimba (« père des pythons ») qui alors se déplaça vers un autre port et s'y établit (Kagwa 1912). En 1929, des forçats africains défrichant les terres en vue de l'agrandissement de la prison coloniale dans laquelle ils

étaient incarcérés, découvrirent un ensemble des figurines de terre cuite enterrées, datées entre le X^e et le XII^e siècle. L'une des figurines est constituée d'une tête avec un collier torsadé, image de la technique de constriction du python pour broyer sa proie (et métaphore de l'expérience de la possession par un esprit). Les autres figurines de l'assemblage n'ont pas de tête, mais elles portent des bracelets aux poignets. Les récits du clan des dipneustes affirment qu'une fois que leur réseau eut été défini d'un point de vue spatial et relationnel – à la génération de Mubiru Gabunga et de ses « frères » – la période suivante de son histoire consista en l'établissement de son autorité sur les esprits territoriaux représentés par la figure du python. Si on les met en relation avec l'iconographie des terres cuites de la prison de Luzira, les enjeux des traditions et les messages véhiculés par l'assemblage entrent dans une conversation dynamique portant sur une nouvelle échelle du politique (Schoenbrun 2016).

Second point, en narrant l'itinéraire des voyages entrepris par les générations fondatrices d'un clan, les traditions dessinent une carte qui est à la fois géographique et relationnelle. Cette carte définit un espace d'activité pour le clan, en reliant entre eux les nœuds qui y sont inscrits. Les nœuds constituent des lieux stationnaires. Les liens représentent les mouvements entre ces derniers. Les formes de ces espaces peuvent aider à saisir les faciès dans une tradition de poterie, ou le chevauchement temporel de deux traditions potières différentes, l'une s'effaçant et l'autre émergeant dans la même région. Les traditions précisent souvent en quoi les nœuds et les liens étaient importants pour les gens, indiquant les éléments ayant contribué à l'apparition ou à la disparition de traditions de poterie. Les histoires du clan des dipneustes ne s'accordent pas sur toutes les étapes de cet itinéraire, mais celles qui font consensus les situent toutes très près des rives du lac Victoria, ou sur l'une des îles qui parsèment sa partie nord. Les itinéraires concordent aussi sur le fait que les fondateurs du clan des dipneustes et leurs suivants se déplaçaient souvent en pirogue. On compte également toujours un forgeron au nombre des « frères » dont il est dit qu'ils ont fondé le clan. La pêche était une activité importante sur le lac Victoria et elle différait de formes de pêche pratiquées dans les rivières ou les lacs de plus petite taille. Elle nécessitait un savoir expert en matière d'écologie des poissons sur un lac à la fois immense et diversifié, de l'habileté technique dans la fabrication et l'usage de grands filets et une grande compétence en matière de navigation et de compréhension des modèles météorologiques.

Si l'on est attentif aux contextes d'exécution des traditions du clan des dipneustes, on peut mettre en lumière des nuances les distinguant, en étudiant les fragments d'infor-

mation historique que renferment les itinéraires et dont les gens peuvent ne plus connaître la signification. Ces éléments indiquent à l'archéologue ce qui était important pour les gens autrefois. L'archéologue apporte alors un éclairage nouveau sur des contextes anciens d'exécution des traditions orales, en exhumant des matériaux tels que les grandes jarres utilisées pour brasser la bière qui accompagnait les représentations. L'archéologue peut ainsi découvrir que les environnements sédimentaires d'un type entier de jarre révèlent un usage exclusivement réservé aux offrandes dans des sanctuaires. Il peut aussi analyser et interpréter des assemblages d'objets – comme le Groupe de Luzira – mobilisés dans des cultes de possession, qui constituent un contexte commun d'exécution des traditions orales dans de nombreuses régions d'Afrique.

BIBLIOGRAPHIE

- Cohen, D.W. 1989. « The Undefining of Oral Tradition ». *Ethnohistory* 36 (1) : 9-18.
- Kagwa, A. 1912. *Ekitabo kye Bika bya Baganda*. Mengo : Apolo Kagwa Press ; réédition en 1949. Kampala : Uganda Bookshop.
- Kodesh, N. 2010. *Beyond the Royal Gaze: Clanship and Public Healing in Buganda*. Charlottesville : University of Virginia Press.
- Ogot, B.A. 2001. « Luo History and Identity ». In L. White, S.F. Miescher & D.W. Cohen (éd.). *African Words, African Voices : Critical Practices in Oral History*. Bloomington : Indiana University Press, pp. 32-50.
- Schoenbrun, D. 2013. « A Mask of Calm : Emotion and Founding the Kingdom of Bunyoro in the Sixteenth Century ». *Comparative Studies in Society and History* 55 (3) : 634-664.
- Schoenbrun, D. 2016. « Pythons Worked : Constellating Communities of Practice with Conceptual Metaphor in Northern Lake Victoria, ca. 800-1200 CE ». In A. Roddick & A. Stahl (éd.). *Knowledge in Motion: Constellations of Learning Across Time and Place*. Tucson : University of Arizona Press, pp. 216-246.
- Shetler, J.B. 2007. *Imagining Serengeti : A History of Landscape Memory in Tanzania from Earliest Times to the Present*. Athens : Ohio University Press.
- Vansina, J. 1985. *Oral Traditions as History*. Madison : University of Wisconsin Press.

LINGUISTIQUE HISTORIQUE

Koen Bostoën¹

Les linguistes et les archéologues développent des points de vue complémentaires sur la culture et le comportement des sociétés africaines du passé. Tandis que la linguistique historique comparée traite habituellement des traces immatérielles du passé dans les langues de l'Afrique contemporaine, l'archéologie met au jour des vestiges matériels de cultures anciennes. Même si les deux disciplines partagent des concepts clés similaires, leurs méthodes, données et cadres interprétatifs diffèrent profondément. Cette contribution vise à expliquer les principes de base de la linguistique historique comparée – telle qu'appliquée aux langues bantu – et à débusquer une série de fausses idées courantes. Sa longueur étant limitée, je ne fournirai pas de références bibliographiques détaillées dans le texte (voir mes précédentes publications pour une bibliographie extensive)². Quelques lectures essentielles pour les non-spécialistes sont listées à la fin du chapitre.

I. LINGUISTIQUE DIACHRONIQUE BASÉE SUR DES DONNÉES DIACHRONIQUES

Idéalement, la linguistique historique est l'étude de stades historiques distincts de l'évolution d'une langue particulière ou d'une famille de langues. C'est le cas, par exemple, des langues romanes, pour lesquelles on peut reconstruire empiriquement l'évolution du latin en multiples langues filles. En Afrique, l'examen de la variation linguistique à travers le temps, sur la base de données linguistiques diachroniques, n'est pas faisable en raison du manque de documents écrits.

Le cas du kikongo, dont les mentions historiques remontent au début du XVII^e siècle, est exceptionnel, dépassant même celui du kiswahili dont les textes disponibles les plus anciens ne datent pas au-delà du milieu du XVIII^e siècle. Pour la plupart des autres langues d'Afrique centrale, les documents écrits n'existent, au mieux, qu'à partir de la fin du XIX^e siècle. Aujourd'hui encore, il reste par ailleurs des langues non documentées, dont plusieurs sont au bord de l'extinction. En Afrique, la linguistique historique passe donc par l'étude comparée de langues historiquement liées. Cette approche « à rebours » également nommée « linguistique historique comparée », part des langues existantes et essaie

de reconstruire leur évolution à partir des stades originels, en étudiant les variations actuelles entre les langues. Celles-ci peuvent être phonologiques, morphologiques, syntaxiques, sémantiques ou lexicales.

Dans le cas des langues bantu, l'hypothétique langue originelle commune reconstruite sur la base des similarités observées entre des langues connues principalement à partir du XIX^e siècle est appelée « proto-bantu ». Cette protolangue est considérée comme le meilleur reflet possible d'une langue ancestrale qui a pu être parlée il y a 4 000 à 5 000 ans, dans la zone à partir de laquelle les langues ont commencé leur expansion à travers l'Afrique centrale et au-delà. Les linguistes spécialistes du bantu s'accordent pour situer ce foyer originel dans la région des Grassfields au Cameroun, non loin de la frontière avec le Nigeria. Cette zone présente la diversité linguistique la plus élevée (ce qui signifie que les langues apparentées ont eu suffisamment de temps pour diverger localement) et elle est proche de la zone où sont parlées les langues benue-congo, auxquelles sont apparentées les langues bantu.

II. CLASSIFICATIONS RÉFÉRENTIELLES VS HISTORIQUES OU GÉNÉALOGIQUES

La classification des langues bantu la plus connue est sans nul doute celle de Malcolm Guthrie. En 1948, Guthrie a subdivisé les langues bantu en 16 zones distinctes, étiquetées A, B, C, D, E, F, G, H, K, L, M, N, P, R, S et T, qu'il a réduites à 15 en 1971 en fusionnant les deux dernières. Chaque zone est ensuite subdivisée en groupes linguistiques indexés à un nombre décimal et dans lesquels une unité est assignée à chaque langue. Les lettres minuscules accolées à certaines unités renvoient à des dialectes de la même langue, par exemple ciluba (L31a) et luluwa (L31b). Contrairement à ce que l'on croit souvent, la classification de Guthrie n'est pas strictement référentielle et n'a jamais été conçue comme historique : Guthrie ne s'appuyait pas sur la « méthode comparative » (qui est l'approche centrale de la linguistique historique comparée) ou sur les « innovations partagées », principe de base d'identification de sous-groupes historiques. Les innovations partagées sont des changements lexicaux, phonologiques ou grammaticaux survenus une seule fois dans une langue originelle et qui ont été transmis à ses langues filles, ce qui en fait des indicateurs de l'affiliation plus étroite du lien entre langues. En attribuant un code alphanu-

1 BantUGent - Centre d'Études bantoues de l'UGent, Département de Langues et Cultures, Université de Gand, Belgique.

2 <http://research.flw.ugent.be/en/koen.bostoën>

mérique unique à chaque langue, Guthrie voulait faciliter les comparaisons entre les centaines de langues bantu connues à l'époque.

En dépit de sa valeur historique ou généalogique limitée, la classification de Guthrie reste un outil de référence utile. Chacune des quelque 900 variétés de langues bantu documentées peut être approximativement localisée dans l'espace grâce à son code unique. C'est précisément pour cela que Jouni Maho a actualisé la liste de Guthrie, en lui ajoutant de nouvelles langues, tout en restant le plus fidèle possible à son approche originale. D'autres chercheurs ont proposé des réaménagements pour des raisons historiques. Seule l'une de ces modifications a été assez largement adoptée par la communauté des spécialistes du bantu, qui concerne la zone J et a été proposée par l'ancien département de Linguistique du Musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren.

En tant que famille linguistique, le bantu a été reconnu depuis Bleek (1851). Son berceau se situe dans la région où se rencontrent le bantu dit « étroit » (« *Narrow Bantu* »), à savoir les langues classées comme bantu par Guthrie, et le bantu dit « élargi » (« *Wide Bantu* »), à savoir leurs parents Benue-Congo les plus proches aussi appelés « bantoïdes ». Le petit sous-groupe « Mbam-Bubi », qui se compose de plusieurs langues parlées dans la région du Mbam au centre du Cameroun ainsi que du bubi de l'île de Bioko, est la jointure généalogique entre le bantu étroit et le bantu élargi. La famille bantu au sens strict se subdivise en cinq autres sous-groupes majeurs: « Nord-Ouest », « Centre-Ouest » (aussi connu comme « Zaïre du Nord » ou « Congo »), « Ouest-Ouest » (aussi connu comme « Côte-Ouest », « Sud-Ouest ») et « Est ». Cette compréhension élémentaire de la généalogie bantu se base avant tout sur les études quantitatives du vocabulaire dit « de base », comme la lexicostatistique et la phylogénétique. Les approches qualitatives s'appuyant sur les données phonologiques et/ou grammaticales sont moins compatibles avec le modèle arborescent de diversification linguistique et soulignent que la convergence due au contact linguistique avait également un impact important sur la spéciation des langues bantoues.

III. LA LANGUE COMME SOURCE HISTORIQUE

Notre connaissance des phénomènes environnementaux, sociaux, culturels et historiques qui sous-tendent les changements linguistiques est, dans l'ensemble, très restreinte pour l'Afrique. Les langues du continent doivent le plus souvent « parler pour elles-mêmes ». L'étude des langues en tant que telle est devenue une approche importante de reconstruction de l'histoire, à laquelle travaillent non seulement les lin-

guistes mais aussi les historiens et les archéologues. Fondée sur le principe de base selon lequel le vocabulaire commun à des communautés linguistiques⁴ reflète une histoire partagée, l'étude de termes culturels répandus procure habituellement des informations intéressantes sur le mode de vie des sociétés du passé. Cette sous-discipline est aussi connue comme la méthode « des mots et des choses » (voir Ricquier, ce volume, pp. 261-263) ou la « paléontologie linguistique ». Pour les archéologues, les données linguistiques sont particulièrement utiles comme sources historiques indirectes pour les aspects immatériels des cultures humaines ou pour les traces matérielles qui se conservent mal. Des mots proches dotés de sens similaires et communs à de nombreuses langues peuvent avoir été hérités d'une langue originelle commune et s'être diffusés *via* la dispersion de ses langues filles. Ils peuvent également avoir été adoptés par contact et s'être diffusés à travers les langues comme mots d'emprunt.

Pour faire la distinction entre vocabulaire hérité et emprunté, les linguistes se basent sur le principe des correspondances phonétiques régulières. Ce sont des similarités phonologiques entre langues qui ne peuvent pas être le résultat d'accidents historiques, car elles sont récurrentes, systématiques et sans exceptions inexplicables. Alors que les termes hérités et largement distribués peuvent être reconstruits dans la protolangue hypothétique, en s'appuyant sur les changements phonétiques, ce n'est pas le cas des mots empruntés. Plusieurs langues bantu des Grands Lacs ont, par exemple, des doublets lexicaux pour signifier « calebasse » et « bouteille de verre ». Ce sont deux mots historiquement reliés, mais l'un d'eux a été acquis par transmission intergénérationnelle régulière à partir d'une langue ancestrale commune, tandis que l'autre a été obtenu à partir du swahili véhiculaire selon un processus de diffusion par contact. Le terme hérité pour « calebasse » est beaucoup plus hétérogène phonologiquement : par exemple « *cuβa* » pour le sukuma, « *nsòhá* » en nyamwezi, « *énsúwà* » en ganda, « *nshùhá* » en shi. Ces mots ont été sujets aux changements phonétiques réguliers que leurs langues ont subis à partir du proto-bantu pour lequel « **-cópà* » (« calebasse ») avait été reconstruit. Ce n'est pas le cas pour le terme signifiant « bouteille de verre » qu'ils ont récemment emprunté au swahili sous la forme de mots d'emprunt beaucoup plus proches : « *cupá* » en sukuma, « *cupa* » en nyamwezi, « *ccúpà* » en ganda, « *icúpà* » en shi. En swahili même, le mot « *chupa* » signifie à la fois « calebasse » et « bouteille de verre ». Quand ces derniers types de contenants furent introduits le long de

4 On définit ici une communauté linguistique comme un groupe de personnes qui estiment parler une même langue.

la côte est-africaine, les locuteurs swahili les nommèrent d'après leurs récipients traditionnels, utilisant pour « calebasse » le terme qu'ils avaient hérités du proto-bantu. Les commerçants swahili-phones engagés dans les échanges à longue distance introduisirent par la suite ce nouvel élément de culture matérielle et les mots swahili les désignant dans plusieurs communautés est-africaines, nombre d'entre elles disposant déjà d'un terme bantu régulièrement hérité pour « calebasse ».

À la différence des archéologues, les linguistes ne disposent pas d'une méthode standard et universellement acceptée en matière de datation absolue des changements linguistiques, même s'ils peuvent utiliser des données archéologiques comme points de calibration pour générer des phylogénies datées comme l'ont récemment essayé Grollemund *et al.* (2015). En l'absence de données linguistiques diachroniques et de mise en relation des données linguistiques et archéologiques, les linguistes sont obligés de s'en tenir à une datation relative. Pour ce faire, ils s'appuient sur une série de principes empruntés à l'archéologie : stratigraphie, distribution géographique et sériation.

Les linguistes recourent au concept de stratigraphie pour désimbriquer les couches successives de la formation d'une langue. La grammaire et le lexique d'une langue sont transmis dans la durée et transformés par perte d'éléments anciens et incorporation d'éléments neufs. Ils accumulent des couches de formation qui ne se superposent jamais de manière nette. Contrairement aux strates archéologiques, les couches linguistiques ne suivent pas la loi de la superposition. Il se produit une sorte de contamination stratigraphique permanente. Il revient au chercheur en linguistique historique d'ordonner les données actuelles en strates successives. Les mots pour « calebasse » et « bouteille de verre » de l'exemple précédent appartiennent clairement à deux couches distinctes d'histoire linguistique.

La géographie linguistique ou géolinguistique peut contribuer à la datation relative des couches linguistiques. Cette méthode traite de la distribution géographique des traits linguistiques. Elle est utilisée pour cartographier les routes de diffusion des mots empruntés et pour déterminer la direction de l'emprunt, mais aussi comme instrument de chronologie relative. Les « isoglosses linguistiques » sont les équivalents des horizons stylistiques en archéologie. Ils signalent la distribution géographique d'un trait linguistique donné, partagé par plusieurs langues. Par exemple, les mots pour « oiseaux » apparentés à « *njila* » (en kimbundu) n'apparaissent que dans un groupe géographiquement restreint de langues bantu parlées dans la partie sud-ouest

du domaine bantu, tandis que les mots apparentés au mot « *nuni* » kikongo signifiant « oiseau », « *nuni* », se rencontrent partout dans cet espace. On interprète une telle distribution en fonction du temps : le mot kikongo est une survivance commune remontant au proto-bantu, alors que le terme kimbundu est une innovation partagée plus récente. On procède à l'interprétation des isoglosses en termes de chronologie relative, selon certaines normes aréales qui ne sont pas des règles strictes mais plutôt des principes herméneutiques, selon lesquels, par exemple, la forme la plus ancienne est la plus dispersée, ce qui est préférentiellement attesté dans les zones les plus périphériques, tandis que la forme la plus récente apparaît dans un groupe de langues adjacentes, qui peut être vaste, mais pas aussi dispersé que pour la forme plus ancienne. Une interprétation historiquement judicieuse des isoglosses requiert une connaissance de base de la classification interne de la famille de langues. La profondeur temporelle relative ne dépend pas tant du nombre de langues dans lesquelles on constate l'occurrence d'un trait que de la distribution de ce dernier dans des sous-groupes historiquement distincts. Dès lors, un terme rare mais dispersé à travers les langues bantu du nord-ouest et de l'ouest sera tenu pour antérieur à un synonyme dont la présence est dense mais restreinte aux langues bantu de l'est.

Un concept archéologique de base également utilisé par la linguistique historique est la sériation. Les linguistes s'en servent habituellement pour l'ordonnement séquentiel des changements phonétiques. Toute langue est sujette à des changements phonétiques que l'on peut qualifier de réguliers, dans la mesure où ils affectent tous les mots partageant un environnement phonologique donné. Le séquençage chronologique des changements phonétiques est principalement utilisé dans la classification historique des langues suivant le principe des innovations partagées. Si des langues étroitement apparentées partagent un changement historique (qu'il soit lexical, phonologique ou grammatical), il y a une forte chance que cette innovation ne soit survenue qu'une fois, et donc au sein de leur langue parente la plus récente – bien que la convergence de changements indépendants ne puisse jamais être totalement exclue. Une fois qu'on a une idée de la classification interne d'un groupe de langues et de la chronologie relative des modifications phonétiques, la sériation peut aussi servir à la datation des termes d'emprunt. Plus les mots étrangers ont été empruntés tôt, plus ils auront de changements phonétiques en commun avec les mots régulièrement hérités, et meilleure sera leur intégration phonologique, rendant difficile leur identification en tant que vocabulaire d'emprunt.

CONCLUSIONS

L'interaction entre archéologie et linguistique africanistes a été sévèrement critiquée par le passé en raison, entre autres, de l'absence d'évaluation critique des méthodes et concepts sous-jacents. Même si cette appréciation n'est sans doute pas imméritée, elle ne devrait pas empêcher la collaboration interdisciplinaire. Aucune discipline n'est capable de résoudre à elle seule les énigmes complexes de l'histoire africaine. Un bon travail d'équipe linguistico-archéologique nécessite tout d'abord une bonne compréhension mutuelle des concepts, méthodes et données de chacun, ce à quoi j'ai essayé de contribuer dans ce chapitre. Un second enjeu fondamental réside dans l'importance d'une collaboration directe entre chercheurs de différentes disciplines qui maîtrisent parfaitement leurs propres corpus de données et sont à même de prononcer des avis judicieux quant à leur signification historique, plutôt que de laisser ce travail à des chercheurs qui ne maîtrisent qu'une méthode, voire n'en maîtrisent aucune. Enfin, il est crucial qu'archéologues et linguistes bénéficient mutuellement de leurs avantages spécifiques, par exemple la datation absolue dans le cas de l'archéologie, ou la possibilité de reconstruire un vocabulaire en s'appuyant sur les dimensions immatérielles ou mal préservées de la vie humaine pour la linguistique historique.

BIBLIOGRAPHIE

- Bastin, Y. & Piron, P. 1999. « Classifications lexicostatistiques : bantou, bantou et bantoïde. De l'intérêt des "groupes flottants" ». In J.M. Hombert & L.M. Hyman (éd.), *Bantu historical linguistics: theoretical and empirical perspectives*. Stanford: CSLI Publications, pp. 149-164.
- Bastin, Y., Coupeuz, A. & Mann, M. 1999. *Continuity and Divergence in the Bantu Languages : Perspectives from a Lexicostatistic Study*. Tervuren : MRAC (coll. « Annales de Sciences humaines, série in-8° », n° 162).
- Bleek, W. 1851. *De nominum generibus linguarum Africae Australiae*. Bonnae : Formis Caroli Georgii.
- Blench, R. 2006. *Archaeology, Language and the African Past*. Lanham : Altamira Press.
- Bostoen, K., Clist, B., Doumenge, C., Grollemund, R., Hombert, J.-M., Koni Muluwa, J. & Maley, J. 2015. « Middle to Late Holocene Paleoclimatic Change and the Early Bantu Expansion in the Rain Forests of Western Central Africa ». *Current Anthropology* 56 (3) : 354-384.
- Dimmendaal, G. 2011. *Historical Linguistics and the Comparative Study of African Languages*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Grollemund, R., Branford, S., Bostoen, K., Meade, A., Venditti, C. & Pagel, M. 2015. « Bantu expansion shows that habitat alters the route and pace of human dispersals ». *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, <http://dx.doi.org/10.1073/pnas.1503793112>
- Heine, B. & Nurse, D. (éd.). 2000. *African Languages : An Introduction*. Cambridge/New York : Cambridge University Press.
- Heine, B. & Nurse, D. (éd.). 2004. *Les Langues africaines*. Paris : Karthala.
- Hombert, J.-M. & Hyman, L.M. (éd.). 1999. *Bantu Historical Linguistics : Theoretical and empirical perspectives*. Stanford, CA : CSLI.
- Maho, J.-F. 2009. *NUGL Online : The online version of the New Updated Guthrie List, a referential classification of the Bantu languages*. (dossier en ligne : <http://goto.glocalnet.net/mahopapers/nuglonline.pdf>, version du 4 juin 2009).
- Nurse, D. & Philippson, G. (éd.). 2003. *The Bantu languages*. London/New York : Routledge (coll. « Routledge Language Family » 4).
- Schadeberg, T.C. 2003. « Historical linguistics ». In D. Nurse & G. Philippson (eds.), *The Bantu Languages*. London/New York : Routledge, pp. 143-163.
- Vansina, J. 1995. « New Linguistic Evidence and the Bantu Expansion ». *Journal of African History* 36 (2) : 173-195.

LA MÉTHODE « MOTS ET CHOSES »

Birgit Ricquier¹

Imaginez que vous souhaitiez replacer des tessons de poteries dans un contexte fonctionnel : que préparaient les gens dans ces poteries, et comment ? Des analyses en laboratoire peuvent révéler si elles ont été utilisées pour faire bouillir des aliments ou pour les conserver. Toutefois, en raison des conditions climatiques et de l'acidité des sols en Afrique tropicale, la chance de trouver des résidus organiques diagnostiques est extrêmement mince. La transformation alimentaire passe également par une série d'étapes qui ne laissent quasiment aucune trace dans les archives archéologiques, beaucoup d'ustensiles de cuisine étant constitués de matériaux organiques, donc périssables. En somme, les preuves directes fournies par l'archéologie et les études associées (voir chapitre 5) ne peuvent répondre à toutes les questions historiques. Des preuves indirectes, en l'occurrence des mots, peuvent fournir une solution (voir Bostoen, ce volume, pp. 257-260). L'étude linguistique comparée des mots contemporains désignant des plantes, des animaux, des outils et des technologies nous offre un regard sur leur passé. Le nom de ce type de recherche historico-linguistique – « Mots et choses » – souligne sa pertinence pour l'histoire de la culture matérielle. Néanmoins, il peut aussi être employé pour l'histoire des idées ou des concepts culturels,

concernant par exemple les structures sociopolitiques ou la religion².

Les paragraphes qui suivent proposent un guide détaillé de la méthode « Mots et choses », illustré par des exemples issus de l'histoire de l'alimentation. La première étape est celle de la collecte des données. Lorsqu'une large gamme de langues est concernée, chercher les mots dans des dictionnaires et des glossaires peut suffire. Le vocabulaire spécialisé est toutefois souvent absent, ce qui rend le travail de terrain nécessaire. Lorsque l'on étudie un sous-groupe linguistique plus réduit, il est recommandé de procéder à des enregistrements de terrain pour couvrir les différences dialectales, car elles peuvent être significatives d'un point de vue historique. Appliquer la méthode « Mots et choses » sur le terrain revient à combiner observation ethnographique et enquête linguistique. Concernant la culture matérielle, il est important de documenter l'ensemble de la chaîne opératoire (voir Gosselain, ce volume, pp. 292-295). L'observation ethnographique permet à la fois une meilleure compréhension du sens d'un mot et l'enregistrement du vocabulaire spécialisé. Le **tableau 1** présente l'exemple des préparations du manioc (Ricquier 2013) avec des termes dans cinq variantes de langues du groupe kongo, pour lesquelles la littérature disponible est limitée.

Tableau 1. Chaîne opératoire de préparation de la bouillie de manioc dans cinq variantes kongo

	Vili	Yombe	Kunyi	Kamba	Sundi
manioc (générique)	mayák(a) (or meyáka)	mayáka	mayák(a)	mayáka	mayáka
tremper/rouir	-íin(ik)-	-íin-	-íin-	-yinik-	-inik-
lieu de rouissage	-	kísíma	kicinga	bandá	bandá
éplucher le tubercule	-túúnd-	-túúnd-	-yúbul-	-tund-	-kátul-
laver le tubercule	-súkul-	-súkul-	-	-súkul-	-súkul-
tubercule trempé	liyáka libóómb	-	diyáka di máamba	kikóóngo (kiá máamba)/ mukédi	cikédi
sécher au soleil	-ánik-	-ánik-	-anik-	-yánik- / (-yúúmí-)	-yánik-
aire de séchage	cyângə	kíyaanga	-	kitálaka	cítálaka
manioc séché	cikoongo	kíkoongo	kikóngó	kikóóngo (kiá yuma)	fúfu
piler	-tuut-	-tuut-	-tók-	-tuut-	-tuut-
mortier	cyúfu	kívu	kidu	kidú	cítuutulú
pilon	ńti cyúfu	múfu	muswá	mutí / mwáána múúsú	mutí
tamiser	-	-yéngis-	-yengis-	-yengos-	yengizá
tamis	-	kíyéngis(a)	kíyengelé	kíyengosó	cíyengoló
farine	fúf(u)	fúfu	kitó	fufu	fúfu
remuer la farine dans l'eau chaude	-vóót-	-vóót-	-hóót-	-hot-	-ot-
spatule	ńti fúfu	nti	lukú	múukú	mwiikú
pot	nzúúngu	nzúúngu	kisa	nzúúngu	ndzúúngu
pâte	fúf(u)	fúfu	kitó	fufu	fúfu

2 On trouve une discussion sur l'histoire de la méthode et de ses applications à l'histoire précoloniale de l'Afrique subsaharienne dans Bostoen (2005 : 8-18). Ricquier & Bostoen (2010) offrent un aperçu des résultats obtenus avec la méthode « Mots et choses » concernant l'histoire alimentaire de communautés linguistiques bantu. Des reconstructions lexicales ont été réalisées pour plusieurs groupes linguistiques africains. La base de données en ligne de Bastin *et al.* (2002) regroupe la plupart des reconstructions lexicales proposées pour les langues bantu.

1 Service Patrimoines, Musée royal d'Afrique centrale, Belgique.

Lorsque l'on collecte du vocabulaire, des éléments linguistiques tels que les classes de noms et les tons doivent être pris en compte. Une autre précaution consiste à tenir prêt un questionnaire, car les observations ethnographiques peuvent ne pas couvrir toutes les pratiques connues.

L'approche « Mots et choses » commence habituellement par « l'onomasiologie », à savoir l'étude de mots exprimant un concept donné. Ces mots sont associés à leurs « cognats » possibles, des mots qui sont similaires dans la forme et la signification et partagent donc probablement une histoire commune. Chaque ensemble de cognats est soumis à une analyse formelle. Les mots hérités ont subi des changements phonétiques qui sont spécifiques à leurs langues respectives, et les produits de ces processus présentent des correspondances phonétiques régulières avec les cognats des langues apparentées. Les exemples du **tableau 2** montrent des correspondances phonétiques et tonales régulières.

	Ewondo (bantu du nord-ouest, A72)	Venda (bantu oriental, S21)	BLR
Exemple	<i>dúg</i> « ramer »	<i>-bvúwa</i> « battre la pâte »	*-dúg-
Comparer avec	<i>dum</i> « tonner » <i>túg</i> « soumettre (un esclave) »	<i>-byuma</i> « tonner » <i>-fúwa</i> « élever le bétail ; tenir et traiter les gens habilement, comme patron, protecteur »	*-dúm- *-túg-

Tableau 2. Correspondances phonétiques³

Les mots empruntés présentent des correspondances phonétiques irrégulières, en particulier lorsque des changements phonétiques complexes ont dû survenir. Parfois, les changements phonétiques sont cependant minimaux et ne peuvent être utilisés pour identifier des emprunts. Les noms du bantu oriental dotés de la forme « *unga* » signifiant « farine » en sont un bon exemple, puisqu'ils peuvent avoir été hérités du proto-bantu oriental ou empruntés au swahili (voir la discussion dans Ricquier 2013). Les emprunts peuvent également être distingués du vocabulaire hérité par leur distribution géographique. Dans le cas d'occurrences de formes dans une région continue, il est probable que cette distribution résulte d'un emprunt, en particulier si elle traverse des frontières linguistiques. Par contraste, une distribution sous forme de points distants sur la carte, avec des cognats dans différents sous-groupes linguistiques, suggère un héritage commun. L'ancêtre commun le plus proche des langues impliquées indique alors l'âge du mot. Les exemples ewondo et venda présentés plus haut appartiennent à une série qui a des co-

gnats dans tous les grands sous-groupes bantu. Leur ancêtre commun le plus proche est donc proto-bantu. Cette étape implique l'insertion des données linguistiques dans une classification génétique des langues impliquées.

Ensuite, les formes héritées sont soumises à une analyse relevant de la sémasiologie, qui est l'étude de l'histoire sémantique d'un mot. Souvent, les cognats relèvent de champs sémantiques différents. Ainsi, le terme ewondo « *dúg* » appartient au domaine de la navigation, alors que son cognat venda se réfère à une technique culinaire. Il constitue une extension métaphorique de la première valeur sémantique : les deux actions impliquent le mouvement circulaire d'un instrument en bois dans l'eau. La géographie est ici encore en jeu. Lorsqu'une signification donnée existe dans différents sous-groupes linguistiques, alors qu'une autre est limitée à un groupe linguistique plus réduit, il est plus probable que la première reflète la valeur sémantique originelle. Ainsi, dans l'exemple présenté, on trouve les significés « payer avec une rame » dans tous les sous-groupes bantu, alors que « remuer la bouillie » est une innovation du bantu oriental.

Parfois, un terme n'est ni hérité ni emprunté, mais créé. Des néologismes proviennent souvent de dérivations : par exemple, en xeso (bantu occidental, C52), « *mòpùlúngù* » signifiant « spatule pour remuer » dérive du verbe « *pùlúng* » - « remuer la bouillie » (Ricquier, notes de terrain 2010). Les néologismes peuvent également être formés par composition, fusion de mots, éponymie (dérivation à partir du nom d'un lieu ou d'une région), imitation phonétique, ou onomatopée.

Dès que l'étymologie des mots correspondant à un concept donné a été élucidée, l'histoire de ces mots peut se traduire en une histoire des choses ou des idées. Les termes hérités renvoient à des réalités familières pour les ancêtres. Lorsqu'un terme hérité a subi un glissement sémantique, ou lorsqu'un mot nouveau a été créé, cela peut signaler l'introduction ou l'invention d'une réalité nouvelle. Enfin, les termes d'emprunt sont des indicateurs de nouveautés provenant d'autres communautés. Par exemple, on ne peut retrouver aucun mot pour « remuer la pâte » en proto-bantu, mais une reconstruction peut être effectuée pour deux sous-groupes – bantu oriental et du sud-ouest (voir Ricquier & Bostoen 2011 ; Ricquier 2013). Cela indique que cette technique culinaire était nouvelle pour les premières communautés linguistiques des sous-groupes mentionnés.

L'étape finale consiste à intégrer l'interprétation historique de l'analyse linguistique comparée dans un contexte historique connu. En ce qui concerne l'exemple examiné ici, il faut relier les nouvelles informations sur l'histoire culinaire tant aux connaissances disponibles sur les communautés linguistiques historiques pertinentes qu'à l'histoire des plantes.

3 Réflexes de Tsala (s.d. : 127, 128, 631) et van Warmelo (1989 : 18, 19, 60), reconstructions de Bastin *et al.* (2002), discussion détaillée de l'exemple dans Ricquier (2013).

Grâce à la recherche historico-linguistique, nous savons que les premières communautés linguistiques du bantou oriental et du sud-ouest vivaient dans des zones de savane où elles avaient adopté la culture des céréales. La nouvelle technique culinaire doit avoir servi à la préparation de ce nouveau féculent (Ricquier & Bostoen 2011 ; Ricquier 2013).

Plusieurs obstacles doivent bien sûr être mentionnés. Dans la mesure où la méthode « Mots et choses » se développe actuellement, nous avons uniquement accès aux origines de mots et pratiques *existants*. Ce qui a été perdu ne peut être récupéré par les moyens de la linguistique. Second point, les langues ne disposent pas systématiquement de termes spécialisés pour des réalités extralinguistiques, ce qui empêche dès lors l'étude de leur histoire par la linguistique comparée (voir Bostoen 2009 sur le « flou sémantique »). Par exemple, dans de nombreuses langues bantou, les meules sont simplement nommées « pierres à moudre » ou « pierres pour [un certain aliment] », des termes trop vagues pour servir à l'histoire de l'alimentation. Ensuite, l'histoire d'un mot peut révéler le moment où une pratique ou un outil est devenu populaire, tout en restant muette sur ses origines. Les mots d'emprunt indiquent la source d'inspiration, mais lorsqu'un terme emprunté a connu un glissement sémantique ou lorsque les gens emploient des néologismes, aucun lien ne peut être établi avec d'autres communautés. Enfin, l'interprétation des résultats obtenus par la méthode « Mots et choses » dépend grandement de la classification linguistique utilisée. Choisir entre différentes classifications revient souvent à choisir entre héritage commun et contact linguistique.

En dépit de ces limites, l'approche « Mots et choses » peut offrir des informations de valeur sur des sujets pour lesquels les données archéologiques ne peuvent être consultées. En outre, des conclusions historico-linguistiques ont été les déclencheurs de débats archéologiques ou archéobotaniques, comme pour les bananes et les céréales (voir chapitre 5, ainsi que le résumé dans Ricquier & Bostoen 2010).

BIBLIOGRAPHIE

Bastin, Y., Coupeze, A., Mumba, E. & Schadeberg, T. 2002. *Bantu Lexical Reconstructions 3*. <http://www.metafro.be/blr> (dernière consultation : 17/09/2015).

Bostoen, K. 2005. *Des mots et des pots en bantou*. Frankfurt am Main : Peter Lang.

Bostoen, K. 2009. « Semantic Vagueness and Cross-Linguistic Lexical Fragmentation in Bantu: Impeding Factors for Linguistic Palaeontology ». *Sprache und Geschichte in Afrika* 20 : 51-64.

Ricquier, B. 2013. *Porridge Deconstructed : A Comparative Linguistic Approach to the History of Staple Starch Food Preparations in Bantuphone Africa*. Thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles.

Ricquier, B. & Bostoen, K. 2010. « Retrieving Food History through Linguistics : Culinary Traditions in Early Bantuphone Communities » In R. Hosking (éd.), *Food and Language. Proceedings of the Oxford Symposium on Food and Cookery 2009*. Totnes : Prospect Books, pp. 258-269.

Ricquier, B. 2011. « Stirring Up the Porridge : How Early Bantu Speakers Prepared Their Cereals » In A.G. Fahmy, S. Kahlheber & A.C. d'Andrea (éd.). 2011, *Windows on the African Past : Current approaches to African archaeobotany. Proceedings of the 6th International Workshop on African Archaeobotany, Cairo*. Frankfurt am Main : Africa Magna Verlag. pp. 209-224.

Tsala, T. s.d. *Dictionnaire ewondo-français*. Lyon : Imprimerie Emmanuel Vitte.

van Warmelo, N.J. 1989. *Venda Dictionary : Tshivenda-English*. Pretoria : J.L. van Schalk.

OBJETS D'ART

Jean Polet¹

INTRODUCTION

Les « objets d'art » appartiennent généralement au monde de la représentation de la pensée, du symbolisme ou des croyances, domaines qui ne peuvent être circonscrits dans le territoire étroit de l'« ethnique ». Arrachés à l'Afrique, d'abord comme « curios », puis comme témoins de la « barbarie primitive des Africains », ils étaient « muets » et le sens qui leur fut attribué l'a été simultanément à la mise en place d'un ordre colonial fondé sur la domination de sociétés perçues comme organisées en « tribus », en ethnies. Les objets ont ainsi « acquis », après coup, une origine, une identité, une fonction et un fonctionnement strictement limités à l'horizon ethnique. L'art est alors envisagé comme un produit *sui generis* de l'ethnie, où les artistes – toujours anonymes – travaillent nécessairement dans le contexte de styles culturellement prédéterminés, bien que peut-être de manière inconsciente... Cette vision aboutit à un classement simple, mais faux : à chaque tribu un type d'œuvre et au sein de chaque art ainsi « tribalisé », de rares chefs-d'œuvre « comportant tous les éléments du style » et une multitude d'œuvres dites secondaires (Fagg 1965).

Aujourd'hui, cette vision obsolète perdure dans le monde du marché de l'art et de sa littérature prolifique. Elle doit être, à la suite des travaux des historiens, complètement abandonnée au profit d'une vision qui intègre l'histoire, les pratiques sociales – y compris celles du jeu (Boutin 2007-2009) ; (les masques ne sont pas que des objets « chargés », dangereux) –, l'idéologie (ou la religion), la politique, le commerce, la reconnaissance des artistes et les relations entre ces derniers et leurs clients dans l'élaboration des styles.

I. COMMENT TENTER D'INSCRIRE LES OBJETS D'ART DANS L'HISTOIRE GLOBALE ?

Qu'ils soient en bois, en métal ou en terre cuite, il faut appliquer aux objets d'art africains les mêmes méthodes qu'aux autres œuvres d'art de la Renaissance, de la période médiévale, etc. Nous renvoyons ici aux travaux d'Olbrechts (1959) et aux historiens de l'art qui ont poursuivi sa démarche (par exemple, Perrois 1966 ; Wingert 1972). Par-dessus tout, il faut les désincarcérer de leur identité ethnique classificatoire, pour les insérer dans des visions spatiales et historiques larges. Trois exemples, très différents dans les questions posées aux œuvres, permettent d'en voir les résultats possibles.

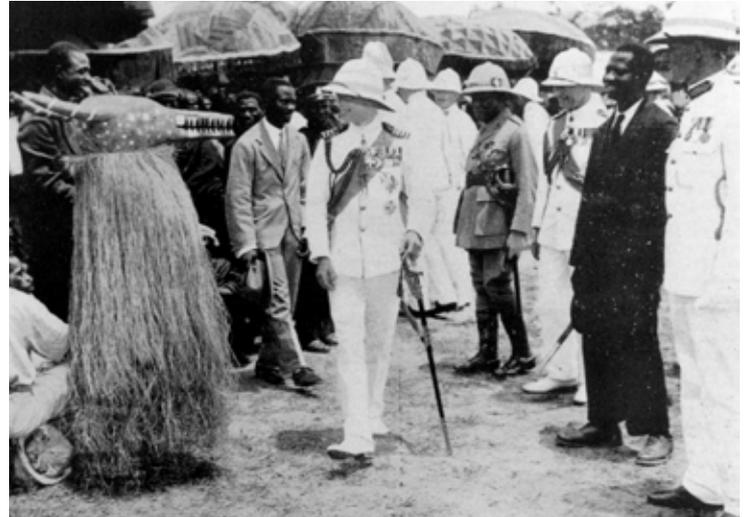


Fig. 1. Visite du prince de Galles en Gold Coast (Guggisberger 1925).

A. Témoins de l'histoire du Mandé : les masques-heaumes à mâchoires zoomorphes

Les masques-heaumes considérés ici sont portés horizontalement sur la tête (aucun élément en bois ne masque le visage) et ont un long museau ou une bouche projetée vers l'avant, ainsi que des protubérances ou des cornes à l'arrière de la tête². Ces masques en bois ont tous été collectés ou vus et décrits de la fin du XIX^e à la fin du XX^e siècle. Cette forme particulière est très présente dans les sociétés des savanes ouest-atlantiques ainsi qu'au Nigéria, mais aussi au centre de la Côte d'Ivoire et au sud-ouest du Ghana (Guggisberger 1925 ; fig. 1). Or, si la morphologie d'ensemble est toujours conservée, chaque région, ou chaque peuple, modifie légèrement la taille des éléments constitutifs ou y ajoute des plumes, des décors peints ou gravés, etc. Dans les musées, ces masques sont ainsi attribués à plusieurs dizaines d'ethnies.

L'approche nouvelle des historiens de l'art (McNaughton 1974 ; 1987 ; 1991 ; 1992 ; Pinault-Paradis 2001) a consisté d'abord à cartographier très précisément leur répartition spatiale, en éliminant drastiquement tout masque dont l'origine est imprécise (fig. 2). L'étude de l'ensemble nigérian est encore en cours et ne sera pas traitée ici, mais celle de l'ensemble ouest a donné des résultats spectaculaires, à partir d'une relecture des textes anciens et de plusieurs enquêtes de terrain :

¹ Professeur émérite d'archéologie et d'histoire des arts de l'Afrique subsaharienne, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, France.

² Vous pouvez voir un de ces masques-heaumes sur le lien suivant : <http://collections.quaibrantly.fr/#c6f8b391-52ab-4a6d-befe-1de6e98ae649>

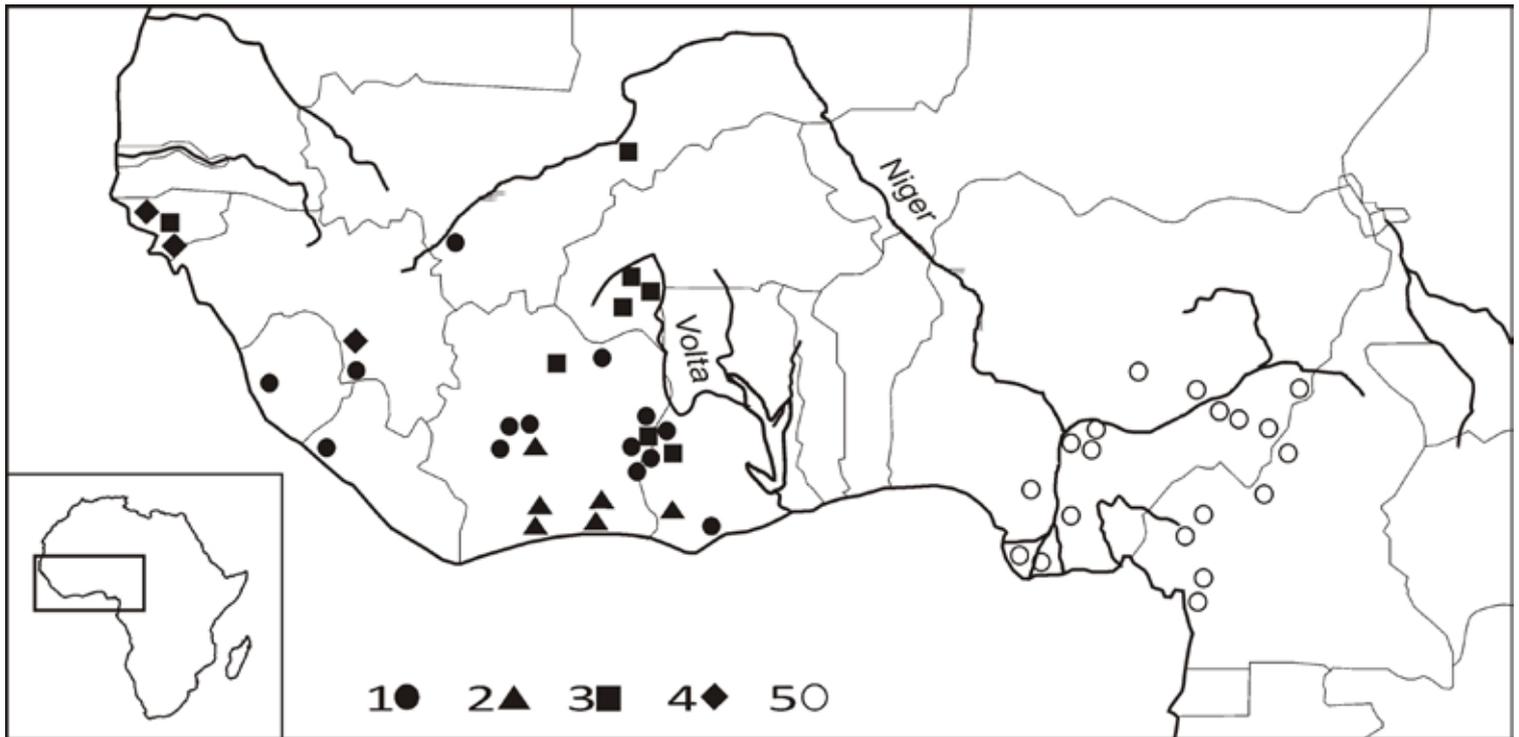


Fig. 2. Distribution des masques horizontaux. Groupes linguistiques : 1. Mandé, 2. Kwa, 3. Gur, 4. Ouest Atlantique et 5. Bénoué. (D'après une carte dans E. Pinault-Paradis 2001.)

- ce masque et les hommes qui le contrôlent sont liés à des associations comme le *Komo*, ou le *Do*, et à la diaspora mandé ;
- il est partout lié au travail du fer et à un groupe proche du pouvoir politique ;
- il n'y a pas d'opposition brutale islam/religion ancienne : la porosité et parfois l'association sont grandes entre les deux pratiques ;
- la langue du masque en action est le bamanakan, que l'on soit en pays baoulé (centre de la Côte d'Ivoire) ou sur la côte ouest du Ghana.

Les analyses démontrent ainsi que la présence de ce type de masque (ce mot recouvrant forme, musique, danse et société gestionnaire du masque et de son exhibition) est le fruit de l'expansion, de l'influence politique et des réseaux de commerce du royaume de Mali.

B. Rencontre de plusieurs cultures, cultures de frontière ; masques à lame au nord-ouest du Burkina Faso, christianisme et islam

La localisation très précise, en bordure méridionale du Sahara, de décorations géométriques colorées sur les masques, les textiles, les cuirs (Frank 1987), etc., pourrait être la conséquence de contacts avec l'iconographie de l'islam qui exclut, en principe, les représentations humaines et animales. L'appartenance ethnique des utilisateurs de ces masques, qui détermine habituellement leur désignation dans les collec-

tions, n'a ici aucun rapport avec l'iconographie de l'œuvre.

Un exemple plus précis, celui des masques à lame du Burkina Faso face au christianisme et à l'islam, permet d'aller plus loin. Venus, semble-t-il, du Mandé, et installés au nord-ouest du Burkina Faso actuel avant le XV^e siècle, les San (ou Samo), société restée longtemps sans masques, adoptèrent au XVIII^e siècle le culte *su* de leurs voisins nuna, puis la forme des masques en vigueur dans ce culte (Ky 1994). L'iconographie de ces masques intègre désormais parfois le symbole visuel des religions avec lesquelles ses détenteurs cohabitent, christianisme et islam. Pour s'en protéger ? Pour cohabiter sereinement ? Sont-ils le signe d'une volonté de syncrétisme ? La forme la plus récente de cette « rencontre » est une église dont l'architecture intègre la forme du masque (**fig. 3**) !

C. Art et première mondialisation : une créativité inspirée de l'Autre lointain

De même que les sociétés occidentales « importèrent » très tôt des sculptures africaines (milieu du XV^e siècle à Bruxelles), les sociétés africaines bordant l'Atlantique découvrirent anciennement l'iconographie religieuse et profane des sociétés occidentales. L'art chrétien lié à la première christianisation du Kongo est le plus connu, ainsi que les ivoires luso-africains de Sierra-Leone, fruits de commandes occidentales. Mais les transferts et adoptions de formes qui ont touché l'art populaire sont beaucoup plus difficiles à mettre en exergue, la plus grande difficulté venant du manque d'informations précises sur des œuvres toujours considérées

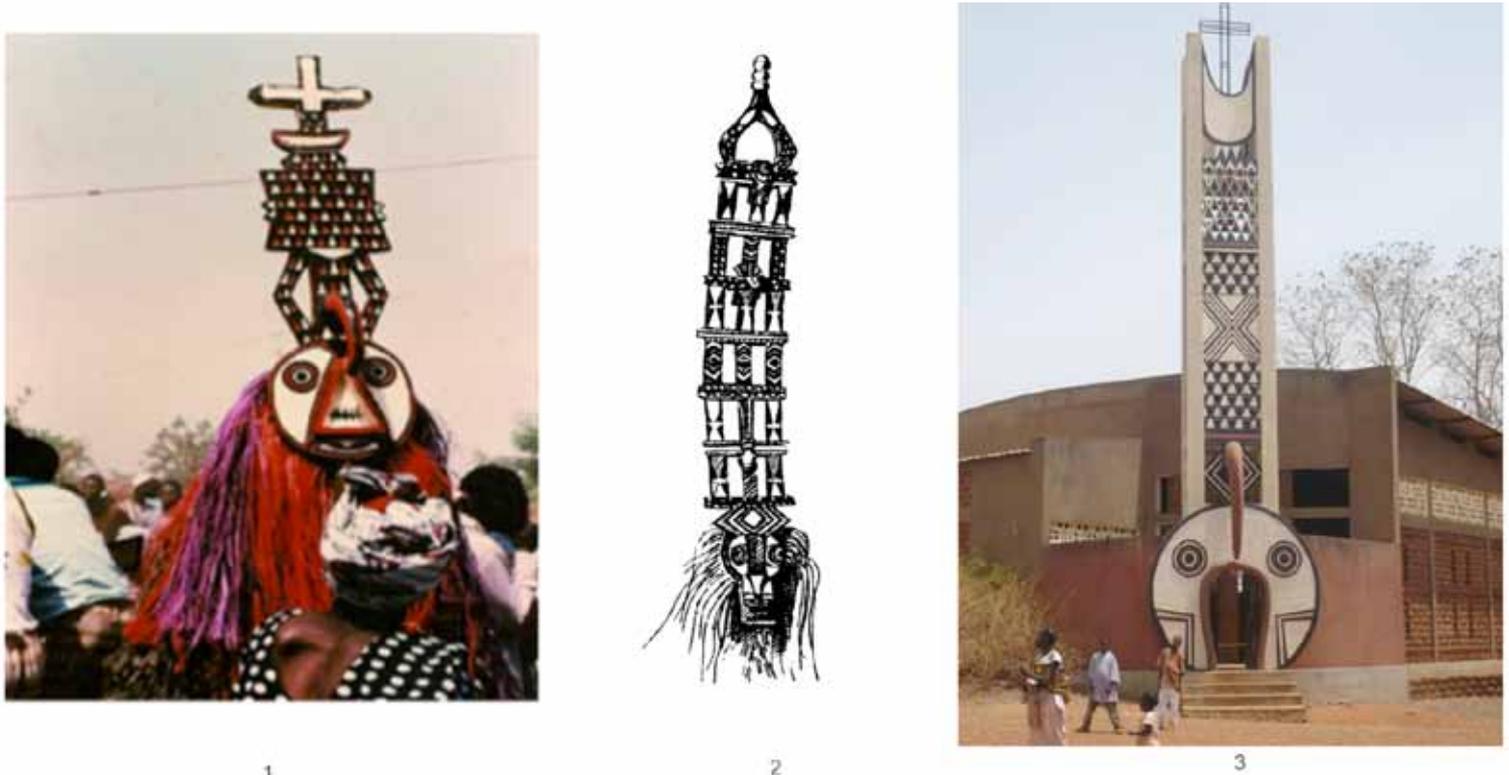


Fig. 3. Masques à lame, Burkina Faso. 1. Le masque gouabognin, 2. Le missiribagnin (masque mosquée) et 3. Église de Boni. (Photos et dessin © J. Ky.)

comme des productions ethniques, quelle que soit leur inscription dans le temps. Or, cette dernière est fondamentale, comme l'illustre l'exemple des statuette funéraires du sud du Ghana et du sud-est de la Côte d'Ivoire.

Dans ce cas, la confrontation de trois catégories de sources a permis de mettre en évidence une créativité populaire issue, dès le XVI^e siècle, des contacts entre l'Europe et l'Afrique et qui a perduré jusqu'au XX^e siècle (**fig. 4**) :

- sources historiques (récits de voyageurs ; Barbot 1992, de Marees 1987) : quelques descriptions des sociétés côtières évoquent des ensembles de statuette en terre cuite, peintes et richement vêtues, dès 1601, à proximité des forts ;
- sources « artistiques » et ethnographiques : plusieurs centaines de statuette ont été « sorties » du sud-ouest du Ghana et du sud-est de la Côte d'Ivoire et garnissent musées et collections. Elles sont dites, de manière générique, « akan » ou « ashanti » ou sont nommées du nom de la population de la région dont elles proviennent. Au début du XX^e siècle, elles étaient clairement liées à un rituel de funérailles dissocié de la mise en terre ;
- sources archéologiques : l'abondance d'objets européens qui leur sont toujours associés dans les onze sites fouillés prouve qu'elles sont postérieures au XV^e siècle.

Méthodologiquement, il importe avant tout de ne prendre en compte que les statuette précisément localisées par la fouille (**fig. 5**), la prospection (**fig. 6**) ou lors de leur préda-

tion : ceci réduit drastiquement le corpus, mais permet de réfléchir sur des faits réels. Leur cartographie (**fig. 7**) les localise alors dans une zone très restreinte de l'« aire akan » : uniquement au sud de l'emprise territoriale du royaume ashanti, sur la côte, ainsi que dans une région hors de son contrôle, le sud-est de la Côte d'Ivoire.

Une cartographie large de la statuaire du deuxième millénaire en Afrique de l'ouest montre ensuite que, entre la production abondante des sociétés du bassin du Niger et de ses affluents et celle qui vient d'être identifiée, il n'y a rien : aucune trace de sculptures en terre cuite. Ces œuvres du sud, de petites terres cuites au visage et à la coiffure très finement travaillés, mais au corps grossier (il était couvert de tissu) sont donc un isolat, qu'il faut comprendre. Pour cela, il a fallu, par un long travail à partir des sources historiques, cartographier la logique et les traces de cette première mondialisation (**fig. 8 et 9**) : les lieux de découverte des statuette sont toujours associés à l'extraction de l'or et aux voies possibles de sa livraison, aux forts et embarcadères clandestins de la côte.

Ensuite, pour donner du sens à cette association statuette/circulation de l'or, il a fallu abandonner méthodes et outils de l'archéologie et de l'histoire de l'art au profit des outils classiques de l'historien pour étudier l'affichage visuel du christianisme au Portugal au XVI^e siècle, les modes d'évangélisation, les croyances et pratiques religieuses des sociétés anciennes de cette Afrique côtière, les constructions sociales

nouvelles que la présence portugaise permanente a inférées.

Il apparaît alors que cette forme de création plastique n'est en rien empruntée à un modèle occidental ; elle n'est pas non plus hybride, puisqu'aucune trace antérieure de sculpture funéraire n'a été trouvée dans ces régions qui, pourtant, pratiquaient la sculpture sur bois. C'est une création, issue de la rencontre puis de la cohabitation paisible, jusqu'au milieu du XVII^e siècle, entre deux systèmes religieux, christianisme et « animisme », qui, tous deux, à cette époque, ont pour fonction première de rassurer les fidèles en devinant et en donnant les moyens de déjouer les embûches de lendemains très incertains ; chez les Portugais par la multiplication des saints protecteurs (les chapelles prolifèrent alors à l'infini en terre ibérique), chez les Africains de la côte en développant des pratiques de géomancie intégrant des éléments chrétiens autour des mânes des défunts (Polet 2001 ; L'Haridon & Polet 2005). Les rituels très festifs (déambulation des statues de saints, danses, musique, chœurs) du catholicisme de la Contre-Réforme, l'intronisation de fidèles privilégiés dans l'entretien et le rituel dédié aux statues importées du Portugal (saint Antoine et saint Georges), associés au mystère de la résurrection, ont sans doute facilité l'émergence d'un cérémonial associant une statuaire funéraire à des parades inspirées des cérémonies catholiques publiques.

II. DES DANGERS DE L'INTERPRÉTATION

Appliquer ces approches nouvelles aux objets catégorisés comme « œuvres d'art » peut donc apporter des informations capitales sur des domaines non immédiatement liés à leur fonction première dans la société. Mais la rigueur oblige cependant à avoir toujours à l'esprit qu'une forme peut se diffuser et devenir support d'une « idéologie » différente³ de celle des origines... et qu'une idéologie peut exister sans support matériel⁴, ou le « perdre ».

En ce qui concerne les œuvres issues de sites archéologiques, peut-on cependant passer de l'identification de leurs particularités à la compréhension réelle de leur fonction au sein d'un site, voire de la société qui les a produits ? Non ! La critique la plus lumineuse de la fausse logique qui, de la forme, passerait à une compréhension de la fonction, reste celle que Leroi-Gourhan a formulée dans *Les Religions de la Préhistoire* (1964 : 2) :

« Supposons que [un être] intelligent mais dénué de moyen de communiquer avec nous, étudie la religiosité européenne en visitant des églises. Il y verrait des agneaux, un âne et un bœuf, de nombreux personnages torturés, flagellés, blessés, agonisants,

3 Le cas de la svastika, la croix gammée originaire d'Inde, en est une belle illustration.

4 Certaines formes anciennes du protestantisme, par exemple.



Fig. 4. Carte postale ancienne d'un *mmasos* du Sud-Est de la Côte d'Ivoire, publiée par Robert Soppelsa (<https://africa.uima.uiowa.edu/topic-essays/show/28?start=8>).



Fig. 5. Fouille d'un ancien autel funéraire (*mmasos*) à Ngaloa (Côte d'Ivoire). (Photo © J. Polet.)



Fig. 6. Ancien autel funéraire (*mmasos*) dans la région de Krinjabo (Côte d'Ivoire). (Photo © J. Polet.)

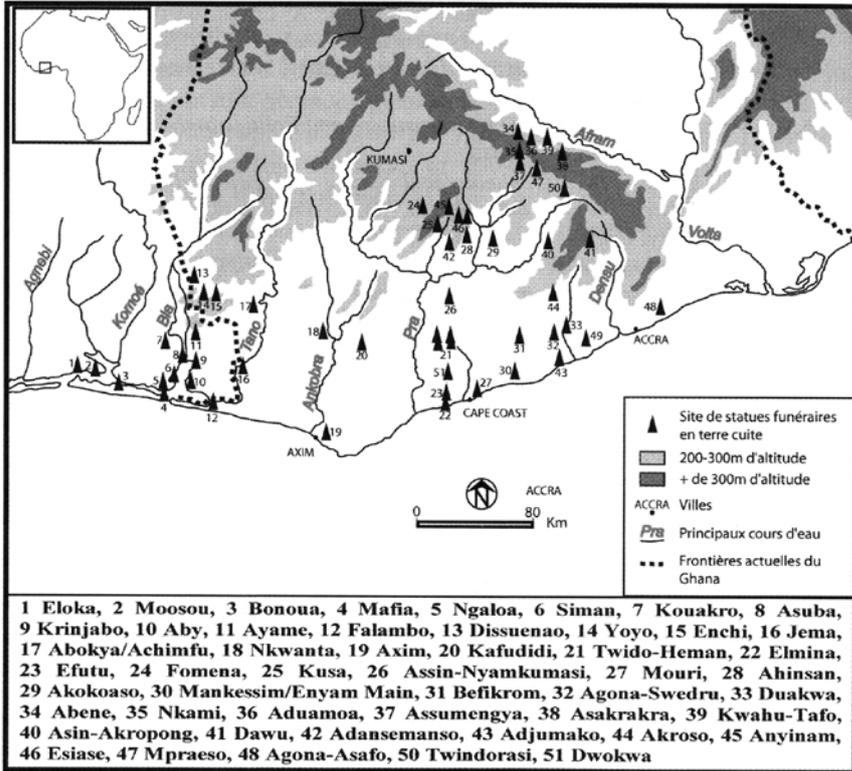


Fig. 7. Répartition des sites à statuettes funéraires en terre cuite de la Côte de l'Or. (Carte © N. L'Haridon & J. Polet.)

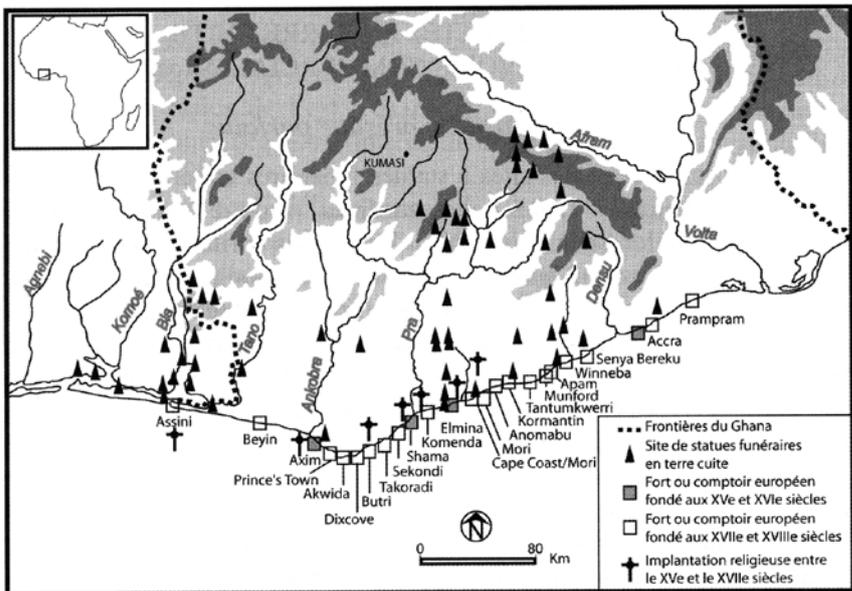


Fig. 8. Répartition des sites de statuettes funéraires et forts européens. (Carte © N. L'Haridon & J. Polet.)

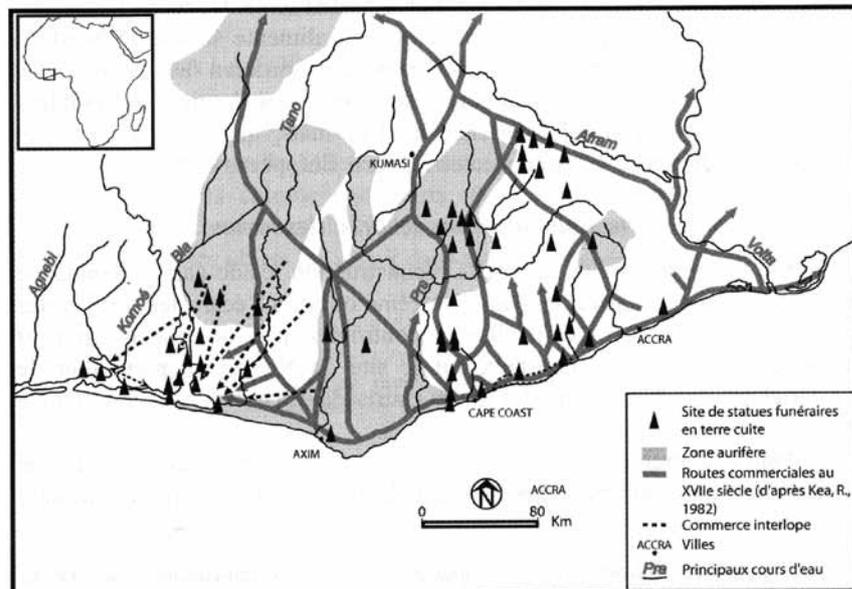


Fig. 9. Répartition des sites de statuettes funéraires, routes commerciales et principales zones aurifères. (Carte © N. L'Haridon & J. Polet.)

gisant sur des tombeaux ; quelle image resterait-il de la religiosité chrétienne ? Comment passerait-il de la superficie décevante des représentations à la profondeur mystique des concepts ? »

Croiser les disciplines affectées à l'approche des objets, élargir ses horizons, permet, certes, de réduire son ignorance, mais – et c'est là une de leurs frontières – réfléchir sur des données parcellaires peut difficilement faire émerger des certitudes absolues.

BIBLIOGRAPHIE

Barbot, J. 1992. *On Guinea. The Writings of Jean Barbot on West Africa, 1678-1712*. Londres : The Hakluyt Society, 2 vol., 585 p.

Boutin, P. 2007-2009. « Les masques "Krou" de Côte-d'Ivoire : de nouvelles sources d'information ». *Afrique : Archéologie & Arts* 5 : 7-26.

de Marees, P. 1987. *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea (1602)*. Oxford : British Academy/Oxford University Press, 272 p.

Fagg, W. 1964. *Afrique, 100 tribus, 100 chefs-d'œuvre*. (Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, 28 octobre-30 novembre 1964). Paris : Musée des Arts décoratifs, 66 p. + 100 pl.

Frank, B.E. 1987. « Open Borders : Style and Ethnic Identity ». *African Arts* 20 (4) : 48-55, 90.

Guggisberg, F.G. (éd.). 1925. *Visit of His Royal Highness The Prince of Wales to the Gold Coast Colony*. U.S. Government Printing Office, 242 p.

Ky, J.C., 1994. « Des Masques en pays san (Burkina Faso) : recherche des origines à travers l'histoire, le culte et l'art ». Paris, thèse Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 521 p.

L'Haridon, N. & Polet, J. 2005. « Les statuettes funéraires en terre cuite de la Côte de l'Or témoignent-elles d'une première christianisation ? ». *Journal de la Société des Africanistes* 75 (2) : 64-85.

Leroi-Gourhan, A. 1964. *Les Religions de la Préhistoire (Paléolithique)*. Paris : Presses universitaires de France (coll. « Mythes et Religions », n° 51), 156 p.

McNaughton, P. 1974. « *Islam and Tribal Art in West Africa* by Rene A. Bravman ». *African Arts* 8 (1) : 72-74.

McNaughton, P. 1987. « African Borderland Sculpture ».

African Arts 20 (4) : 76-77, 91-92.

McNaughton, P. 1991. « Is there History in horizontal Masks ? A preliminary response to the dilemma of form ». *African Arts* 24 (2) : 40-53, 88-90.

McNaughton, P. 1992. « From Mandé Komo to Jukun Akuma : Approaching the Difficult Question of History ». *African Arts* 25 (2) : 76-85, 99-100.

Olbrechts, F.M. 1959. *Les Arts plastiques du Congo belge*. Bruxelles : Éditions Érasme, pp. 29-35.

Perrois, L. 1966. « Note sur une méthode d'analyse ethnomorphologique des arts africains ». *Cahiers d'Études africaines* 6 (21) : 69-85.

Pinault-Paradis, E. 2001. « De la forme à l'histoire. Les masques heaumes horizontaux à l'ouest des Volta : étude comparative, plastique et sémantique ». Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 3 vol., 614 p.

Polet, J. 2001. « Rendre aux peuples d'Afrique, par l'Histoire des arts, leur place dans l'Histoire ». *Cahiers d'Histoire* 82 : 9-19.

Wingert, P.S. 1972. « Style Determinants in African Sculpture ». *African Arts* 5 (3) : 37-43.

Pour aller plus loin

Laude, J. 1959. « En Afrique noire : arts plastiques et histoire ». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 14^e année (4) : 640-661.

Mark, P. 1998. « Est-ce que l'art africain existe ? ». *Revue française d'Histoire d'Outre-mer* 85 (318) : 3-19.

Mark, P. 2007. « Towards a Reassessment of the Dating and the Geographical Origins of the Luso-African Ivories, Fifteenth to Seventeenth Centuries ». *History in Africa* 34 : 189-211.

Ravenhill, Ph. L. 1996. « Africa: Art and Aesthetics ». In J. Turner (éd.), *The Dictionary of Art*. Londres : MacMillan, vol. 1, pp. 230-233.

Ravenhill, Ph. L., Mudimbe, V.Y., Drewal, H.J. & Littlefield Kasfir, S. 1992. « More on "African Art and Authenticity" ». *African Arts* 25 (4) : 18, 20, 22, 24, 26-28, 30, 100-103, 107-108.

Vansina, J. 1984. *Art History in Africa : An Introduction to Method*. Londres : Longman, 233p.

ETHNOARCHÉOLOGIE

Diane Lyons¹

INTRODUCTION

L'ethnoarchéologie explore les relations entre les populations contemporaines et leur culture matérielle, suivant des modalités qui peuvent aider les archéologues à interpréter leurs données. Sans une compréhension systématique, empirique et transculturelle de la façon dont les peuples d'aujourd'hui investissent les espaces et la culture matérielle, nous avons peu de chances de développer, et *a fortiori* de tester, des théories et interprétations archéologiques portant sur leurs anciennes façons de faire. Les études ethnoarchéologiques couvrent un très large spectre de sujets et cette approche peut être mobilisée dans tous les contextes théoriques en archéologie. Les études expérimentales ne sont considérées comme de la recherche ethnoarchéologique que lorsqu'elles sont menées en situation ethnographique et ne sont pas confinées au laboratoire.

I. RAISONNEMENT ANALOGIQUE

Une contribution majeure de l'ethnoarchéologie (mais pas son seul objectif) consiste à développer des analogies (David & Kramer 2001). Les analogies sont des interprétations fondées sur l'observation de pratiques associées à la production et à la manipulation d'éléments matériels dans les sociétés contemporaines (*source ethnographique*) qui sont mises en relation avec, et utilisées dans l'interprétation de vestiges matériels issus de pratiques non observables en contexte archéologiques (*sujet archéologique*) (**tableau 1**). Une bonne pratique ethnoarchéologique ne part jamais du principe que le passé est identique au présent, car il ne l'est pas. Le but de la recherche ethnoarchéologique est de comparer la source ethnographique au sujet archéologique, pour déterminer comment et pourquoi ils sont à la fois similaires et différents ; nous ne devons jamais imposer le présent au passé. Ce processus comparatif itératif entre la source et le sujet contribue au développement de bonnes questions de recherche et à la production de solides interprétations archéologiques du passé.

L'analogie ethnographique est basée sur un raisonnement inductif et l'erreur est toujours possible. Alison Wylie (1985) montre néanmoins que l'analogie est importante dans la plupart des sciences et que sans l'analogie ethnographique les archéologues ne pourraient pas aller au delà d'une simple description du passé. Malgré quelques

réserves, Wylie (1985 : 107) estime que l'ethnoarchéologie est l'un des plus importants outils du répertoire de l'archéologue. C'est en effet la seule option dont nous disposons pour observer directement les pratiques matérielles des gens et les interroger à ce sujet, et pour développer, à partir de ces observations, des hypothèses sur les documents matériels qui peuvent être confrontés aux données archéologiques.

Il existe deux types d'analogies ethnographiques : l'approche historique directe et l'analogie générale. L'approche historique directe est présentée par Ann Stahl (voir p. XX). Cette approche suppose une continuité historique entre source et sujet. Néanmoins, les connexions historiques entre populations contemporaines et passées doivent être démontrées et non présumées, et la source et le sujet doivent être comparés pour faire apparaître leurs similarités et leurs différences. Les analogies générales se font entre des sources et des sujets non liés, mais les groupes comparés doivent partager plusieurs conditions secondaires, telles que des milieux écologiques, des pratiques de subsistance et une organisation sociale similaires. Les deux types d'analogies sont renforcés par l'utilisation de multiple formes d'informations qui accroissent le nombre de connexions pertinentes entre source et sujet, et qui contribuent à expliquer pourquoi les contextes présents et passés sont similaires et différents. Les différences peuvent aussi nourrir l'analogie. De nouveaux types de produits peuvent être introduits dans une région par le biais du commerce ou de contacts, ou incorporés au système existant de valeurs et de pratiques culturelles. Les récipients en plastique pour le brassage de la bière peuvent, par exemple, remplacer les poteries dans la dot contemporaine d'une mariée. L'introduction du plastique a des conséquences économiques pour les fabricant(e)s de poteries, mais le fût de brassage en plastique peut être valorisé de la même façon que les anciennes poteries dans la dot et il est utilisé de la même manière que ces dernières dans les fêtes domestiques. Le récipient en plastique est ainsi intégré au système de valeurs existant et reproduit certaines pratiques culturelles en dépit de sa fabrication industrielle. Néanmoins, les nouveaux produits contribuent au changement culturel. Par exemple, les vases en plastique peuvent avoir une plus grande valeur sociale que ceux en céramique dans la dot d'une mariée si la société d'adoption perçoit les produits industriels comme le signe d'un ménage « moderne ». Cette perception peut entraîner des changements matériels dans d'autres catégories de biens ménagers.

Il est essentiel que le contexte historique de la source eth-

¹ Département d'Anthropologie et Archéologie, Université de Calgary, Canada.

nographique des analogies historiques directes ou générales soit déterminé aussi complètement que le permettent les données disponibles. Le contexte historique inclut (mais ne se limite pas à) l'évaluation critique et l'usage d'archives historiques, les histoires et traditions orales, les archives du changement environnemental et culturel, les changements dans l'organisation politique, sociale et économique, l'impact de la colonisation, la globalisation des marchés ou autres événements qui ont introduit, modifié ou maintenu les pratiques contemporaines. La détermination du contexte historique garantit que l'observation ethnographique de toute pratique matérielle particulière est comprise dans le cadre d'usages contemporains, avant d'être comparée au sujet archéologique.

La qualité d'une recherche ethnoarchéologique doit également être évaluée en fonction du temps passé sur le terrain par le chercheur, de la façon dont les données ont été recueillies – recours à des interprètes, méthode de terrain, taille de l'échantillon et composition des participants par âge, genre, statut, niveau d'éducation, etc. – et de la perspective théorique de l'étude. Ces informations doivent figurer dans les rapports de recherche et les publications.

II. MÉTHODES DE RECHERCHE SUR LE TERRAIN

S'inspirant de l'ethnographie, de l'archéologie et d'autres domaines des sciences sociales et naturelles, les méthodes de terrain en ethnoarchéologie visent à explorer un sujet donné selon une approche pluridisciplinaire et à combiner de multiples catégories de sources pour parvenir à des conclusions solides. En ethnoarchéologie, les méthodes principales sont l'interview et l'observation, mais il faut avant tout que la collecte d'informations ethnographiques soit orientée par une pratique éthique.

A. Éthique du terrain

En ethnoarchéologie, tout comme en archéologie, il peut être nécessaire d'obtenir des permis gouvernementaux, locaux, régionaux ou fédéraux, avant de pouvoir réaliser des projets de recherche. Une pratique éthique signifie que les chercheurs traitent avec respect les individus et les communautés qui participent à leur projet. La recherche ne doit jamais exposer les participants à des problèmes politiques, physiques, sociaux ou économiques et ces facteurs doivent être pris en compte lors de l'élaboration du programme de recherche. Les participants doivent être informés, en amont des entretiens, des objectifs du projet et de ce qu'il leur sera demandé, de façon à pouvoir prendre une décision éclairée quant à leur participation. Les chercheurs doivent faire connaître l'objectif du projet, l'identité de l'enquêteur principal et des autres membres du projet et la façon dont

les photos et les informations seront utilisées et diffusées (revues universitaires, sites internet par exemple). La participation est toujours volontaire et les personnes doivent savoir qu'elles peuvent décliner toute participation à un projet sans conséquence aucune, qu'elles peuvent refuser de répondre à des questions spécifiques ou d'être photographiées pendant les entretiens. L'anonymat doit leur être offert et garanti par l'usage de pseudonymes, un code numérique pour chaque participant ou par le traitement des données sous forme agrégée (par exemple, vingt-cinq individus ont répondu « oui » aux questions 1, 2 et 3). De nombreuses associations d'archéologie et d'anthropologie ont élaboré des codes éthiques postés sur leurs sites internet.

B. Collecter les données

Les ethnoarchéologues combinent entretiens structurés et non structurés dans la plupart des situations de collecte de données. Les entretiens structurés s'appuient sur des questions que la personne effectuant la recherche détermine au préalable et qui permettent de produire des données comparables à partir d'entretiens multiples. Les entretiens dits « non structurés » sont de fait « structurés » par une préparation préalable de la recherche. Ainsi, dans le cadre d'une étude sur la fabrication de poteries, on prévoit de poser à tous les participants les mêmes questions relatives aux pratiques associées à chaque stade de la production de poterie. L'entretien reste cependant fluide (ou non structuré) au sens où les questions se construisent différemment au cours des entretiens individuels, chaque individu ayant différents niveaux de connaissances, d'expériences, de volonté de participer à l'étude, etc. Cette information est importante pour comprendre la variabilité des pratiques matérielles et elle peut apporter de nouvelles idées à poursuivre au cours d'un projet sur le terrain.

Les échantillons aléatoires sont utiles à certains types de recherche, mais l'échantillonnage non aléatoire est plus commun en ethnoarchéologie, car nous devons compter sur la bonne volonté des personnes et parce que nous travaillons avec des panels réduits. Par exemple, une étude sur les forgerons ciblera pour les entretiens un sous-groupe de la population qui peut être très restreint. On peut ensuite sélectionner des forgerons de différents âges et niveaux de compétence. Cette sélection est alors soumise à la volonté des personnes de participer à l'enquête. Cette stratégie convient pour atteindre les objectifs de la recherche, mais l'échantillon n'est pas aléatoire. Ce qui compte, c'est que la logique de l'échantillonnage concorde avec les objectifs et l'éthique de la recherche.

Les entretiens sont réussis lorsque la personne effectuant la recherche est préparée et fait montre d'un intérêt réel pour



Fig. 1. L'ethnoarchéologie en pratique. (Photo de l'auteur © J. Casey.)



Fig. 2. La recherche ethnoarchéologique est chronophage. Prenez rendez-vous avec les gens avant les interviews pour vous assurer qu'ils acceptent de participer et comprennent que cela leur demandera du temps. (Photo © D. Lyons.)



Fig. 3. L'ethnoarchéologie de la ferronnerie est un exemple de recherche ethnoarchéologique étendue et de longue durée en Afrique sub-saharienne. Cette recherche génère de l'information transculturelle sur les aspects sociaux, économiques, technologiques et symboliques des pratiques de fonderie. Ce corpus de recherche ethnoarchéologique contribue de façon importante à la compréhension de la métallurgie et des réalisations technologiques, de l'économie politique, des systèmes de croyance et de l'histoire de sociétés complexes dans toute l'Afrique sub-saharienne. (Photo © D. Lyons.)

les réponses des participants. Bien que vous puissiez poser les mêmes questions à un groupe important de personnes, il est utile de les interroger individuellement. Certaines personnes détiennent des informations capitales qu'elles sont peu enclines à révéler en public pour des raisons de relations interpersonnelles. Les gens peuvent par exemple être d'accord avec la réponse d'un aîné pendant un entretien collectif, mais fournir des réponses différentes lors de l'entretien individuel. Néanmoins, il arrive que des entretiens collectifs soient révélateurs ou s'avèrent nécessaires. Les anciens peuvent se rappeler davantage de choses (ou se corriger l'un l'autre) dans une discussion de groupe, ou bien un mari peut préférer être présent quand les membres féminins de la famille sont interviewés.

Les méthodes d'enregistrement peuvent inclure (souvent simultanément) prise de notes, enregistrement audio/vidéo, photos, cartographie des habitats, mesure des artefacts et d'autres formes de recueil des données (fig. 1). Il est normal de faire plusieurs choses à la fois pendant les entretiens, mais cela peut distraire l'attention. Le souvenir des événements n'est pas fiable ; une bonne prise de notes est donc indispensable et il est recommandé de rédiger les notes finales des entretiens en fin de journée pour éviter d'avoir à déchiffrer ses propres hiéroglyphes des semaines plus tard. La recherche ethnoarchéologique exige du temps et de la patience. Le travail de terrain pendant les week-ends ou une étude de deux semaines dans une culture ou



Fig. 4. L'insertion dans la globalisation des marchés du Nord de l'Éthiopie permet de tester et d'élargir les interprétations des processus de globalisation que propose la recherche archéologique. (Photo © D. Lyons.)

un lieu inconnu du chercheur produiront certes des données, mais la fiabilité de leur interprétation et la variabilité qui ne peut émerger que d'études de longue durée seront sérieusement limitées. Les projets à long terme, couvrant plusieurs campagnes de recherche, développent les connaissances et l'expérience personnelle des chercheurs en ce qui concerne la culture matérielle et son usage dans différents contextes. Même lors d'études courtes (sur une seule saison), des visites répétées aux participants créent la confiance et des liens. Attendez-vous à ce qu'on se méfie (souvent gentiment) de vous et à être traité comme « étranger » à la communauté. Les gens ont besoin de temps pour décider s'ils doivent ou non se confier à un « étranger », et ne soyez pas surpris s'ils modifient leurs réponses initiales après quelques visites ! Ne soyez pas naïf. Les gens peuvent vous tromper, consciemment ou non, pour des raisons qui leur appartiennent. La fiabilité de l'information augmente avec la dimension du corpus d'entretiens et d'observations qui fournit des informations cohérentes, y compris quant à l'ampleur de la variabilité de pratiques particulières.

Il existe de nombreux manuels de terrain ethnographique présentant les méthodes d'entretien et de recherche (par exemple, Bernard 2011). L'idéal est d'interviewer les gens dans leur propre langue, mais ce n'est pas toujours possible dans les cas où une multitude de langues et de dialectes sont parlés dans la zone de recherche ou lorsque les entretiens portent sur des informations sensibles qui nécessitent des intonations respectueuses que seul un locuteur natif pourra exprimer. Il incombe au chercheur de travailler étroitement avec les interprètes pour s'assurer qu'ils comprennent les objectifs du projet, les questions posées, les raisons de les poser d'une certaine manière, et les protocoles éthiques.

L'observation est un aspect important du travail de terrain en ethnoarchéologie et elle se combine en général aux entretiens (fig. 2). L'observation d'un processus (par ex. : transformation des productions agricoles, préparation des aliments, fabrication de plats) suppose de recourir à d'autres méthodes d'enregistrement, dont la prise d'images. Un appareil photo numérique est essentiel et les images peuvent être aussi importantes que les notes pour documenter une recherche. Des illustrations claires des pratiques sont demandées pour les publications. Assurez-vous que les participants sont à l'aise avec le fait d'être photographiés et comprennent que les photos pourront paraître dans des revues ou sur des sites Internet. S'ils demandent l'anonymat, ne photographiez pas leurs visages (ou gardez-les dans l'ombre). Les gens sont souvent ravis de voir les images directement sur l'écran et savent ainsi quels clichés ont été pris. Leur envoyer des copies de certains des meilleurs clichés est en général apprécié. Les photos des artefacts et des procédés peuvent servir de ressources et de supports mémoriels pour prolonger la discussion lors d'entretiens ultérieurs. Dans certains contextes, vous pourrez avoir l'occasion de participer directement au processus étudié. Rien ne vaut l'expérience directe.

Il faudra prévoir une compensation ou un cadeau qui soit conforme aux valeurs locales. Se montrer trop généreux dans les régions pauvres peut fausser les relations avec les chercheurs locaux qui n'ont pas accès aux mêmes financements. S'il existe localement un type de cadeau que les gens offrent quand ils sont reçus en tant que convives (café, sucre, sel, fruits, par exemple), ce peut être un bon compromis. Dans le cas où les gens qui travaillent sur votre projet prennent sur leur propre temps de travail, ils doivent être dédommagés à hauteur du salaire local.

C. Analyser les données

Les types d'analyses dépendront du type de données recueillies et nombre de ces analyses sont similaires à celles que l'on utilise dans l'étude des matériaux archéologiques (par ex. : analyses pétrographiques de poteries, usure des outils en pierre). Les données ethnographiques peuvent être encodées dans des bases de données (par ex. : Microsoft Office Access) ou des logiciels dédiés à l'organisation de textes ethnographiques (par ex. : NVivo). Une méthode simple et peu coûteuse consiste à organiser les données dans un tableur de type Microsoft Excel. Cela permettra d'effectuer des tabulations et des comparaisons simples, tout en sachant que l'organisation de différents ensembles de données peut nécessiter plusieurs tableurs.

Le niveau minimal d'information en termes de contenu que toutes les enquêtes doivent atteindre est le suivant (tableau 1) :

APPROCHE COMPARATIVE : CONSTRUIRE DES ANALOGIES SOLIDES**SOURCE ETHNOGRAPHIQUE**

- *Situer les données ethnoarchéologiques issues des entretiens/observations sur une échelle historique :*
 - o évaluer les données de manière critique en les confrontant aux traditions orales relatives aux pratiques étudiées
 - o évaluer les données de manière critique en les confrontant aux documents historiques relatifs aux pratique(s) étudiée(s)
- *déterminer comment la/les pratique(s) étudiée(s) s'exprime(nt) matériellement et spatialement*
 - o déterminer la variabilité dans la pratique elle-même et dans ses concrétisations matérielles
- *examiner de multiples sources de données*
 - o identifier les activités liées à la pratique étudiée
 - o déterminer comment ces pratiques liées s'expriment matériellement et spatialement. (Par ex., une étude sur la fabrication de poteries est liée à d'autres facteurs économiques et sociaux : comment s'exprime le statut économique de l'artisan dans sa concession familiale par rapport aux concessions d'autres personnes ; comment est utilisée la poterie dans les pratiques culinaires ; où sont placés les différents types de pots dans les habitations, etc.)

SUJET ARCHÉOLOGIQUE

- *comparer la source avec le sujet archéologique*
 - o déterminer les similarités et différences entre source et sujet
- *déterminer la pertinence des relations similarités et différences*
 - o par exemple, *dans quelle mesure les similarités sont-elles pertinentes ?* (Par ex., les expressions matérielles de la/des pratique(s) étudiée(s) partagent-elles le même contexte spatial, la même fonction, le même rôle symbolique ou le même contexte de production – tel que la présence d'ateliers spécialisés, de chaînes opératoires communes ?) ;
 - o comparer les multiples sources de données étudiées dans le contexte de la source ethnographique pour renforcer la pertinence des connexions entre source et sujet ;
 - o par exemple, *dans quelle mesure les différences entre source et sujet sont-elles pertinentes ?* (Par ex., des changements de matières premières pour la fabrication de poteries sont-ils liés à des changements environnementaux, sociaux, économiques ou idéologiques, révélés par d'autres données archéologiques ?) ;
 - o *L'absence* de relations entre similarités et différences est-elle pertinente ? (Par ex., la source ne constitue pas une analogie appropriée pour inférer des pratiques passées).

Comparer source et sujet pour déterminer des connexions pertinentes entre eux. Plus la pertinence est grande, plus la source ethnographique est à même de permettre la reconnaissance des pratiques en contexte archéologique.

Tableau 1. Comment construire des inférences archéologiques solides. (© D. Lyons.)

III. AUTRES CONTRIBUTIONS

Outre les analogies, la recherche ethnoarchéologique contribue au développement de l'historiographie africaine, et en particulier de l'histoire au quotidien (**fig. 3**). La recherche ethnoarchéologique est importante pour la conservation patrimoniale, car elle documente les formes tant matérielles qu'immatérielles des savoirs culturels. Cela comprend la manière dont les populations africaines perçoivent et construisent leurs relations sociales au travers de la culture matérielle, des espaces et des paysages. Cette information est d'un grand intérêt pour les chercheurs en sciences sociales (y compris les archéologues) par rapport à la compréhens-

sion de la variabilité humaine, de la résilience culturelle et de la manière dont les sociétés contemporaines considèrent et incorporent le changement matériel et technologique aux niveaux local et global (**fig. 4**).

BIBLIOGRAPHIE

- Bernard, H.R. 2011 (5^e édition). *Research Methods in Anthropology*. Plymouth : AltaMira.
- David, N. & Kramer, C. 2001. *Ethnoarchaeology in Action*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Wylie, A. 1985. « The reaction against analogy ». *Advances in Archaeological Method and Theory* 8 : 63-111.

POTERIE ET HISTOIRE ORALE DANS LE FARO (NORD-CAMEROUN)

Alice Mezop Temgoua Noumissing¹

INTRODUCTION

On le sait, le passé et le présent sont étroitement liés. Les archéologues ont ainsi besoin de se tourner vers le présent pour tenter de faire revivre le passé.

Dans ce texte, je propose d'examiner un aspect de ces rapports entre le présent et le passé. À cette fin, je vais confronter quelques hypothèses touchant à la séquence chrono-culturelle d'une région d'Afrique centrale depuis le XI^e siècle de notre ère, à celles d'une histoire fondée sur les traditions céramiques actuelles et sur la tradition orale. Ce faisant, je montrerai le potentiel d'une approche historique et comparative pour l'interprétation des restes archéologiques.

I. ANALYSES ETHNOGRAPHIQUES ET INTERPRÉTATIONS ARCHÉOLOGIQUES : PRINCIPES MÉTHODOLOGIQUES ET ASPECTS PRATIQUES

La région du Faro, du nom du fleuve qui la traverse, située dans le Nord du Cameroun, semble montrer des continuités historiques et culturelles dans plusieurs domaines (architecture, céramique, langues, agriculture, élevage, système de parenté, calendrier cérémoniel et croyances religieuses) et il est possible d'y établir des liens entre contextes archéologiques et populations actuelles (Mezop Temgoua 2011). Pour étudier cette situation, j'ai appliqué une méthode qui s'inspire des principes de l'approche historique directe (voir Stahl 1993, 2005, Wylie 1988) Concrètement, trois démarches différentes sont utilisées. La première est ethno-historique² et vise l'acquisition d'un premier schéma de peuplement pour la zone concernée et la localisation des sites anciens répertoriés par la tradition orale. La deuxième porte sur l'étude d'une collection de poteries actuelles de la région documentée en 1995. Il s'agit de choisir les variables descriptives, d'analyser leur répartition et leurs fluctuations et de procéder au rassemblement des traits récurrents qui se dégagent de l'étude des liens entre les céramiques dans la région d'aujourd'hui. En d'autres mots, il s'agit d'identifier les traditions en vigueur dans la région, leur répartition spatiale et le contexte social de leur production et de leur consommation. La troisième approche a consisté à étudier la culture matérielle issue des sites archéologiques, leur contexte de dépôts et les dates radiocarbones qui y sont associées. À la fin, les résultats issus de ces différentes approches seront mis en parallèle. Les données linguistiques interviendront souvent,

étant donné leur forte capacité à rendre compte du passé (voir ce volume, Bostoën, pp. 257-260 et Ricquier, pp. 261-263).

II. POTERIE ET HISTOIRE ORALE DE LA RÉGION DU FARO ET LEURS IMPLICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

Les évolutions que manifestent les vestiges archéologiques de la séquence de la région du Faro à partir du XI^e siècle de notre ère amènent à formuler des constats sur l'histoire de son peuplement. Certaines de ces hypothèses sont confrontées avec les données de la poterie actuelle et celles de la tradition orale sur l'histoire du Faro.

A. La séquence archéologique au Faro

Trois phases d'occupation distinctes ont été reconnues dans la vallée du Faro (Mezop Temgoua 2011) : vers le XI^e siècle après J.-C. (1050-1270 cal AD) (phase 1), des agropasteurs-pêcheurs habitant dans des villages caractérisés par la présence de pavements en tessons vivent le long du cours principal du Faro, à Lamordé et à Farkoumo dans et/ou aux alentours des villages actuels. Ils produisent une poterie de tradition TD1 (les traditions céramique sont dénommées « TD ») dont le décor est dominé par les impressions à la roulette de fibre plate pliée (FSR) et à la cordelette torsadée (TGR) (**fig. 1**) et utilisent de l'ocre pour traiter leurs défunts.

À partir du début du XV^e siècle après J.-C. (1400-1480 AD) (phase 2), les villages demeurent toujours sur les rives des cours d'eau, mais une poterie inédite associée à des pipes et à des fusaïoles apparaît : la tradition TD2, marquée à la fois par l'impression à l'épi de *Blepharis sp.* et par le polissage sur engobe (**fig. 1**). Elle semble remplacer les productions TD1 à Farkoumo et à Lamordé. Ces nouveautés rendraient compte de bouleversements liés à des influences nord occidentales.

Entre 1650 et le début du XX^e siècle (phase 3), période qui voit l'arrivée des Foulbé et le début de la colonisation européenne, la tradition TD3 apparaît (**fig. 1**). Son registre ornemental comporte à la fois les impressions à la roulette de fibre plate pliée (FSR), à la cordelette torsadée (TGR) et l'épi de *Blepharis sp.* La tradition TD3 est courante dans le matériel de niveaux peu profonds (à Pantou, FA5/2, FA5/12, Tchamba) et en surface d'anciens villages (à Bogdou 1, Katchala Voma, Yelba) des piémonts compris entre la rive gauche du Déo et les bases massives des Alantika, en association avec d'importants restes métallurgiques (tuyères, briques et scories). Cette tradition est toujours vivante de nos jours chez les montagnards, d'où l'appellation de « décors de montagnards ». Le fait que les ornements de la TD3 associent les

1 Département des Arts et Archéologie, Université de Yaoundé 1, Cameroun.

2 Elle consiste à étudier l'histoire d'une population à partir de documents oraux.

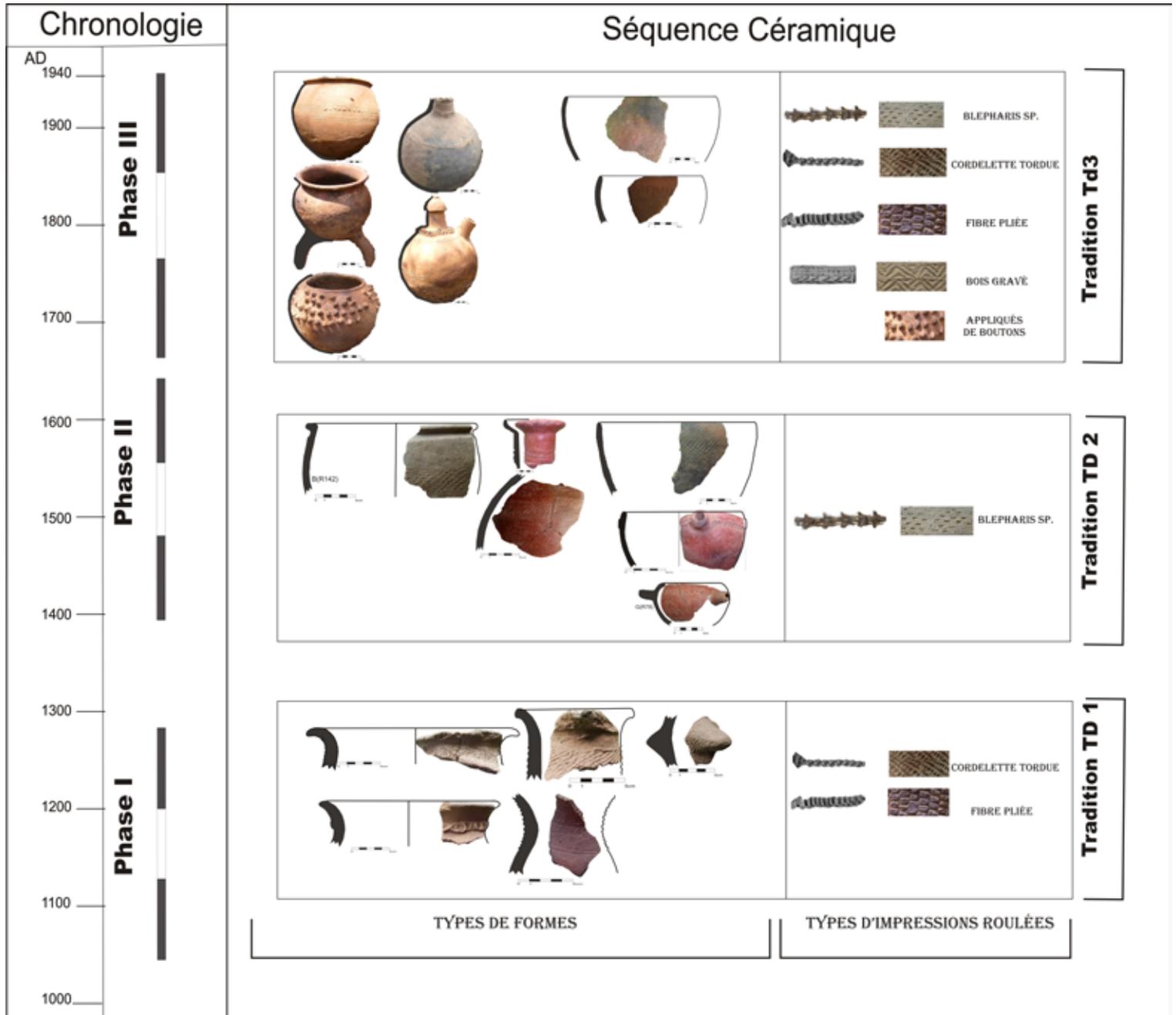


Fig. 1. Séquence des traditions céramiques au Faro entre le XI^e et l'actuel. (Dessins © A. Mezop Temgoua.)

traits typiques des productions des deux premières traditions (à Bogdou 1, FA5/2, FA5/12, Pantou, Tchamba) suggère une cohabitation de groupes à l'origine de ces deux traditions. La tradition TD3 présente deux évolutions majeures, dont le développement boutons appliqués et celui de récipients aux formes spécifiques (site de Pantou, village de Bimlerou) (ces styles céramiques sont beaucoup courants dans l'Est du Nigeria, ce qui renforce l'idée des liens anciens entre le Faro et cette région), puis la généralisation de l'impression TGR (village de Woulba). La présence de cette TD3 dans les niveaux anciens des massifs situés à l'ouest et à l'est du fleuve Faro reflète une parenté entre les producteurs des deux régions (fig. 3). Ils auraient été géographiquement proches

dans un passé récent, probablement sur les berges du Faro, où les traces les plus anciennes des « décors de montagnards » ont été trouvées. On peut en déduire des déplacements des plaines vers les massifs, ce que renforce en effet l'importance des restes archéologiques dans les massifs et leur rareté dans la plaine durant cette période.

B. Discussions et conclusions

En combinant l'ensemble des données disponibles, on peut distinguer trois phases historiques. Pour la phase 1, l'archéologie situe le peuplement ancien entre le XI^e et le XIII^e siècle après J.-C. D'après la tradition orale, cette période se serait achevée vers les XVI^e-XVII^e siècles (fig. 2). Selon les sources

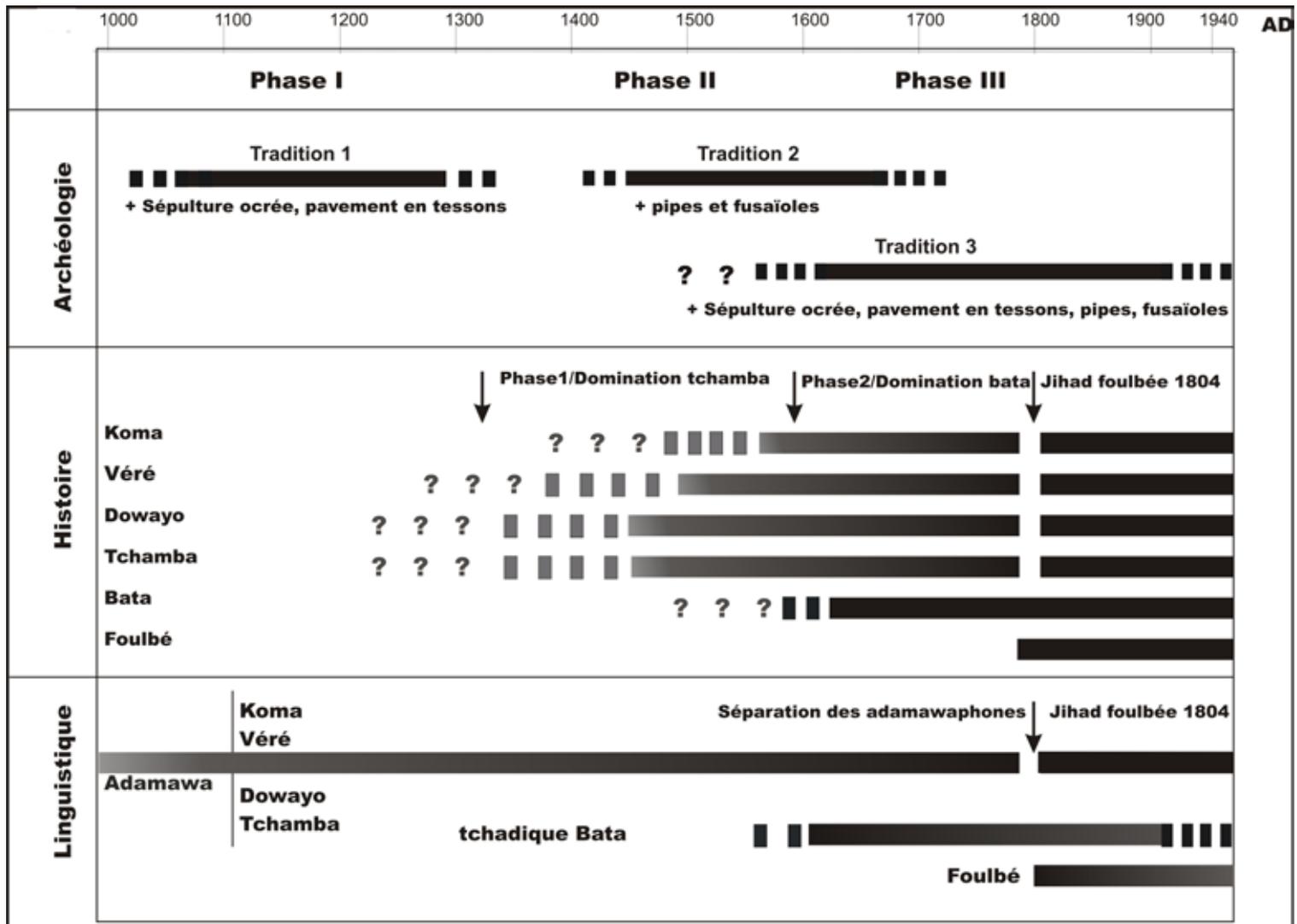


Fig. 2. Mise en parallèle entre les données issues de l'archéologie, de l'ethnohistoire et de la linguistique sur l'histoire du Faro. (Dessins © A. Mezop Temgoua.)

orales, Farkoumo et Lamordé étaient habités par des Tchamba et des Nyem Nyem (les Koma, les Dowayo, les Vééré, les Dii et les Fali faisaient partie des Nyem Nyem). Cette cohabitation ancienne des Tchamba et Nyem Nyem est confirmée aujourd'hui par la continuité de l'implantation des villages peuplés par ces groupes et par maints traits culturels qu'ils partagent. On aurait donc pu espérer les distinguer dans la poterie de ces sites. Toutefois, la céramique reste muette à ce sujet. Cette situation peut s'expliquer par la longue cohabitation entre ces groupes ou par le fait que la décoration des récipients était ethniquement peu significative. Au-delà de ces paradoxes, les deux approches soutiennent l'idée que les habitants des anciens villages sont en grande partie à l'origine des populations actuelles (survivances des décors TGR et FRS, de traditions funéraires utilisant de l'ocre, de pavements en tessons, etc.) (fig. 2). La situation géographique des groupes adamaouaphones du Faro et les estimations chrono-

nologiques³ qui les concernent consolident également cette hypothèse (fig. 3).

En ce qui concerne la phase 2, l'archéologie indique, comme les données orales, de profondes modifications liées à des influences nord-occidentales durant cette période (fig. 2). Au XVII^e siècle, les Bata issus des plaines du nord-ouest de la Bénoué s'approprient des villages autochtones situés sur les berges du Faro. Il est tentant d'assimiler la phase 2 des sites de Farkoumo et de Lamordé à l'implantation d'une nouvelle population. C'est d'autant plus tentant que celle-ci correspond à des niveaux marqués par l'émergence soudaine d'une poterie inconnue décorée à l'épi de *Blepharis* sp (TD2) et celles de pipes et de fusaïoles (fig. 2 et 3). La forte sécheresse qu'a connue le sud du lac Tchad entre le XV^e et le XVI^e siècle de notre ère a bien pu pousser des populations à s'installer dans la région. Toutefois, si

3 Les adamaouaphones seraient sédentarisés dans la région depuis au moins 4000 ans.

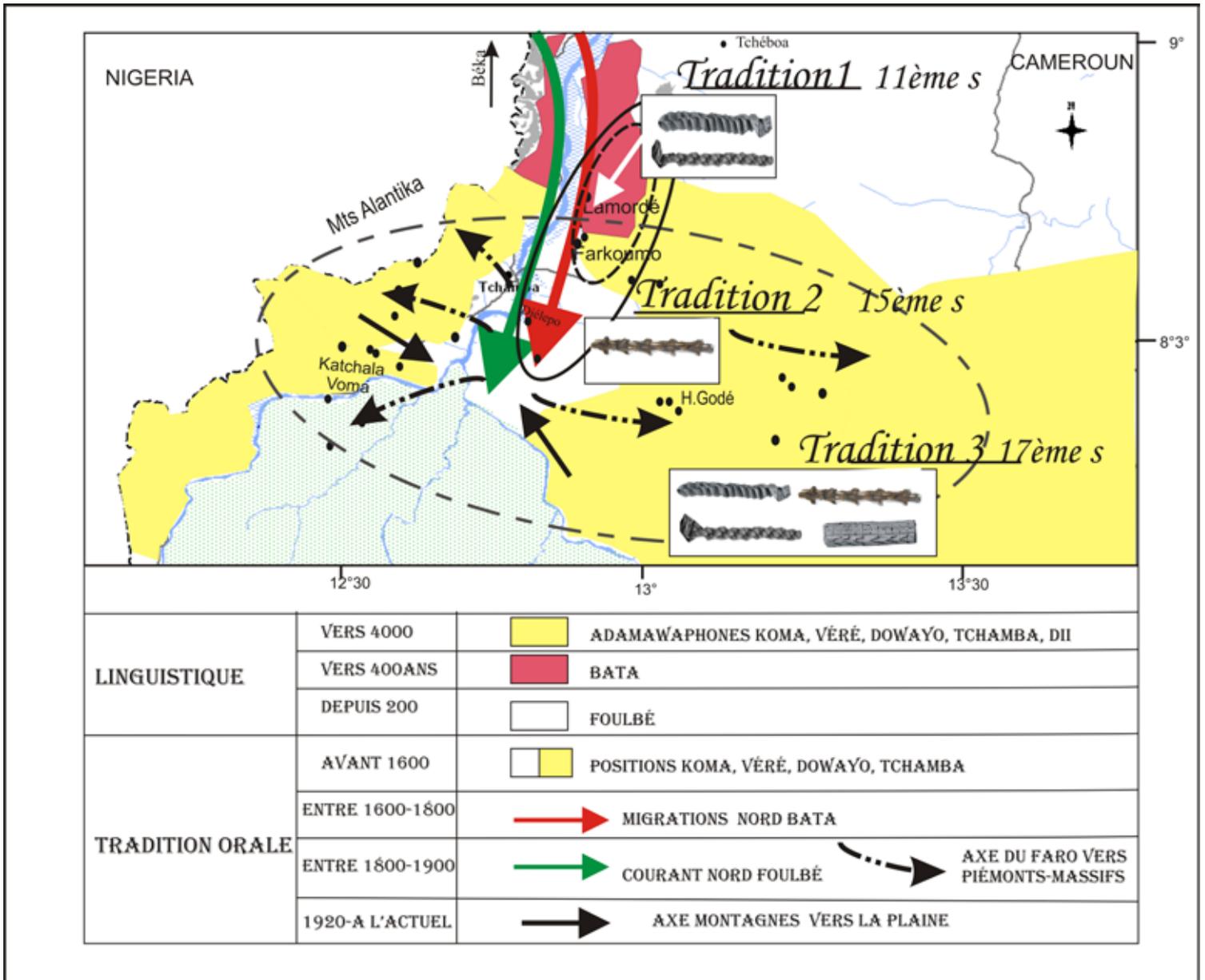


Fig. 3. Corrélation des données linguistiques et des hypothèses déduites de l'archéologie et de l'histoire orale durant le dernier millénaire. (Dessins © A. Mezop Temgoua 2011 : fig. 7.1, modifiée.)

les récits oraux identifient les nouveaux venus comme des Bata, il n'y a pas de témoins archéologiques clairs de l'occupation bata. Les locuteurs gbwata se rattachent aux langues de l'aire des Mandara, mais l'impression à l'épi de *Blepharis* sp n'est connue ni dans le passé ni aujourd'hui dans cette région. D'un autre côté, il n'est pas possible, actuellement, d'identifier des traits matériels qui permettraient de distinguer les Bata des autres populations de la région. On note également que l'ethnohistoire ne situe l'arrivée des Bata que vers le XVII^e siècle après J.-C., alors que l'archéologie tend à placer la tradition TD2 bien avant, quelque part entre le XV^e et le XVII^e siècle après J.-C. (fig. 2). Mais ce léger décalage chronologique peut être provoqué par une différence au niveau des méthodes de datation. À l'exception de ces deux

points, il existe une relative concordance entre les informations archéologiques et celles de l'ethnohistoire et de la linguistique (fig. 2). Ainsi, l'aire de distribution des sites de la tradition TD2 tend à être la même que celle de l'extension des villages habités dans le passé et encore aujourd'hui par les Bata et celle de la distribution de la langue tchadique bata au Faro (fig. 3). Les producteurs de la TD2 pourraient donc être les ancêtres de locuteurs gbwata, dont la langue proviendrait des contrées au nord de la Bénoué.

Pour la phase 3, l'idée de l'occupation généralisée des points élevés par les producteurs de la tradition TD3 trouve un écho en ethnohistoire (fig. 3). L'installation massive des Foulbé au début du XIX^e siècle est la cause probable de la rupture principale dans l'histoire du Faro, mais elle ne paraît

pas avoir directement influencé l'évolution des traditions céramiques durant cette période. Ainsi le développement de boutons appliqués et de récipients aux formes spécifiques pendant cette période pourrait témoigner d'un changement de pratiques religieuses dans le Faro, lié à des influences originaires des plaines nord-occidentales du Nigeria, aire du plus grand développement des poteries rituelles dans la région. Un rapport peut être fait entre la généralisation de l'impression à la cordelette torsadée dans l'aire des Alantika et les migrations d'artisans véré que l'on considère comme les inventeurs du style de la poterie actuelle de la rive ouest. L'argument historique selon lequel la production céramique est restée entre les mains de populations locales rend cette hypothèse très plausible.

L'objectif de ce travail était de tester les potentialités de raisonnements combinant les sources orales, la poterie ethnographique et les vestiges archéologiques dans l'analyse de l'histoire des peuplements. On ne peut que constater, dans ce cas concret, le grand intérêt qu'il y a à fonder la restitution du passé sur une approche comparée. La confrontation des différentes sources montre que dans la plupart des cas, les résultats de l'ethnohistoire et de l'étude de la poterie actuelle permettent d'expliquer ceux de l'archéologie et *vice versa*. Elle permet donc d'enrichir considérablement les possibilités de faire revivre le passé. L'étude conjointe des données archéologiques et ethnographiques a rendu possible l'établissement d'une séquence chrono-culturelle pour le Faro, qui se développe au cours du dernier millénaire. Elle m'a permis de révéler le potentiel d'informations historiques que contient cette catégorie d'artefacts. L'autre apport concerne la question des identités. Ce travail illustre fort bien la complexité des rapports entre la culture matérielle et les identités, ainsi que la prudence requise lorsqu'il s'agit de projeter des identités actuelles dans le passé, surtout dans le cas de périodes anciennes.

En Afrique, où une question aussi cruciale que l'histoire du peuplement n'est bien souvent abordée qu'au travers des traditions orales et de quelques textes récents, ce type de démarche paraît indispensable.

Pour conclure, je note qu'une des difficultés que présente une approche multidisciplinaire réside dans le fait qu'il faut à la fois approfondir les démarches propres à chacune des disciplines et les pousser le plus loin possible sans tomber dans le piège d'une interdisciplinarité facile qui conduit souvent aux raisonnements circulaires. En même temps, il faut être bien conscient que dans la conduite d'une recherche les résultats obtenus dans une discipline peuvent influencer les stratégies développées dans un autre domaine.

BIBLIOGRAPHIE

Lane, P. 2005. « Barbarous tribes and unrewarding gyrations ? The changing role of ethnographic imagination in African archaeology ». In A.B. Stahl (éd.), *African archaeology*. Oxford : Blackwell Publishing (coll. « Blackwell Studies in Global Archaeology »), pp. 24-54.

Mezop Temgoua, A. 2011. « Archéologie, traditions orales et ethnographie au Nord du Cameroun : histoire du peuplement de la région du Faro durant le dernier millénaire ». Thèse de doctorat, Université libre de Bruxelles.

Reid, A. & Lane, P. 2004. « African Historical Archaeologies : An introductory consideration of scope and potential ». In Reid, A. & Lane, P. (éds.), *African Historical archaeologies*. New York : Kluwer Academic/Plenum Publishers, pp. 1-32.

Stahl, A.B. 1993. « Concepts of Time and Approaches to Analogical Reasoning in Historical Perspective ». *American Antiquity* 58 (2) : 235-260.

Stahl, A. 2005. « Introduction : Changing perspectives in Africa's past ». In A.B. Stahl (éd.), *African archaeology*. Oxford : Blackwell Publishing (coll. « Blackwell Studies in Global Archaeology »), pp. 1-23.

Wylie, A. 1988. « "Simple" analogy and the role of relevance assumptions : Implications of archaeological practice ». *International Studies in the Philosophy of Science* 2 (2) : 134-150.

ARCHITECTURE

Victor Brunfaut & Jean-François Pinet¹

Nous tenterons ici d'exposer de manière synthétique les bases conceptuelles et méthodologiques pour approcher l'architecture et l'urbanisme africains dans une perspective historique. Nous insisterons sur la dimension matérielle de l'architecture, ce que l'on peut voir, toucher, mesurer aujourd'hui : le bâti existant. On verra cette matière comme le témoin d'un processus historique inscrit dans le temps long.

I. CADRE GÉNÉRAL

« L'architecture est l'ensemble des modifications et des variations introduites sur la surface terrestre pour répondre aux nécessités humaines. »

William Morris, 1881.

A. L'architecture est un fait culturel complexe

L'architecture est un fait culturel complexe, fruit de l'action d'acteurs multiples, comme le constructeur, le charpentier, le maçon et (particulièrement en Afrique) l'habitant : c'est une création collective, régie par une série de normes qui en codifient les formes. Ces normes se transmettent de génération en génération.

B. L'architecture est un objet

Une construction, que ce soit une maison, une mosquée ou un grenier, est totalement ancrée dans le temps et dans l'espace (**fig. 1**). Elle est expression de son temps et de la société qui la produit. Elle est autant imprégnée de « traditions » que n'importe quel autre objet fabriqué par l'homme. Ce « bagage de traditions » comprend des formes architecturales, des modes et techniques de construction autant que des références à des éléments en dehors de la sphère de la construction de bâtiment. Par exemple, la décoration des maisons peut évoquer des motifs également présents sur des tissus ou des poteries (voir entre autres Huffman, ce volume, pp. 180-186.) Les formes construites, parce qu'elles sont le cadre de la vie sociale de l'homme, peuvent en retour constituer une véritable prison mentale : elles deviennent *structures*, à la fois soutiens et obstacles. L'architecture d'aujourd'hui reproduit souvent celle du passé, elle la perpétue.

C. L'architecture est un langage

L'espace architectural, et l'espace de la ville, du village ou du territoire dans lequel il s'inscrit, sont chargés

de significations : à l'instar d'un langage, ils nous parlent. Ces significations s'organisent en couches, qui se superposent, se contredisent parfois : c'est par exemple le cas des constructions qui conservent une forme architecturale liée à une technique de construction spécifique alors que cette technique a été depuis remplacée par une autre, plus moderne.

Au-delà des fonctions primaires de protection et d'abri, l'architecture traduit dans les formes bâties les aspirations de l'individu et de la société en général : les modes d'habiter, la forme de l'habitat, de la maison sont les expressions de ces aspirations (par exemple, de l'envie pour l'habitant de dire qu'il « appartient » à une certaine classe sociale, à un groupe, ou à une certaine « modernité »...). Autrement dit, l'architecture exprime aussi le statut de son auteur, ou de son commanditaire : elle « parle » de pouvoir, de position sociale, d'appartenance à un « groupe »...

D. L'architecture est un instrument de pouvoir

L'architecture, et le bâti en général, sont dans ce sens particulièrement sensibles aux phénomènes d'acculturation ; ils en constituent aussi l'un des vecteurs, par l'impact qu'ils ont sur les modes de vie. Ces phénomènes sont nourris par le transfert de manières de faire, de « modèles », d'un groupe social vers un autre – que ce soit par le simple contact commercial ou par la domination militaire ou politique. En Afrique, un « transfert » particulièrement massif et déstructurant a été constitué par la colonisation. Ce processus historique, qui a vu l'architecture être utilisée comme instrument de domination et de prise de pouvoir sur un « territoire » considéré comme vierge, a aussi été marqué, pour ceux qui en furent les auteurs, par un processus de découverte du « colonisé ». Comme bien d'autres faits sociaux, les architectures produites par les « colonisés » étaient caractérisées par une grande variété et ont longtemps été décrites comme « immuables », primitives, hors du temps, de l'histoire. Aujourd'hui, l'architecture et la ville africaines commencent à être considérées comme objets d'étude à part entière. Elles commencent à acquérir une histoire.

II. ÉLÉMENTS DE MÉTHODE : L'ARCHITECTURE COMME PRODUIT DE L'HISTOIRE

Au-delà des recherches bibliographiques sur lesquelles s'appuie tout travail d'investigation (dans le cas qui nous occupe, elles porteront sur les aspects historiques, géogra-

¹ Centre de Recherche HABITER, Faculté d'Architecture La Cambre-Horta, Université libre de Bruxelles, Belgique.



Fig. 1. Case circulaire dite « kouroukoutou » à Birni Lafia, Nord-Bénin. (Photo © J.-F. Pinet.)



Exemple de fiche de relevé utilisée à Birni Lafia



Le relevé reporté le soir sur une carte générale, préalablement dessinée via une vue Google Earth



Extrait de la carte finale produite à l'issue de la campagne de relevé à Birni Lafia

Fig. 2. Différentes étapes du relevé effectué à Birni Lafia en 2013. (Photo © J.-F. Pinet et V. Brunfaut, plan © J.-F. Pinet.)

phiques, sociaux et politiques des espaces auxquels nous nous intéressons), nous insisterons ici sur l'analyse du bâti dans une perspective historique : en quoi le bâti observable actuellement dans une région donnée offre-t-il des clefs pour comprendre l'histoire de cette région et les logiques de son peuplement ? La méthode sur laquelle nous nous appuyons s'apparente à celle de la lecture. À l'instar d'autres domaines de la culture matérielle, l'architecture peut être considérée comme un langage. Elle est composée d'éléments dont l'agencement ou la combinaison sont régis par des règles, une grammaire : par exemple, la manière dont les maisons sont groupées, celle dont l'espace situé devant la porte est utilisé pour faire la cuisine... Dans cette mesure, l'étude du bâti d'un village et de l'architecture de ses maisons nous permet de mieux comprendre son histoire et celle des gens qui y habitent.

A. L'architecture est un fait territorial

On gardera en mémoire la citation de William Morris, qui ouvre ce chapitre : l'architecture n'est pas seulement le bâti, mais toutes les transformations que l'homme fait subir à son environnement pour l'adapter à ses besoins (c'est à ce titre qu'on parle de territoire « anthropique », transformé par l'homme). Si notre objet d'étude sera dans la plupart des cas l'espace de la ville ou du village – territoires anthropiques par excellence – il faudra toujours garder en tête que le village est relié aux champs, au territoire alentour : qu'ils forment un tout. Dans une perspective historique, on comprend que le territoire anthropique devient avec le temps « l'environnement » même auquel fait référence Morris, c'est-à-dire le lieu des transformations futures : la ville ou le village devient la « nature » que les hommes transforment. La ville ou le village grandit sur lui-même, en s'appuyant sur ce qui pré-



Fig. 3. Entretien avec l'Imam de Birni Lafia, Suley Guero (94 ans). (Photo © V. Brunfaut.)

existe ; on peut ainsi lire dans le tissu urbain la persistance d'éléments structurants (une route, un élément bâti dont la forme perdure dans ce tissu) qui lui donnent sa forme.

B. La lecture des faits urbains

La lecture du bâti (on utilise le terme de « bâti » pour désigner toutes les constructions humaines : maisons, greniers, murets...) sera abordée suivant deux logiques, synchronique et diachronique. La première s'attache à la description du bâti au moment présent (au moment où on le décrit) ; la seconde consiste à envisager le phénomène dans sa dimension temporelle, à travers le temps. Ces deux approches sont complémentaires et font appel à des outils et méthodes spécifiques ; nous en donnons ici une vue générale, dont les éléments sont à adapter aux réalités spécifiques du terrain d'étude.

1. La lecture synchronique et ses outils

La lecture synchronique s'attache à la description du bâti existant. De manière extrêmement synthétique, celui-ci peut être décrit comme étant composé d'éléments réguliers, « communs » (les maisons, les concessions...) et d'éléments particuliers, singuliers (les bâtiments à fonction publique, symbolique ou religieuse...). Tous ces éléments s'organisent autour d'un système d'espaces ouverts : rues, avenues, places²... En général, l'échelle d'analyse est celle

du quartier, ou du « morceau de ville », où prédomine l'habitat.

a) Premier outil : le relevé architectural

Le principal outil de l'architecte pour décrire le bâti est le relevé. Celui-ci pourra s'appuyer sur les documents disponibles : photographies aériennes, cartographies IGN, cadastre... (**fig. 2**) Des vues aériennes dont le degré de précision permet d'observer le bâti d'un village sont aujourd'hui accessibles gratuitement sur Internet. On adaptera ses ambitions aux moyens (humains et matériels) et au temps disponibles, ainsi évidemment qu'aux possibilités d'accès aux édifices (l'accès aux habitations, notamment, nécessite beaucoup de tact et d'attention : il faut se présenter, expliquer l'objet du travail, sans jamais chercher à forcer les choses). Le relevé vise à représenter ce qui est construit : murs, poteaux, toitures... Il s'effectue par le biais du dessin – plans, coupes, détails constructifs – et de la prise de mesures (même sommaires comme les mesures humaines : on peut mesurer une maison en utilisant son corps (pas ou empan), c'est parfois moins invasif et plus rapide). Le relevé sera ensuite retranscrit de manière à représenter les constructions elles-mêmes et/ou les principes guidant leur composition :

- matériaux et techniques de construction ;
- principes de composition : modules dimensionnels de base, typologies de l'habitat, distribution des pièces... ;
- classification des constructions par série typologique.

b) Second outil : le « relevé habité »

Le relevé habité complète le relevé architectural d'éléments relatifs aux usages des espaces, où l'on cherchera à représenter le mobilier, les ustensiles... Le relevé habité permet notamment de comprendre la façon dont hommes et femmes habitent l'espace, le rapport entre les espaces bâtis et les structures familiales et l'usage des objets.

c) Troisième outil : l'histoire orale

Le relevé sera utilement complété par des informations d'histoire orale (racontées par les gens eux-mêmes) relatives aux habitants et à leur histoire, ou à ce qui nous intéressera plus directement : l'histoire de la maison (**fig. 3**). Souvent liée à l'histoire familiale et aux trajectoires personnelles, celle-ci nous apprend beaucoup sur les mouvements de population et sur les logiques de peuplement. C'est aussi par l'histoire orale qu'on aura accès à un élément essentiel pour comprendre les dynamiques de transformation du territoire : la transmission du savoir relatif à la construction. Il s'agit d'identifier les modalités et les vecteurs de cette transmission (les constructeurs), mais surtout de rechercher les continuités et les ruptures dans cette transmission (l'impact de la colonisation, par exemple). L'architecture comme objet matériel sert ici,

² Voir <http://unesdoc.unesco.org/images/0006/000623/062310fb.pdf>

EXEMPLE DE MAISON RELEVÉE : MARIAM WINDI (MAISON KULLÉ)

0 : *kata*, un système d'entrée assurant l'intimité des membres de la concession. C'est là que le chef de famille reçoit les invités. Historiquement, les *katas* étaient construits dans les maisons des chefs, des guerriers et des riches. Aujourd'hui, il est aussi utilisé pour des raisons religieuses.

1 : *werenda*, ancienne chambre de Meïdawa, actuellement un "magasin"
2 : *cheroga*, chambre d'Assia + enfants
3 : *cheroga*, chambre d'Imaïma + enfants
4 : *cheroga*, chambre louée à des «étrangers». Peut accueillir aussi bien des hommes que des femmes mais jusqu'ici, ce ne sont que des femmes qui sont venues vivre ici. Il y a eu Biba, une infirmière qui venait de Karimama et Kalidou, une commerçante venant du Niger. Les deux connaissaient déjà la famille avant de venir.

C'est courant pour les «alfas» de louer des chambres aux «étrangers». Ceux-ci font divers travaux (incluant des travaux champêtres) en échange du logement. Les enfants des «étrangers» aident aux tâches ménagères.

5 : *cheroga*, chambre abandonnée. Imaïma vivait ici avant.

6 : *werenda*, pigeonnier en 2013, clapier à lapins en 2014

7 : Grenier, «tombé» en 2014

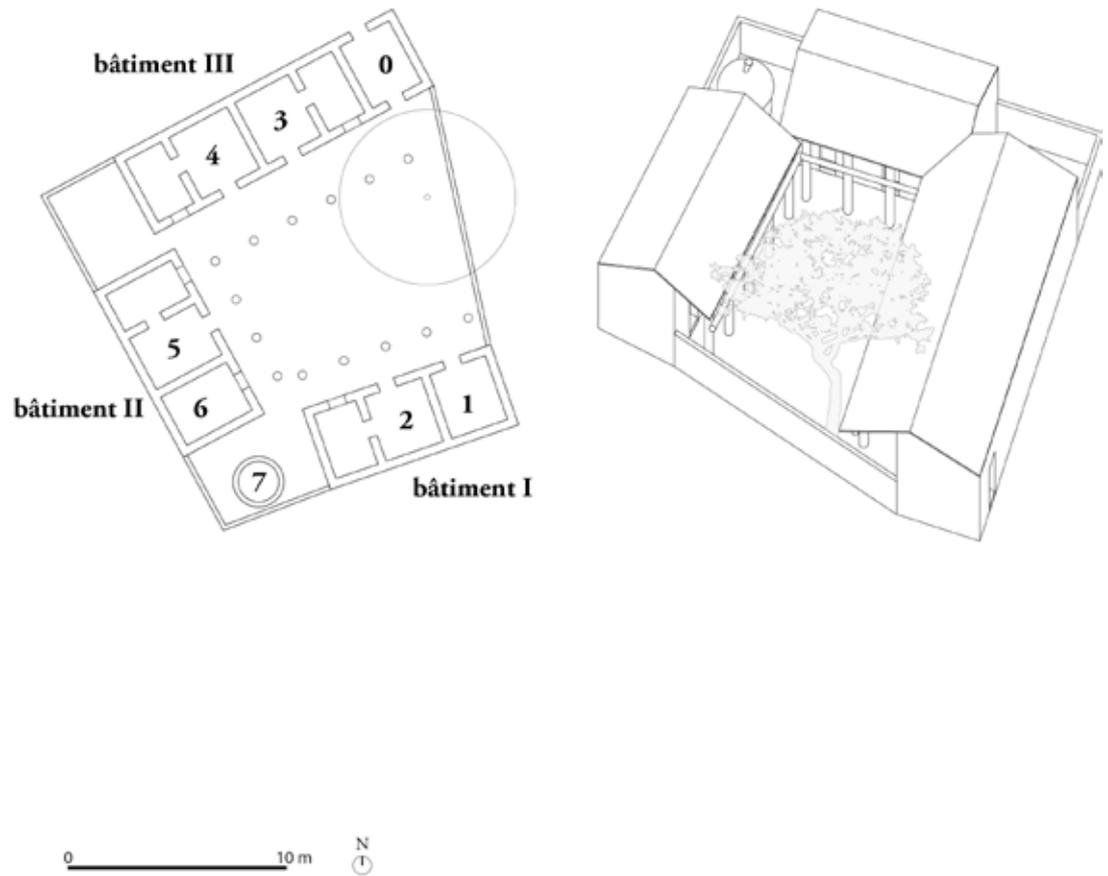


Fig. 4. Exemple d'habitation relevée à Birni Lafia. Le texte à droite comporte les termes vernaculaires utilisés par les habitants pour désigner leurs maisons. (Image © J.-F. Pinet.)

on le comprend, de support à un dialogue qui couvre un champ bien plus vaste.

d) Nommer les éléments !

Une dimension fondamentale du travail de relevé exposé ici est la terminologie que les habitants utilisent dans la désignation des éléments de construction et/ou des lieux (fig. 4). Les termes vernaculaires dénotent souvent soit l'importance relative, soit le rattachement de l'élément à un champ sémantique donné qui permet de mieux en comprendre l'origine ou un usage perdu (voir ce volume, Bostoën pp. 257-260 et Ricquier pp. 261-263). Si les enquêtes se font via un(e) interprète, son rôle est ici primordial.

e) Le ricochet...

Au-delà de la nécessaire collecte d'informations, le travail de relevé *in situ* permet au chercheur de « pratiquer » le terrain : de nombreuses connaissances s'acquièrent par hasard, par « ricochet », en prenant un thé, en discutant avec les enfants regroupés pendant que l'on dessine, en acceptant

une invitation à une cérémonie de mariage. Cette pratique intensive du terrain est aussi importante que le travail de relevé lui-même. Tous deux se fondent sur l'établissement d'une relation de confiance, qui passe par certaines règles de respect : demande d'autorisation pour accéder à certains lieux, pour prendre des photographies (en règle générale, le dessin est de loin préférable à la photographie, souvent perçue comme intrusive).

2. La lecture diachronique et ses outils

La lecture diachronique (« à travers le temps ») s'attache à décrire les processus de croissance, de rupture et de continuité de l'espace bâti. Les cartes géographiques et les photographies aériennes historiques sont le support principal de ce second type de lecture (fig. 5), qui s'attache généralement à l'ensemble urbain.

Outils : les cartographies historiques

La lecture diachronique doit être faite à différentes échelles : elle concerne autant celle d'un bâtiment que celle



Birni Lafia vers 1960, IGN, photographie argentique
(ND 31 IV NC 31 XXII, Cliché 58)



Birni Lafia vers 1975, IGN, photographie argentique
(DAH 3 P 125, clichés 233, 248)



Birni Lafia vers 2013, image satellitaire (c 2013 CNES /
Astrium, Données cartographiques c 2013 Google)

Fig. 5. Évolution de Birni Lafia, Nord-Bénin. (Photos © IGN / Google.)

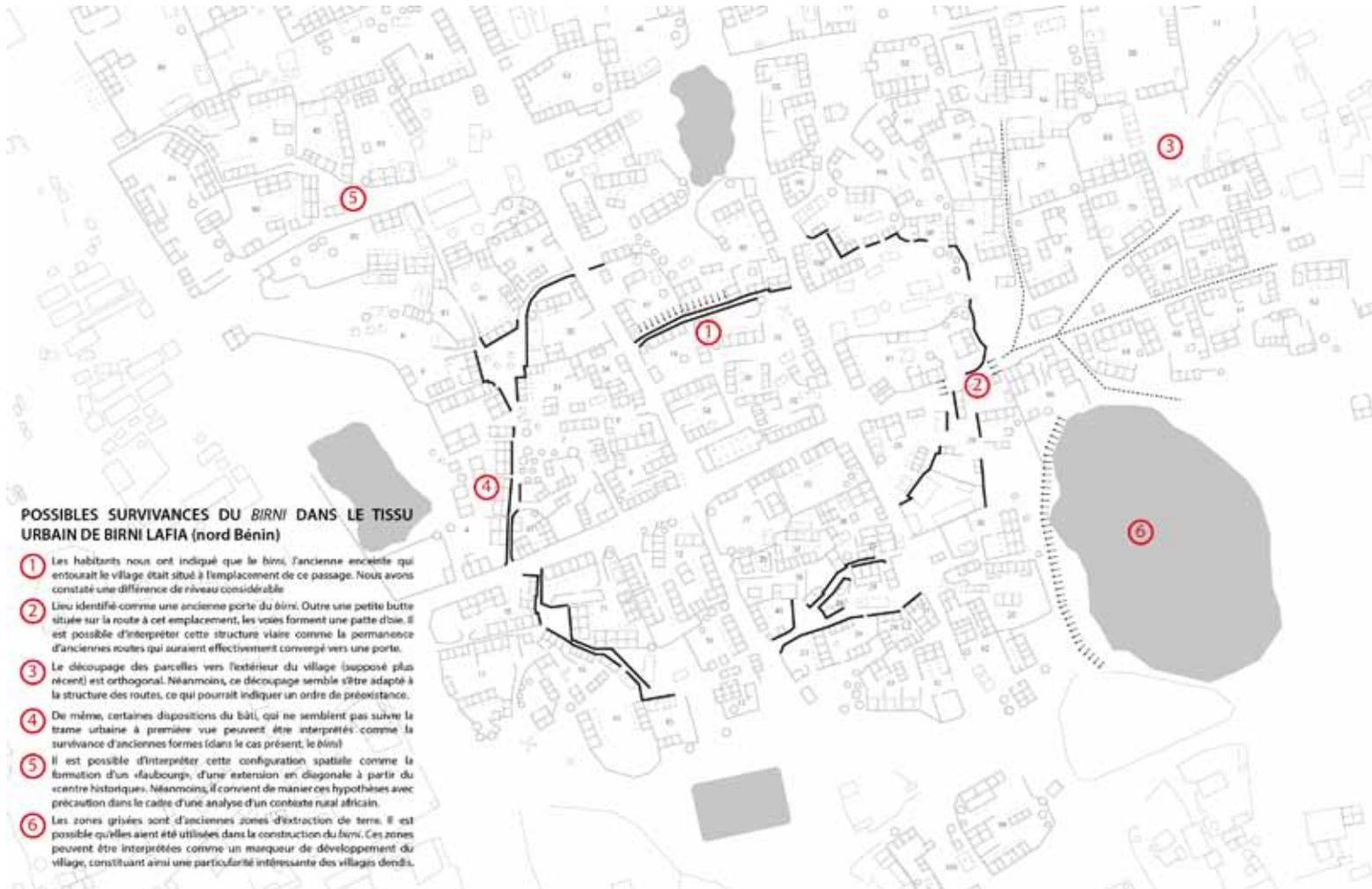


Fig. 6. Analyse de certains éléments du tissu urbain de Birni Lafia, pouvant indiquer la survivance de tracés induits par l'existence d'un birni (mur d'enceinte). (Image © J.-F. Pinet.)

d'un village ou d'une région plus vaste. On travaillera en général à plus grande échelle que pour la lecture synchrone, en fonction des cartes dont on dispose. La méthode consiste, à partir d'une mise à l'échelle des documents, à comparer les cartes des différentes époques. Le plus simple est de procéder à la « déconstruction » de ce qui est visible aujourd'hui, en remontant le temps, par types d'éléments (le bâti, le réseau viaire, le parcellaire, la végétation...). La lecture est de nature morphologique : on cherchera à classer les éléments par leur forme, leur taille... La méthode de lecture diachronique permet de mettre en évidence les éléments structurants (**fig. 6**), qui perdurent à travers le temps, et la manière dont la ville ou le village grandit (par assemblage, par densification...).

CONCLUSION

En guise de conclusion, il importe de distinguer dans les éléments de méthode présentés ici une dimension « documentaire », fondamentale, et une seconde dimension, interprétative. Nous voudrions insister ici sur la nécessité, dans le cas de l'Afrique, de développer la première, sans velléités d'interprétation : un travail de documentation, d'inventaire des réalités bâties, reste indispensable pour permettre une

approche comparative approfondie et une réflexion sur les processus de transferts (techniques ou culturels au sens large) dans l'espace et dans le temps. C'est une des forces du dessin que de permettre ce type de travail de comparaison de formes.

BIBLIOGRAPHIE

- Borie, A. & Denieul, F. 1984. *Méthode d'analyse morphologique des tissus urbains traditionnels*. Paris : Unesco. <http://unesdoc.unesco.org/images/0006/000623/062310fb.pdf>, consulté le 5/5/2016.
- Castex, J., Cohen, J.-L., Depaule, J.-Ch. & Le Couédic, D. 1995. *Histoire urbaine, anthropologie de l'espace*. Paris : CNRS Éditions, 135 p.
- Rudofsky, B. 1964 *Architecture without Architects : A Short Introduction to Non-pedigreed Architecture*. Albuquerque : University of New Mexico Press, 128 p.
- Bourdier, J.-P. & Minh-HA, T.T. 2005. *Habiter un monde : architectures de l'Afrique de l'Ouest*. Paris : Éditions Alternatives (coll. « Anarchitectures »), 191 p.
- Seignobos, C. & Jamin, F. 2003. *La Case obus, histoire et reconstitution*. Marseille : Éditions Parenthèses, 210 p.

LA TECHNOLOGIE CÉRAMIQUE ENTRE PRÉSENT ET PASSÉ : LE CAS DES TRADITIONS DU MALI

Anne Mayor¹

INTRODUCTION

Pendant longtemps, les études céramiques en archéologie ont porté uniquement sur la classification stylistique des poteries dans l'espace et dans le temps, en se fondant sur l'observation de critères morphologiques et décoratifs. Rares étaient les chercheurs qui s'intéressaient aux aspects techniques ou fonctionnels. Or, il est reconnu aujourd'hui qu'il n'y a pas forcément d'adéquation entre un ensemble de traits stylistiques et une population. En revanche, de nombreuses observations sur le présent ont montré que les aspects techniques sont fortement corrélés à l'identité du groupe producteur, dans la mesure où ils résultent souvent d'un apprentissage dès l'enfance, au sein du groupe ethnolinguistique. La transmission du savoir technique peut également suivre d'autres configurations sociales, telles que le clan, la classe socio-professionnelle ou le genre. Les éléments techniques apportent donc des informations essentielles, même s'ils peuvent sembler difficiles d'accès. Par ailleurs, toute poterie est produite dans un contexte particulier et est faite pour être utilisée. L'artisan va donc opérer des choix

x techniques qui tiennent compte de contraintes environnementales et culturelles, ainsi que de l'usage prévu de la céramique. Étudier la variabilité technique des assemblages céramiques revient ainsi à retrouver les choix techniques des artisans et à en comprendre la signification. Les études en technologie céramique consistent à reconstituer les processus techniques de production de la poterie en s'appuyant sur le concept de chaîne opératoire (voir Gosselain, ce volume, pp. 292-295), dont les grandes étapes sont la préparation de la pâte, le façonnage, les finitions et la cuisson.

En archéologie, l'interprétation des céramiques fait généralement appel, explicitement ou non, à des savoirs issus d'autres approches. L'ethnoarchéologie (voir Lyons, ce volume, pp. 270-274) permet de constituer des référentiels explicites utiles à l'interprétation du passé, en étudiant systématiquement, dans le présent, les liens entre les céramiques et leurs diverses significations, ainsi que les mécanismes qui expliquent les régularités observées. Les études de technologie céramique font donc souvent appel à l'ethnoarchéologie (**fig. 1**), mais aussi à d'autres approches complémentaires comme l'expérimentation ou l'archéométrie. Les méthodes sont donc variées et empruntent des éléments tant à l'anthropologie des techniques qu'aux sciences naturelles (voir Livingstone Smith & de Francquen, ce volume, pp. 173-179).

THEORIES



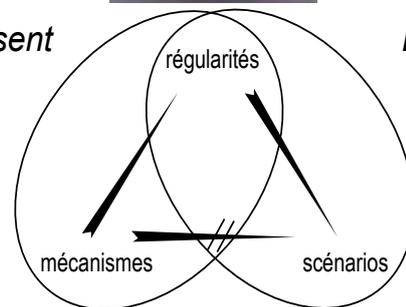
MODELES

Le présent

Le passé

Ethno-
arché-
logie

Archéo-
logie



OBSERVATIONS

Fig. 1. La démarche scientifique de l'ethnoarchéologie, appliquée à l'étude de la céramique (Mayor 2011 : fig. 1.)

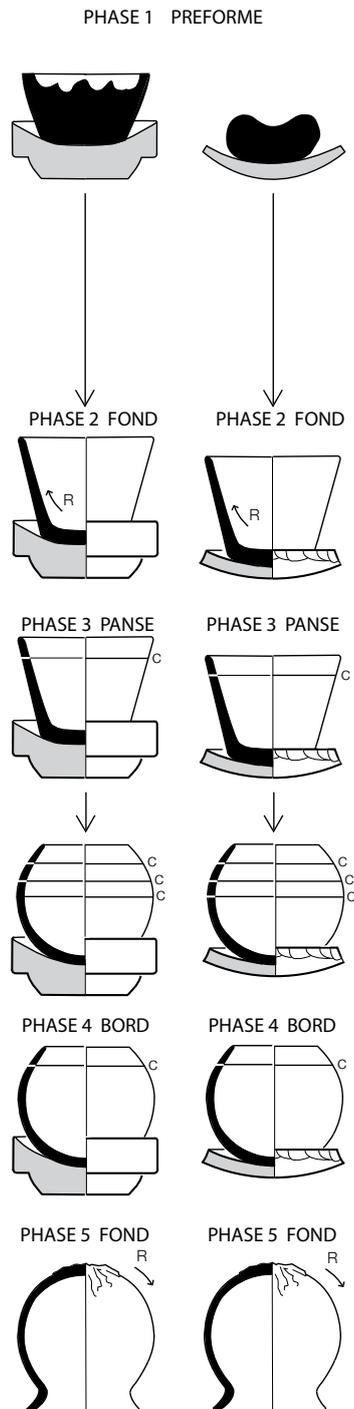
I. UNE ÉTUDE ETHNOARCHÉOLOGIQUE DES TRADITIONS CÉRAMIQUES DU MALI

En guise d'étude de cas, nous présentons ici les recherches ethnoarchéologiques menées par l'équipe de l'université de Genève sur les traditions céramiques du Mali, lesquelles ont permis de faire émerger une nouvelle compréhension de l'histoire des techniques et des peuplements dans la boucle du Niger.

Suite à des réflexions théoriques menant au constat de l'impasse rencontrée par les archéologues dans l'interprétation des faits matériels du passé par manque de compréhension des réalités ethnographiques, l'équipe MAESAO de l'université de Genève, dirigée par Alain Gally et Eric Huysecom, a lancé un vaste projet ethnoarchéologique au Mali, visant à comprendre les relations entre les traditions céramiques et les groupes ethniques (Gally *et al.* 1998). Nous allons résumer

¹ Université de Genève, Suisse.

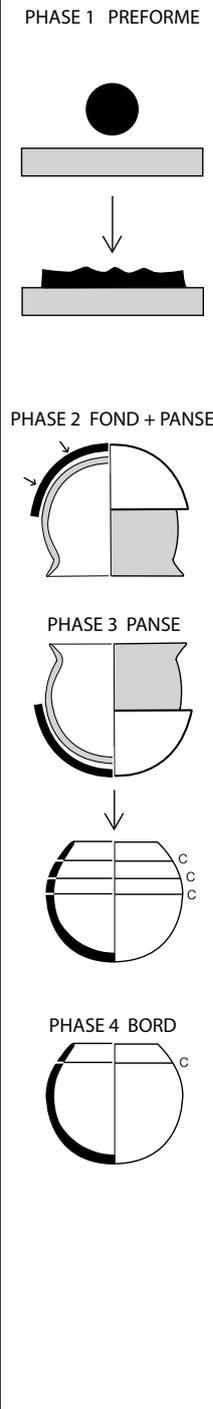
A. CREUSAGE ET MODELAGE DE LA MOTTE



B. MOULAGE SUR FORME CONCAVE AVEC TOURNETTE



C. MOULAGE SUR FORME CONVEXE



D. MARTELAGE SUR FORME CONCAVE

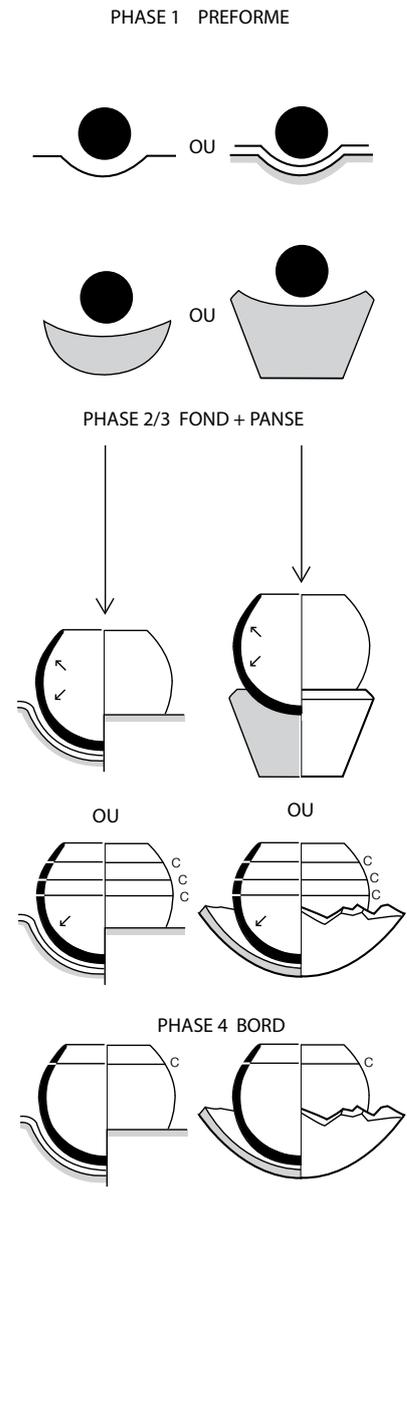


Fig. 2. Chaînes opératoires schématisées des quatre techniques de façonnage principales pratiquées dans la boucle du Niger. (Extrait de Mayor 2011 : fig. 3.)

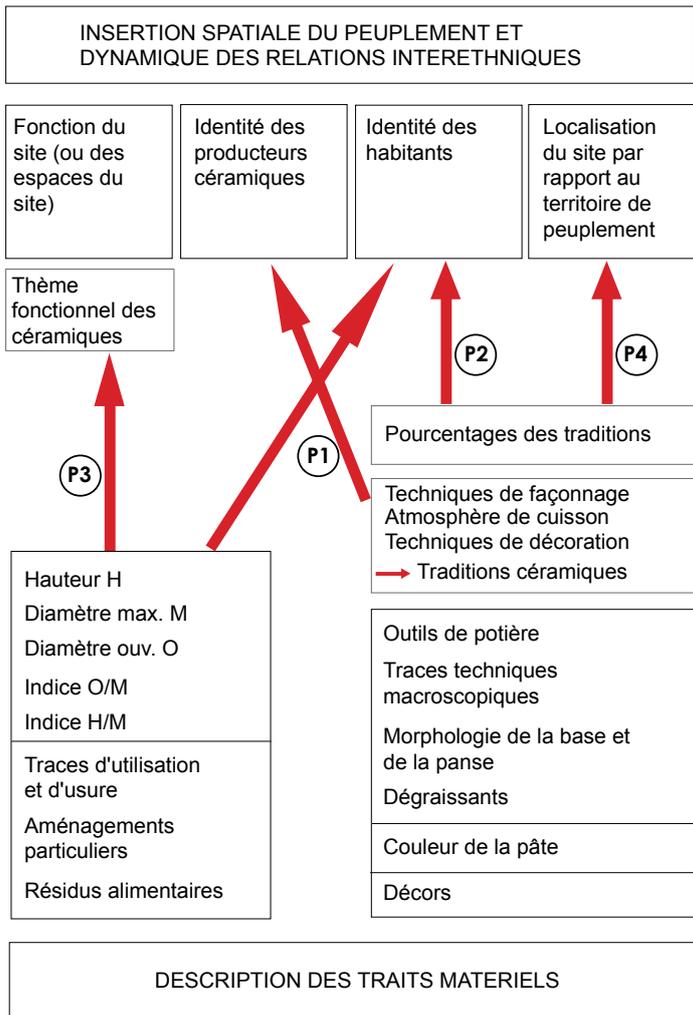


Fig. 3a. Schéma logique montrant les liens entre les traits descriptifs pertinents sélectionnés et les interprétations en termes d'insertion spatiale du peuplement et de dynamique des relations interethniques. (Extrait de Mayor 2011 : fig. 59.)

Au niveau de la production de la céramique

P1 Il existe des traditions céramiques qui se caractérisent par des techniques de façonnage et des propriétés esthétiques reflétant l'identité ethnolinguistique des producteurs

Au niveau de la consommation de la céramique

P2 Les récipients d'une unité d'habitation reflètent l'identité des habitants
P3 Les dimensions des récipients reflètent leur fonction

Au niveau de la diffusion de la céramique

P4 La répartition spatiale d'une tradition céramique reflète la structure du peuplement du groupe producteur

Fig. 3b. Exemples de régularités observées liant faits matériels et interprétation, et structurant la recherche.

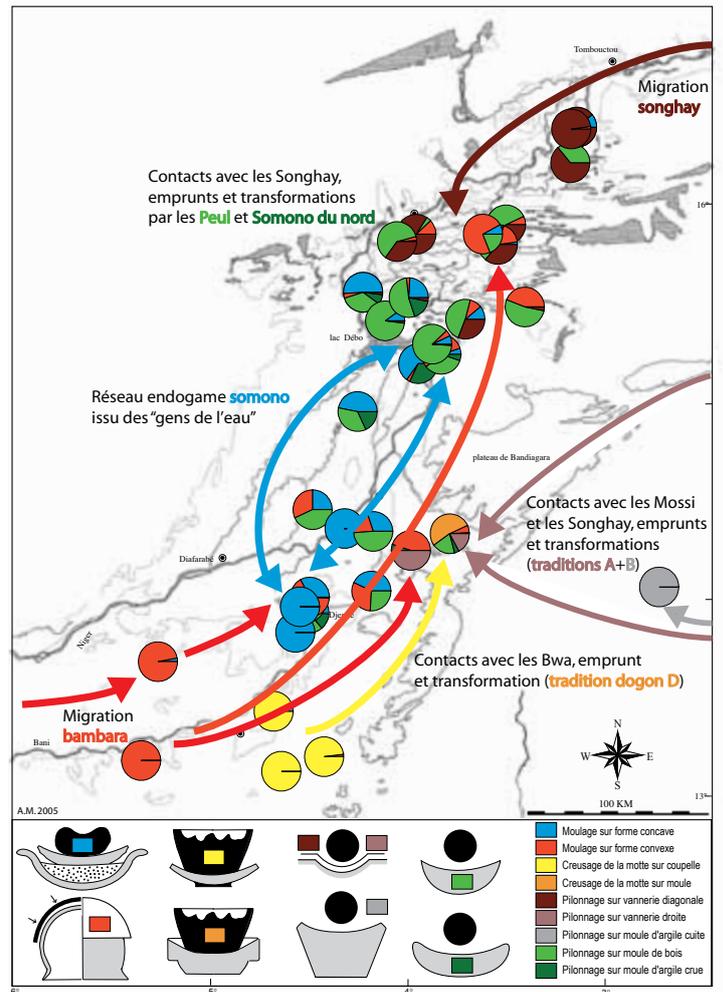


Fig. 4. Répartition actuelle des techniques de façonnage et mouvements de populations historiques à l'origine de leur développement. (Extrait de Mayor 2011 : pl. 5 modifiée.)

les expériences acquises au cours de ces recherches, qui se sont prolongées sur le terrain de 1988 à 2011, pour expliquer la démarche à suivre pour obtenir des résultats permettant de renouveler la compréhension du passé. Un tel objectif nécessite en effet des orientations méthodologiques particulières lors des enquêtes de terrain :

- **Une stratégie extensive** : pour comprendre les traditions céramiques d'une région, il est nécessaire de couvrir une zone géographique vaste, et de mener des enquêtes dans de nombreux villages et auprès de potières et d'utilisateurs de céramiques issus des diverses entités socio-culturelles, de façon à aborder la réalité dans toute sa diversité et mieux cerner les frontières techniques.

- **Un objectif restreint** : le temps et les ressources étant comptés, la conséquence du point précédent est de limiter ses observations aux céramiques et aux éléments permettant d'en comprendre les significations, ce qui nécessite une certaine discipline pour éviter de se disperser en enquêtant sur d'autres sujets passionnants rencontrés sur le terrain.

- **Des données nombreuses** : pour dégager des informations statistiquement pertinentes, il est nécessaire de multiplier les lieux d'enquête et d'unifier la collecte de données. Chaque lieu doit être géo-localisé (voir Ozainne, ce volume, pp. 157-162) et il convient de travailler à l'aide de formulaires standardisés (formulaire village, concession, potière, poterie, marché), complétés par des enquêtes semi-directives et des observations, consignées sous forme de notes, photographies et/ou films. La production céramique peut être documentée par l'interview de potières, l'observation des outils, l'enregistrement détaillé de plusieurs chaînes opératoires de façonnage (**fig. 2**) illustrant différents types céramiques, ainsi que l'observation des procédés de cuisson. Elle peut être complétée par l'échantillonnage des matières premières utilisées et des produits finis en vue d'analyses de laboratoire. La diffusion des produits peut être étudiée par des enquêtes auprès des acheteurs sur les marchés et par recoupement des informations figurant sur les fiches d'interview des potières et des consommateurs. Enfin, elle peut aussi être abordée en enquêtant sur (et en dessinant) les poteries présentes dans les concessions.

- **La formulation des liens observés entre les faits matériels et leurs significations sous la forme de règles** : afin de pouvoir utiliser facilement les résultats des enquêtes ethnographiques dans l'interprétation des vestiges archéologiques, il est utile d'adopter des formulations claires, sous la forme de propositions ou de « régularités ». Par ailleurs, pour reconnaître les techniques de façonnage utilisées dans le passé, il est important d'identifier des macro-traces spécifiques des techniques observées dans le présent, comme l'a fait E. Huysecom (1994).

II. LA CONSTITUTION D'UN MODÈLE D'INTERPRÉTATION DU PASSÉ

Après avoir documenté et analysé les traditions céramiques dans le présent, la dernière étape consiste à évaluer la profondeur historique des traditions céramiques et à voir s'il existe des liens objectifs entre le passé archéologique et le présent. À titre d'exemple, voici comment nous avons procédé dans la boucle du Niger.

Après l'étude qualitative des données ethnographiques et les premiers essais d'application archéologique sur des sites plus ou moins proches dans le temps et dans l'espace (par ex. Huysecom 1996), il fallait réexaminer l'archéologie de la boucle du Niger à la lumière des informations concernant les traditions céramiques actuelles, dans l'idée de dégager une compréhension nouvelle de l'histoire des techniques et des peuplements (Mayor 2011 ; Mayor et al. 2005). Cette démarche a nécessité l'adoption de trois approches complémentaires (voir Stahl, ce volume, pp. 250-252) :

- **L'approche ethnoarchéologique** : sur la base des données de terrain, nous avons mené une étude quantitative de la variabilité actuelle des traditions céramiques du delta intérieur du Niger et de ses marges, en cartographiant la répartition ethnique et spatiale d'éléments liés aux techniques de façonnage et de décor. Ceci nous a permis de sélectionner un certain nombre de critères que nous avons identifiés comme pertinents sur le plan culturel : techniques de façonnage et de décoration permettant d'identifier les groupes producteurs ; dimensions des récipients permettant de déduire la fonction ; pourcentage des traditions au sein des unités d'habitation permettant de déduire l'identité des habitants (**fig. 3 a & b**). Il est important de sélectionner avec soin les critères descriptifs selon l'objectif de l'étude, car il n'est pas possible de tout étudier. Dans notre cas, il s'est avéré que le critère de la morphologie du bord, très prisé parmi les archéologues, n'avait que très peu de pertinence en termes culturels.

- **L'approche ethnohistorique** : pour aborder la profondeur historique, nous avons mené une étude des sources écrites et orales afin d'identifier les dynamiques responsables de la mise en place des divers groupes ethniques, de leurs interactions et de leurs transformations. Il est reconnu que les entités ethniques ne sont pas figées et ont fait l'objet de recompositions au fil du temps. Il est dès lors important d'enquêter sur les traditions relatives aux mythes d'origine et aux trajets migratoires, sur les conflits ou les alliances passées avec les groupes voisins, ou sur les changements de langue, de nom, de spécialité économique ou de religion. La terminologie des entités ethniques actuelles doit être maniée de façon très critique et prudente lorsque l'on remonte dans le temps.

- **L'approche archéologique** : nous avons analysé la

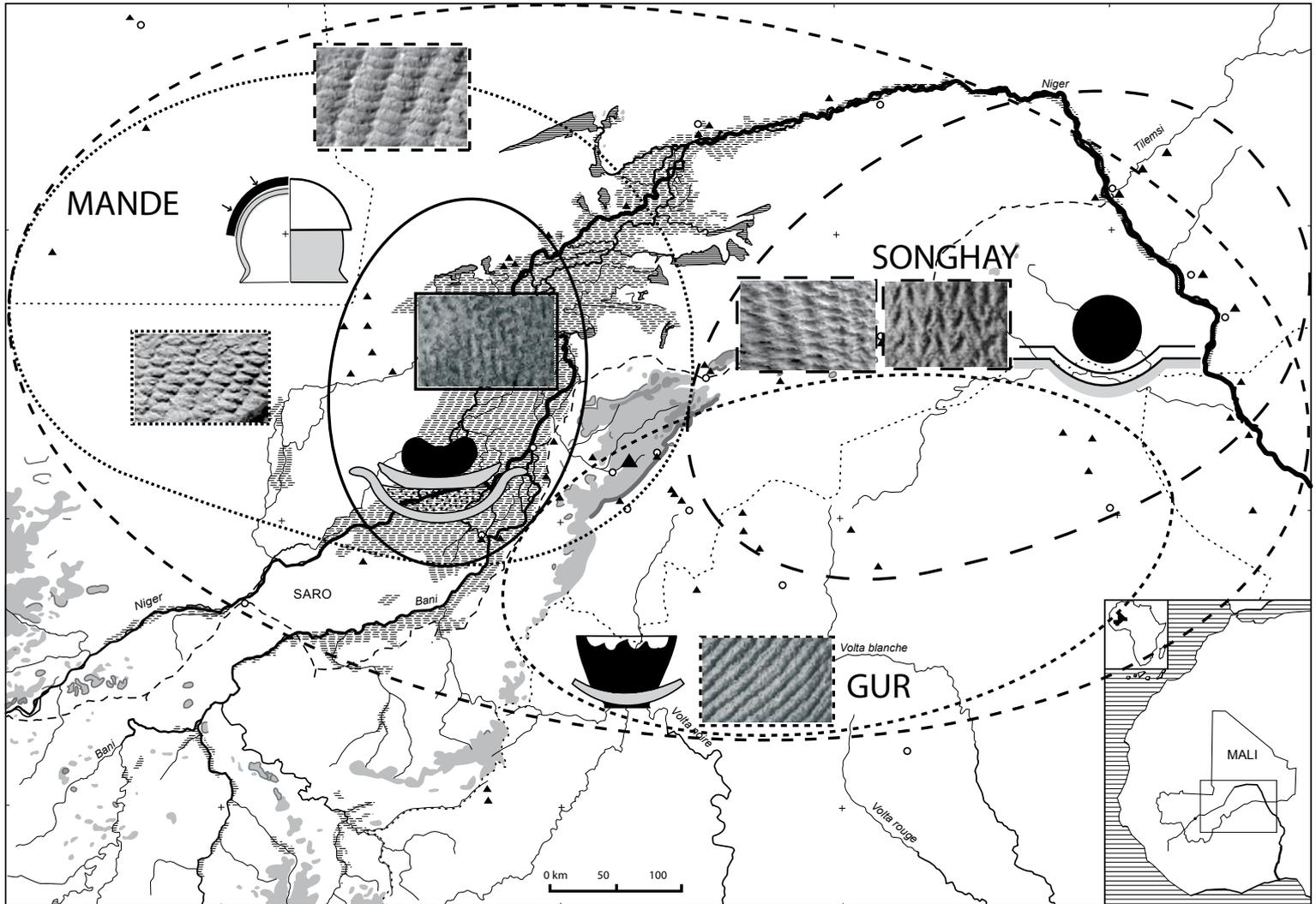


Fig. 5. Synthèse des relations entre traditions céramiques et groupes linguistiques dans la boucle du Niger avant le XV^e siècle. (Extrait de Mayor 2011 : fig. 88.)

documentation archéologique disponible pour les sites de la boucle du Niger, en nous focalisant sur les données chronologiques, les caractéristiques techno-économiques, la céramique et les hypothèses de peuplement proposées par les chercheurs. En n'examinant que le Mali central, il n'était pas possible de bien comprendre la signification de la répartition spatio-temporelle des critères descriptifs sélectionnés. C'est pourquoi nous avons élargi l'échelle spatiale, ce qui nous a permis de contraster différentes zones. Le choix d'une échelle spatio-temporelle judicieuse, ni trop petite ni trop grande, est un point important pour donner du sens aux données.

En confrontant les données synchroniques et diachroniques relatives aux dynamiques sociales et les attributs céramiques, nous avons élaboré un modèle d'évolution des traditions céramiques en deux temps : avant et après la charnière des XIII^e-XV^e siècles AD, période caractérisée par une rupture importante sur les plans historique et archéologique en Afrique de l'ouest. Pour la période postérieure à cette charnière, il est possible de mettre en relation certaines migrations historiques de populations actuelles avec la répar-

tition les techniques de façonnage utilisées aujourd'hui. Par exemple, les Songhay ont remonté le fleuve Niger de la zone de Gao jusqu'au lac Débo à l'époque de l'apogée de leur empire au XVI^e siècle, et cette installation de populations nouvelles dans le nord du delta intérieur du Niger permet d'expliquer l'usage de la technique du martelage au-dessus d'une vannerie diagonale dans le delta septentrional au nord du lac Débo (**fig. 4**). Avant les XIII^e-XV^e siècles, la profondeur historique importante ne nous autorise plus à parler en termes de groupes ethniques actuels, mais il est tout de même possible de corrélérer de façon globale certaines techniques céramiques avec des sphères ethnolinguistiques, sur la base de leur répartition géographique et de leur évolution historique. Par exemple, dans la boucle du Niger, la technique du creusage de la motte et les impressions roulées de fibre plate tressée peuvent être associées à la famille linguistique gur, tandis que la technique du moulage sur forme concave et les impressions roulées de cordelette tressée sont plutôt liées aux groupes de pêcheurs du delta intérieur du Niger de la famille mandé (**fig. 5**).

Géographiquement, le pays Dogon se trouve à l'intersection des sphères culturelles songhay, gur et mandé, caractérisées par différentes techniques céramiques. La confrontation des vestiges issus de nouvelles fouilles archéologiques menées dans cette région avec notre modèle a permis de tester ce dernier. À la lumière des régularités ethnoarchéologiques, les corpus céramiques archéologiques sont devenus des révélateurs d'échanges entre sphères culturelles, d'innovations techniques locales et d'hybridations entre traditions, ce qui n'aurait pas pu être montré sans le détour par le présent. Ces données nouvelles sont ainsi venues confirmer le modèle, tout en affinant sa résolution pour la période antérieure à la charnière des XIII^e-XV^e siècles. La démarche nous a dès lors permis d'interpréter le pays Dogon comme un carrefour socio-économique, marqué par des apports de populations variées au I^{er} millénaire de notre ère, d'où la remise en question de la séquence chrono-culturelle « toloy-tellem-dogon » précédemment établie (Mayor 2011 ; Mayor et al. 2014).

CONCLUSION

L'étude de cas présentée ici montre qu'une démarche rigoureuse ancrée dans le présent peut être performante pour l'interprétation des sites protohistoriques régionaux et pour faire émerger de nouvelles compréhensions du passé. Moyennant un important investissement en temps dans la collecte des informations et une grande rigueur dans leur analyse et l'établissement de régularités, cette façon d'approcher l'histoire culturelle des techniques et des peuples est susceptible d'être reproduite dans d'autres contextes géographiques où les savoirs techniques en matière de céramiques

BIBLIOGRAPHIE

Gallay, A., Huyssecom, E. & Mayor, A. 1998. *Peuples et céramiques du delta intérieur du Niger (Mali) : un bilan de cinq années de missions 1988-1993* (« Terra Archaeologica : monographies de la Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger », n° 3). Mainz : P. von Zabern, 130 p.

Huyssecom, E. 1994. « Identification technique des céramiques africaines ». In D. Binder & J. Courtin (éd.), *Terre cuite et société : la céramique, document technique, économique, culturel. Actes des XIV^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, 21-23 octobre 1993*. Juan-les-Pins : APDCA, pp. 31-44.

Huyssecom, E. 1996. « Iron Age terracotta pestles in the Sahel area : an ethnoarchaeological approach ». In L. Krzyzaniak, K. Kroeper & M. Kobusiewicz (éd.), *Interregional contacts in the Later Prehistory of Northeastern Africa* (« Studies in African archaeology », n° 5). Poznan : Archaeological Museum, pp. 419-458.

Mayor, A. 2011. *Traditions céramiques dans la boucle du Niger : ethnoarchéologie et histoire du peuplement au temps des empires précoloniaux*. (« Journal of African Archaeology Monograph Series », n° 7). Frankfurt am Main : Africa Magna Verlag, 292 p.

Mayor, A., Huyssecom, E., Gallay, A., Rasse, M. & Ballouche, A. 2005. « Population dynamics and paleoclimate over the past 3000 years in the Dogon Country, Mali ». *Journal of anthropological archaeology* 24 : 25-61.

Mayor, A., Huyssecom, E., Ozainne, S. & Magnavita, S. 2014. « Early social complexity in the Dogon Country (Mali) as evidenced by a new chronology of funerary practices ». *Journal of Anthropological Archaeology* 34 : 17-41.

TECHNOLOGIE COMPARÉE

Olivier P. Gosselain¹

Comme les objets, les mythes ou les lexiques, les techniques sont des manifestations culturelles à part entière, susceptibles de nous informer sur les dynamiques sociales, les visions du monde et l'histoire de celles et ceux qui les mettent en œuvre (Balfet 1991 ; Bartholeyns *et al.* 2010 ; Gosselain 2011 ; Lemonnier 1992). Je me focaliserai ici sur leur exploitation en tant que documents historiques.

L'approche historique des techniques implique un double travail de **comparaison**. Il s'agit d'abord de comparer des techniques entre elles, pour identifier ce qui les rapproche et les distingue. Une fois les traits communs et distinctifs cartographiés, les distributions spatiales sont à leur tour comparées, afin d'en dégager les caractéristiques (effets de regroupement ou d'éclatement, frontières, interpénétrations). Comme les distributions spatiales découlent *toujours* d'une série de relations – entre les individus eux-mêmes et entre les individus et leur environnement –, il s'agit enfin d'identifier les facteurs sociaux, historiques et géographiques susceptibles d'en expliquer la forme.

Cette approche est ancienne. Elle a notamment été développée par l'un des fondateurs de la technologie culturelle en France, André-Georges Haudricourt (1955). Souvent associée au « diffusionnisme », dont les excès et les dérives ont été à juste titre dénoncés depuis la première moitié du 20^e siècle, la technologie comparée souffre encore d'une image négative et reste sous-exploitée. Ses principales faiblesses sont une absence de méthode dans la collecte et la mise en ordre des faits techniques et un manque fréquent de contextualisation des données. Car il ne suffit pas de collecter et cartographier des faits pour faire « émerger l'Histoire » : il faut aussi connaître et comprendre les facteurs qui sous-tendent l'apparition et l'évolution de ces faits.

I. QUELLES DONNÉES EXPLOITER ?

Aucun domaine d'activité ne doit être négligé *a priori* : de la fabrication d'artefacts à l'agriculture, en passant par la cuisine ou les techniques du corps, toute comparaison de façons de faire peut apporter un éclairage historique sur une population ou une région.

L'analyse porte idéalement sur des données de première main, collectées en contexte ethnographique (voir Lyons, ce volume, pp. 270-274) suivant un protocole approprié. La dis-

parition croissante de certaines techniques, la nécessité d'élargir la comparaison à de vastes zones géographiques et le temps disponible forcent néanmoins les chercheurs à exploiter des données de seconde main, glanées dans la littérature. Celles-ci témoignent d'énormes disparités dans le contenu et le degré de détail. Or, comme la rigueur d'une approche comparée réside dans son *systématisation*, il faut alors ajuster l'analyse en la limitant aux éléments les plus communément évoqués dans les descriptions et/ou en adoptant un niveau de détail qui permette d'inclure l'ensemble ou l'essentiel des données disponibles.

II. DOCUMENTER ET ORDONNER LES FAITS

Les techniques sont documentées par une analyse des chaînes opératoires (Balfet 1991 ; Lemonnier 1992). Dans sa définition canonique, ce terme désigne toute suite d'opérations visant à transformer une ou plusieurs matière(s) première(s) en un produit fini (par ex. de l'argile en poterie ou du minerai en objet métallique). On peut en étendre la portée à tout changement d'état permettant de produire un effet, ce qui permet d'inclure les techniques du corps. Dans une perspective analytique, la chaîne opératoire doit surtout être comprise comme une *check-list* (ou un canevas) visant à structurer et systématiser l'étude d'une activité technique.

On s'efforcera d'abord de dégager des « unités d'observation significatives » (Balfet 1991 : 12). La plus élémentaire de ces unités est l'« opération », c'est-à-dire le geste isolé ou la répétition de gestes. Au niveau supérieur figure la « séquence », qui correspond à un ensemble organisé d'opérations. Enfin, la « phase » regroupe un ensemble de séquences et correspond « aux grandes étapes 'logiques' de l'action technique » (*ibid.* : 17). Dans une chaîne opératoire de la poterie, par exemple, la phase de préparation de l'argile peut comporter une séquence de fabrication de la chamotte, qui inclut elle-même des opérations de broyage des tessons par percussion et de triage par tamisage.

Ce découpage en unités est essentiel, puisqu'il permet non seulement de comparer des informations de niveau comparable, mais également de moduler l'échelle d'analyse en fonction des objectifs ou des conditions de la recherche. Si l'on s'intéresse aux variantes dans les façons de faire individuelles – les « idiosyncrasies » –, on focalisera son attention sur les opérations. À l'inverse, des comparaisons à plus large échelle porteront surtout sur des séquences.

Chaque étape – ou « phase » – de l'action technique sera documentée via une grille multi-entrées : c'est l'aspect

¹ Centre d'Anthropologie culturelle, Université libre de Bruxelles, Belgique.

« *check-list* » de la chaîne opératoire. Cette grille vise tout autant à collecter les éléments de comparaison qu'à mieux saisir la logique des comportements techniques et les facteurs qui pèsent sur leur évolution spatiale et temporelle. En voici un aperçu synthétique :

A. Emplacement

- localisation par rapport à d'autres zones d'activité ;
- caractéristiques ;
- propriété (individuelle ou collective) ;
- partage éventuel (Avec qui ? Occasionnellement ou systématiquement ?) ;
- possibilités de relocalisation.

B. Acteurs

- identité des personnes impliquées (genre, âge, affiliation) ;
- statut socioprofessionnel (appartenance éventuelle à un groupe de spécialistes [caste, clan], importance économique des revenus de l'activité) ;
- rapports sociaux entre les acteurs (types de liens, contrats éventuels, rapports de subordination ou d'autorité) ;
- rôle (central ou périphérique, implication occasionnelle ou systématique) ;
- niveau de compétence (position dans la trajectoire d'apprentissage).

C. Savoirs et savoir-faire

- origine des connaissances (Qui ? Comment ? Où ? Quand ?) ;
- degré de spécialisation (savoirs partagés ou non hors du domaine d'activité) ;
- savoirs alternatifs (connaissances existantes, mais non mises en pratiques).

D. Matière(s) première(s)

- caractéristiques physiques (nature, composition, état) ;
- origine (naturelle ou humaine, forme brute, sous-produit d'une autre activité ou recyclage) ;
- sélection (types de critères et justifications, degré de tolérance aux variations) ;
- choix alternatifs (connaissance d'autres matériaux théoriquement exploitables).

E. Action(s)

- nature (actions élémentaires sur la matière [Leroi-Gouhan 1971 : 43-113], type d'énergie) ;
- organisation (isolée ou répétée) ;
- finalités.

F. Outil(s)

- structure (matériau, forme, dimensions, poids, dispositif d'emmanchement, etc.) ;
- origine (fabricant, lieu de fabrication, utilisateurs antérieurs) ;

- statut (spécialisé ou non spécialisé, personnel ou partagé) ;
- fonctionnement (façon dont l'outil est mis en mouvement et résultats sur la matière travaillée).

G. Relation avec d'autres activités

- acteurs : associations via le statut (ex. : caste) ou la pratique (ex. : forgeron/circonciseur ; potière/sage-femme) ;
- emplacement (autres usages, premiers ou secondaires) ;
- matières premières (usages dans d'autres domaines) ;
- outils et actions (emprunt éventuel à d'autres sphères d'activité ; similarité des postures corporelles et des fonctionnements) ;
- savoirs et savoir-faire (transfert d'une activité à l'autre).

H. Organisation

- Insertion dans la chaîne opératoire (« tâche » stratégique ou facultative) ;
- Insertion dans le cycle calendaire des acteurs (saisonnalité, subordination à d'autres activités).

I. Croyances et pratiques religieuses

- nature (interdits, rites) ;
- champ d'application (personnes et éléments concernés) ;
- temporalité (moment d'activation et durée) ;
- but (pour le processus de manufacture, les produits, l'artisan, l'ordre « naturel »...).

J. Vocabulaire spécialisé

(voir Riquier, ce volume, pp. 261-263).

III. SÉLECTIONNER ET COMPARER

Le premier impératif est de délimiter un *cadre de comparaison*. Est-ce l'histoire d'une population que l'on s'efforce d'approcher ? Celle d'un ensemble de populations ? D'une région particulière ou d'une portion de continent ? Dans chaque cas, on veillera à documenter les techniques au sein de l'unité sociale ou géographique ciblée et au sein des populations ou régions limitrophes : c'est ainsi que l'on peut identifier des frontières et des liens historiques pertinents.

Autre impératif : choisir des éléments de comparaison porteurs. Si les chaînes opératoires sont des « réservoirs de différences » potentielles (A. Hennion 2007), encore faut-il connaître les éléments susceptibles de *faire la différence* dans un cadre de comparaison donné. Ici, on s'intéressera particulièrement aux variations dans la nature et le traitement des matières premières, la structure et le fonctionnement des outils, et les actions ou séquences d'actions sur la matière. Parmi les variations, on sélectionnera celles qui reviennent avec suffisamment de régularité (une occurrence isolée est rarement exploitable) et qui paraissent connaître des distributions contrastées. On s'efforcera éga-

lement de disposer d'éléments dont la propagation et l'évolution suivent des modalités distinctes (Gosselain 2016).

Il faut aussi s'interroger sur le statut des différences et similitudes entre les chaînes opératoires. Pourrait-il s'agir d'emprunts ou d'innovations ? Est-on en présence de simples convergences techniques, sans fondement historique ? Une bonne connaissance des techniques à l'échelle continentale ou subcontinentale permet déjà de se forger une opinion à cet égard. Face à la modification ponctuelle d'une technique plus largement partagée, les métaphores de « grammaire » et « vocabulaire » techniques peuvent devenir pertinentes : par exemple, en substituant un bigoudi à une cordelette pour imprimer des motifs sur une poterie, une potière respecte la grammaire de la technique d'impression à la roulette, mais en modifie le vocabulaire. En revanche, des techniques très proches en apparence – comme le martelage divergent et le martelage convergent dans le façonnage de la poterie – témoignent parfois de grammaires distinctes du point de vue opératoire et peuvent dès lors avoir des origines indépendantes.

IV. CARTOGRAPHIER ET METTRE EN RELATION

Trois règles élémentaires seront suivies dans la mise sur carte des données. D'une part, situer aussi précisément que possible chaque lieu de collecte d'informations (idéalement au niveau du village ou du quartier). D'autre part, ne pas multiplier les informations sur une même carte, afin d'en conserver la lisibilité. (Le plus simple est de réaliser une carte pour chaque catégorie d'éléments retenus.) Enfin, s'il s'agit de cartographier la présence d'un élément (plutôt que de ses variantes), on indiquera toujours les lieux où celui-ci est absent, de façon à savoir si un vide correspond à un particularisme technique ou à un manque de données.

Sur carte, la distribution des éléments prend la forme d'un semis de points de forme *aléatoire, dispersée* (plus ou moins régulièrement), ou *agrégée* (on parle alors de distributions « discrètes »). Rarement parlantes en elles-mêmes, ces formes doivent être mises en relation avec d'autres éléments pour prendre sens. On cherchera en particulier d'éventuels effets de dépendance spatiale. Parmi ceux-ci, les *éléments structurants du paysage* (axes de communication, obstacles physiques, contrastes écologiques, variations dans la densité d'implantation humaine, présence de pôles urbains ou de marchés...), qui peuvent avoir une incidence sur la distribution des faits analysés. Une autre forme de dépendance concerne les *frontières sociales* : langues, affiliations ethniques et géographique, statut social, genre, classes d'âge... Enfin, des relations sont envisageables avec les frontières politiques et administratives, aussi bien modernes qu'anciennes (Bromberger & Morel 2001).

Le travail d'interprétation porte sur ces phénomènes

de dépendance spatiale. Il faut d'abord déterminer s'ils concernent *directement* ou *indirectement* les faits techniques. Par exemple, une répartition inégale des matières premières ou l'existence de contrastes écologiques marqués peut avoir une incidence *directe* sur la distribution de certains comportements techniques. (Notons néanmoins que les contraintes environnementales ont souvent un impact moindre qu'on ne le croit). Parallèlement, l'homogénéisation micro-régionale d'une pratique peut être *directement* liée à la présence d'un nœud commercial où se retrouvent des artisans d'origines diverses. Dans bien des cas cependant, les relations sont *indirectes*. Il faut alors identifier les mécanismes qui entraînent une correspondance entre la distribution spatiale d'un trait technique et celle d'un élément structurant du paysage ou d'une frontière sociale ou politique.

C'est ici que les informations collectées via les chaînes opératoires s'avèrent cruciales, car elles révèlent les multiples logiques qui sous-tendent les comportements techniques. Les données relatives aux filières d'apprentissage permettent également de retracer la généalogie des traditions techniques. Et c'est à travers ces généalogies que peuvent être explorés une multitude de phénomènes socio-historiques, comme les mobilités individuelles et collectives, les stratégies matrimoniales, les échanges culturels, l'évolution politique, les liens interrégionaux, etc. (voir Gosselain 2016 pour une application détaillée).

Notons pour finir que toute tradition technique correspond en général à un agrégat hétérogène. Ses éléments constitutifs ont souvent des origines distinctes, évoluent suivant des modalités et à des rythmes différents et s'inscrivent différemment dans l'espace. Mais s'ils racontent tous des histoires différentes, celles-ci sont nécessairement complémentaires. Il est crucial, par conséquent, d'inclure le plus grand nombre d'éléments possible dans la comparaison et de multiplier les cartes de distribution. Idéalement, une approche comparée des techniques devrait d'ailleurs se mener en parallèle sur plusieurs domaines d'activité.

BIBLIOGRAPHIE

Balfet, H. (éd.). 1991. *Observer l'action technique. Des chaînes opératoires pour quoi faire ?* Paris : Éditions du CNRS.

Bartholeyns, G., Govoroff, N. & Joulian, F. (éd.). 2010. *Cultures matérielles. Anthologie raisonnée de Techniques & Culture*. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'homme (édition spéciale de *Techniques & Culture* 54-55, en deux vol.).

Bromberger, C. & Morel, A. (éd.). 2001. *Limites floues, frontières vives. Des variations culturelles en France et en Europe*. Paris : Éditions de Maison des Sciences de l'homme.

Gosselain, O.P. 2011. « Technology ». In T. Insoll (éd.) *The*

Oxford Handbook of the Archaeology of Ritual and Religion.
Oxford : Oxford University Press, pp. 243-260.

Gosselain, O.P. 2016. « The world is like a beanstalk :
Historicizing potting practice and social relations in the Niger
River area ». In A. Roddick & A. Brower Stahl (éd.) *Know-
ledge in motion. Constellations of learning across time and
place*. Tucson : University of Arizona Press, pp. 36-66.

Haudricourt, A.G. 1955. « Biogéographie des araires et
des charrues ». *Comptes Rendus de la Société de Biogéogra-
phie* 280 : 77-83.

Hennion, A. 2007. « Those things that hold us together :
taste and sociology ». *Cultural Sociology* 1 (1) : 97-114.

Lemonnier, P. 1992. *Elements for an anthropology of tech-
nology*. Ann Arbor : Museum of Anthropology, University of
Michigan (coll. « Anthropological Papers », n° 88).

Leroi-Gourhan, A. 1971 [1943]. *L'Homme et la Matière*.
Paris : Albin Michel.

GÉNÉTIQUE ET ARCHÉOLOGIE AFRICAINE

Scott MacEachern¹

INTRODUCTION

La recherche génétique en Afrique peut informer l'archéologie de toutes sortes de manières, le plus évidemment *via* la comparaison de reconstructions archéologiques et historiques de processus historiques, tels que l'expansion bantou ou le développement des états swahili. Si de telles reconstructions concordent, notre confiance dans notre compréhension du passé en sortira renforcée. Dans le cas contraire, nous savons au moins que l'on a affaire à quelque chose de plus complexe. De bien des manières, la relation entre recherche génétique et archéologie ressemble à présent à celle entre datation au radiocarbone et recherche archéologique cinquante ans plus tôt : nous essayons d'intégrer une technique nouvelle et très puissante à notre discipline et ce processus transforme notre connaissance du passé et génère en même temps de nouveaux défis pour les chercheurs.

I. DIVERSITÉ DES ANALYSES

Il existe de nombreux types d'analyses utilisés par les généticiens dans les études historiques et les archéologues doivent comprendre leurs différences. Depuis les années 1990, l'essentiel du travail a concerné des **analyses basées sur les lignées**, qui étudient les parties du génome qui ne subissent pas de recombinaisons et traversent donc les générations sans subir de transformations. Le plus connu de ces systèmes est l'ADN mitochondrial (ADNmt) hérité en ligne maternelle : nous avons tous de l'ADNmt hérité de nos mères qui l'ont elles-mêmes hérité de leurs mères, etc. De même, les hommes héritent la région non-recombinante du chromosome Y (NRY) de leurs pères, qui l'ont héritée de leurs pères, et ainsi de suite en remontant dans le temps. L'absence de recombinaison entre générations rend la définition des lignées historiques relativement simple. L'ADNmt et le NRY mutent plutôt rapidement, ce qui permet d'étudier l'histoire de populations humaines à des échelles pertinentes pour l'archéologie. Puisque l'ADNmt et le NRY sont respectivement transmis en ligne maternelle et paternelle, les chercheurs peuvent les comparer pour obtenir des informations sur les processus sociaux qui affectent différemment les hommes et les femmes, tels que les modèles de mariage. Toutefois, les analyses de lignées ne fournissent des informations que sur une seule lignée maternelle ou paternelle, parmi les nombreux ancêtres de tout individu. C'est là une limitation importante.

L'analyse de l'**ADN autosomique** (c'est-à-dire l'ADN issu des parties recombinantes du génome humain) évite ce désavantage, puisqu'elle reflète les contributions génétiques de tous nos ancêtres. Le défaut de l'analyse autosomique est qu'elle ne permet pas de définir des lignées historiques sur des périodes de temps significatives ; le résultat en est plutôt une comparaison biogéographique des populations modernes échantillonnées. Ce type de recherche a récemment progressé grâce à de nouvelles techniques d'analyse, utilisant en particulier les *polymorphismes mononucléotidiques* (SNP ou « snips »). Ces techniques permettent la comparaison simultanée des variations de dizaines ou de centaines de localisations génétiques issues de milliers d'individus dans le cadre d'études de génomes entiers. Elles offrent un examen plus complet des similarités et des différences génétiques et une analyse plus détaillée des relations entre populations modernes.

II. LES DÉFIS DE LA COMPARAISON DES DONNÉES

La collaboration entre les généticiens et les archéologues peut s'instaurer lorsque la confrontation de sources de données provenant des deux domaines est possible. Tout d'abord, les données doivent exister dans les deux champs disciplinaires pour la zone étudiée, ce qui est loin d'être garanti en Afrique. Par exemple, de nombreuses recherches génétiques ont été lancées sur les chasseurs-cueilleurs africains modernes, en particulier parmi les populations khoïsan et pygmées/batwa (Tishkoff *et al.* 2007), et les populations de certaines zones géographiques, comme le sud du bassin du lac Tchad, sont relativement bien connues. D'un autre côté, la recherche génétique sur la plupart des populations agricoles de l'Afrique centrale, australe et du Sud-Ouest, est très limitée, très peu d'études génétiques ont été menées sur les populations sahariennes et, en Afrique orientale, bien des groupes linguistiques bantou, couchitiques et nilotiques n'ont jamais été étudiés. Du point de vue archéologique aussi, certaines régions d'Afrique sont bien mieux connues que d'autres et peu d'entre elles offrent des données archéologiques et génétiques détaillées sur les mêmes populations.

Même si des données génétiques et archéologiques comparables existent, des questions fondamentales subsistent : comment comparons-nous la variation de traits génétiques avec celle trouvée dans la culture matérielle ? Comment pouvons-nous dire, par exemple, qu'une distribution particulière en matière de culture matérielle (disons, d'une poterie)

¹ Département de Sociologie et d'Anthropologie, Bowdoin College, États-Unis.



Fig. 1. Extension approximative des populations pygmées/batwa (orange), san (violet), et sandawe et hadza (vert).



Fig. 2. Extension approximative des langues bantu.

et des schémas spécifiques de variation génétique relèvent tous du phénomène historique que nous appelons « l'expansion bantu » ? C'est un problème, en particulier parce que les techniques permettant d'estimer l'âge de processus génétiques – l'occurrence d'une mutation particulière, par exemple – sont beaucoup moins précises que la datation au radiocarbone. Il y a aussi des questions importantes d'échelle. La recherche génétique en Afrique s'est occupée de reconstructions historiques qui portent sur de larges espaces et des échelles de temps importantes. Les généticiens ne reconnaissent que rarement le niveau d'identité génétique intermédiaire, situé entre l'individu et le groupe ethnique, même si nous savons que bien des populations africaines modernes comprennent des gens aux ascendances très variées. Ils en savent par conséquent peu sur la structuration de la variabilité génétique au sein des groupes ethniques ou sur les relations entre frontières ethniques et « frontières génétiques » – malgré l'importance de la question d'un point de vue historique.

Enfin, les chercheurs travaillant en Afrique – qu'ils soient archéologues ou généticiens – ne tiennent souvent pas suffisamment compte des perspectives de recherche en dehors de leurs propres disciplines. Les archéologues et les autres chercheurs en sciences sociales sont souvent intimidés par les terminologies spécialisées et les procédures complexes associées à la recherche génétique. Les généticiens ont, quant à eux, souvent du mal à apprécier la portée de la recherche en sciences sociales, y compris l'archéologie africaine, et

dans certains cas, ils emploient des sources inadéquates ou obsolètes pour la formulation de leurs propres constructions historiques. Et en même temps, il se produit une réelle collaboration.

III. EXEMPLES DE RECHERCHES

A. Les origines des humains modernes

Certaines des recherches en génétique les plus connues en Afrique portent sur l'étude des lignées maternelles et paternelles qui relient les populations actuelles à travers le monde aux populations les plus anciennes d'*Homo sapiens* (Cann *et al.* 1987). Les estimations actuelles de l'âge de l'ancêtre commun le plus récent des hommes modernes, basées sur l'ADNmt, fournissent une date d'environ 160 000 ans, en concordance avec les restes de squelettes témoignant de l'apparition d'*Homo sapiens idaltu*, et elles situent la sortie de l'Afrique et l'expansion ultérieure des hommes modernes à environ 70 à 50 000 ans d'ici.

Les recherches sur les origines des humains modernes en Afrique mobilisent principalement des données provenant des populations de chasseurs-cueilleurs africains modernes. Les populations san et pygmées/batwa (**fig. 1**) tendent à présenter des lignées d'ADNmt et de NRY proches de celles des racines des arbres phylogénétiques de ces systèmes génétiques, avec des preuves que ces lignées sont restées isolées en Afrique durant l'essentiel du Pléistocène moyen et supérieur. Même les Sandawe et les Hadza qui vivent à seulement quelque 150 km de là, sont supposés avoir été iso-

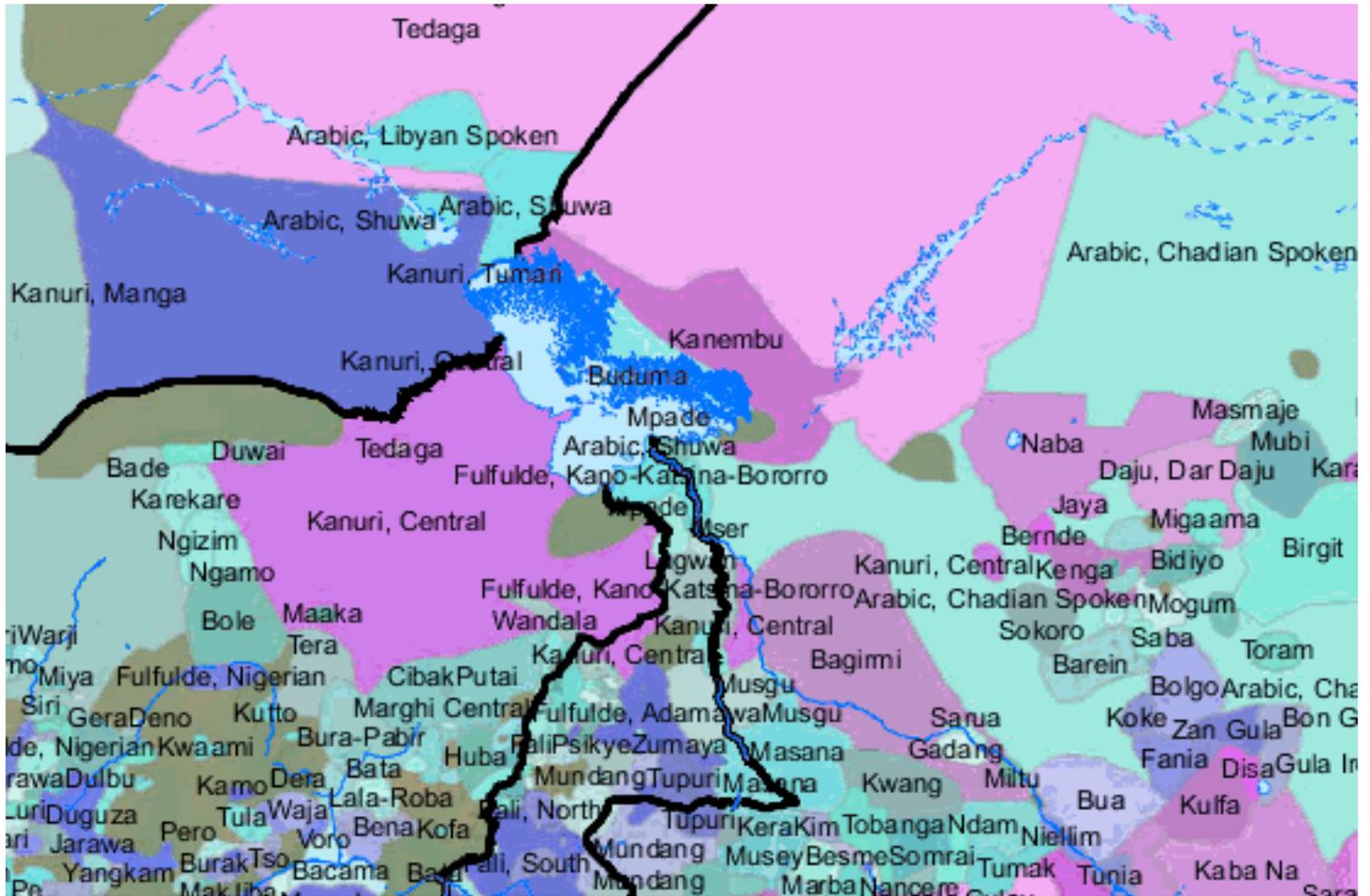


Fig. 3. Quelques groupes ethniques représentatifs du bassin du lac Tchad.

lés d'un point de vue génétique pendant 15 à 20 000 ans, cet isolement ne s'étant sans doute rompu que dans les derniers 4 000 ans (Tishkoff *et al.* 2007).

De telles données ont des implications sur la manière dont les archéologues voient l'évolution culturelle des hommes modernes au cours du Pléistocène. Elles sont particulièrement significatives pour la compréhension de traditions industrielles très répandues pendant l'Âge de la Pierre moyen (*Middle Stone Age*), puisqu'elles supposent l'existence unique de petits groupes de peuplement isolés, en Afrique orientale et australe durant l'essentiel de la période d'évolution humaine moderne. Les indices archéologiques ne semblent toutefois pas corroborer la thèse de l'isolement de ces populations pour les dizaines de milliers d'années du Pléistocène tardif, bien que cela puisse être dû, pour partie, aux hypothèses des archéologues relatives à leurs données. Il est difficile de comprendre comment le changement environnemental pourrait avoir engendré des séparations entre populations sur 50 à 100 000 ans, comme les données de l'ADNmt le laissent penser.

B. L'« expansion bantu »

Les analyses génétiques en Afrique sont souvent utilisées pour établir la preuve de processus d'expansions et de migrations de populations préhistoriques dans différentes parties du continent, supposant bien souvent que de tels phénomènes surviennent sous la forme de « blocs » bien intégrés, à l'instar d'agriculteurs s'installant dans une région. Par conséquent, le phénomène le plus intensivement étudié par la recherche génétique africaine est l'« expansion bantu » (Bostoen *et al.* 2009 ; Berniell-Lee *et al.* 2009). Il y a bien sûr aussi une vaste littérature linguistique, archéologique et ethnographique sur les processus par lesquels les langues en sont venues à être parlées dans de vastes régions d'Afrique (fig. 2), littérature qui peut être comparée aux données de la génétique. L'une des contributions les plus importantes de la recherche génétique à ce sujet a été l'analyse de la migration des populations bantu vers le Sud-Ouest africain, zone mal connue au plan archéologique.

Les données génétiques indiquent que l'expansion bantu était bien un phénomène démographique impliquant à la fois des migrations de populations et des processus de diffusion

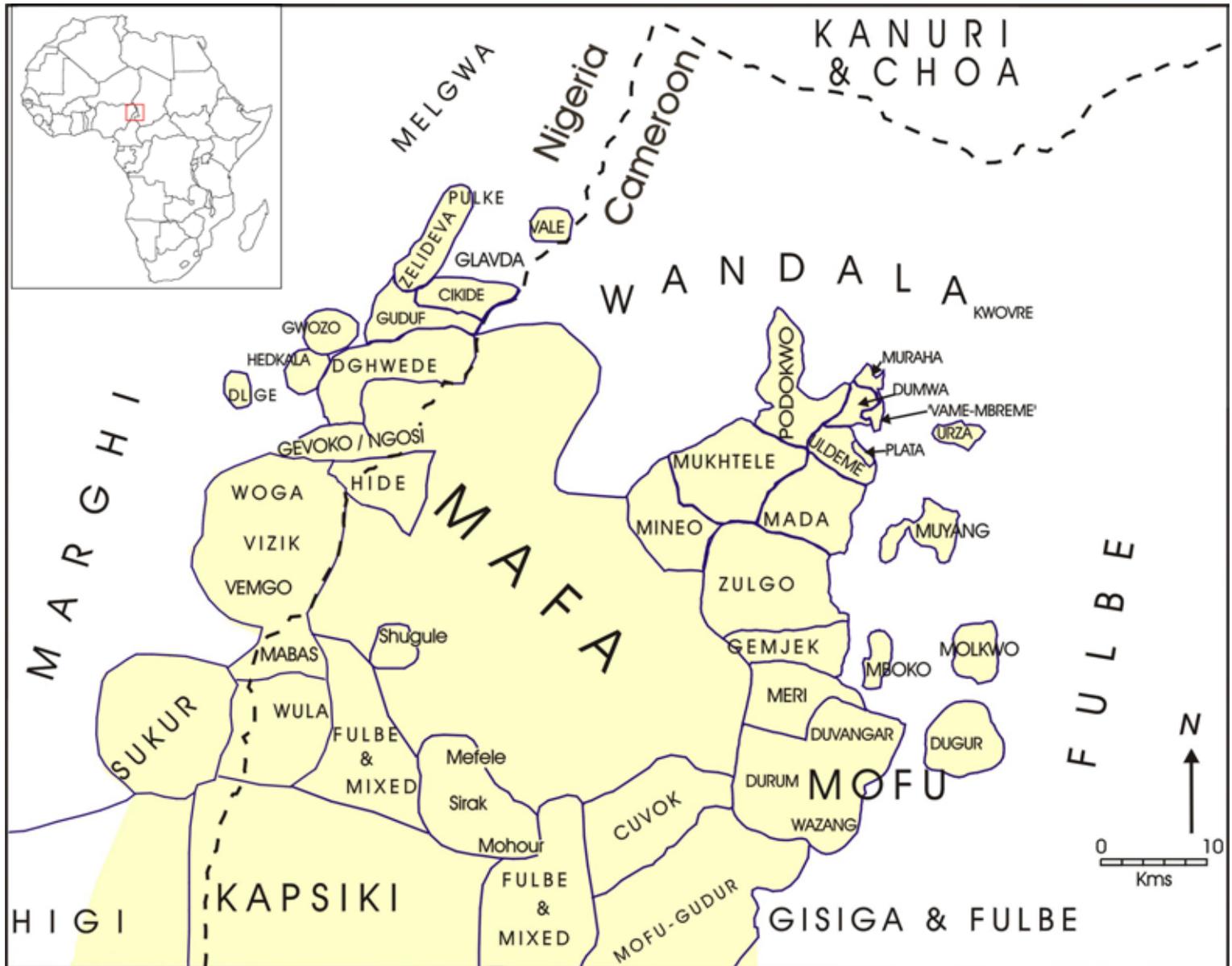


Fig. 4. Populations locutrices des langues tchadiques centrales et voisines du Nord du Cameroun et du Nigeria.

linguistique et culturelle. En l'occurrence, les données de la génétique ne sont pas suffisamment fines pour nous informer sur les origines de ces mouvements de populations et les généticiens et les archéologues recourent donc aux reconstructions linguistiques pour situer leurs origines vers le sud de la frontière entre le Nigeria et le Cameroun. Les données génétiques peuvent aussi nous fournir des informations sur la démographie de l'expansion bantou. La diversité des lignées NRY (paternelles) au sein des populations modernes de langues bantou est nettement inférieure à la diversité (maternelle) de l'ADNmt (Bostoen *et al.* 2009). Cela peut signifier que les femmes des communautés de chasseurs-cueilleurs se mariaient plus souvent dans des communautés agricoles bantou, et avaient des enfants avec des hommes de ces communautés, plutôt que l'inverse, et que les hommes

avaient fréquemment plusieurs épouses. Cela pourrait aussi être associé à l'adoption des langues bantou par l'épouse et les enfants de ces couples.

C. Dynamique des populations dans le sud du bassin du lac Tchad

Dans les zones situées au-delà de celles où les langues bantou sont parlées, les relations avec d'autres populations anciennes reçoivent plus d'attention. Le sud du bassin du lac Tchad constitue l'une de ces zones, marquée par une grande diversité linguistique et culturelle (fig. 3 et 4), probablement en raison de sa position centrale le long des routes migratoires et commerciales reliant l'Atlantique au Nil et l'Afrique du Nord aux régions situées au sud du Sahara. Le long des pourtours sud du bassin, la diversité ethnique est plus grande

que presque partout ailleurs en Afrique, en particulier parmi les groupes parlant les langues tchadiques, qui ont fait l'objet de recherches génétiques depuis plus de deux décennies. La localisation et les caractéristiques culturelles de la région ont aussi encouragé les recherches ethnographiques, archéologiques et linguistiques au cours des 60 dernières années, ce qui fait de cette zone l'une des rares en Afrique où des comparaisons détaillées entre les résultats de toutes ces disciplines sont envisageables.

Les résultats de cette recherche ont été variés. La recherche génétique de la fin des années 1990 a qualifié certaines populations du bassin du lac Tchad de paléo-nigritiques, une désignation obsolète datant d'avant la seconde guerre mondiale, qui postule que des reliques inchangées d'une ancienne strate de l'humanité africaine se sont maintenues dans des zones refuges, isolées des sociétés plus avancées. Pratiquement en même temps, toutefois, d'autres chercheurs ont utilisé des données NRY pour montrer l'existence de connexions de longue portée entre ces groupes « isolés » de locuteurs tchadiques et des populations d'Asie de l'Ouest/d'Afrique du Nord, connexions qui pourraient être associées au mouvement du début de l'Holocène, qui traverse un « Sahara vert ».

Dix années plus tard, la compréhension de la génétique s'est beaucoup enrichie. Nous disposons de données sur les variations génétiques de l'ADNmt, du NRY et l'ADN autosomique pour plusieurs populations du bassin du lac Tchad (Coia *et al.* 2005 ; Cerny *et al.* 2009 ; Cruciani *et al.* 2010), rendant possibles des reconstructions intéressantes, bien que préliminaires, des relations et migrations des populations sur les derniers 7-8 000 ans. Elles montrent un mouvement, datant du début de l'Holocène, de locuteurs nilo-sahariens depuis la vallée du Nil vers la région, et leurs interactions ultérieures avec des groupes parlant une langue tchadique ancienne venant du Sahara devenu plus sec (Tishkoff *et al.* 2009). L'une des contributions de la recherche génétique à ces questions réside dans l'identification d'importantes migrations est-ouest et d'interactions au sud du Sahara, entre l'Afrique orientale, le Nil et le lac Tchad. Les archéologues travaillant sur cette zone ont eu tendance à ne pas prendre en compte ces connexions est-ouest, en raison du manque de données archéologiques disponibles à l'est du lac Tchad et au Sud Soudan. La recherche génétique offre donc de précieux correctifs pour de futurs travaux de terrain en archéologie.

IV. UN FUTUR INTERDISCIPLINAIRE

À travers le continent, la comparaison des données archéologiques et génétiques nous réserve encore des défis. Comment les chercheurs peuvent-ils établir des liens entre les modèles qui émergent de ces différents types de données ? Comment les généticiens peuvent-ils rendre compte

au mieux des différents résultats historiques lorsque différents systèmes génétiques sont étudiés, de la même manière que les archéologues peuvent obtenir des résultats différents en étudiant différents domaines de la culture matérielle ? Comment les chercheurs vont-ils concilier le constat anthropologique de la grande diversité des origines des populations africaines avec l'hypothèse génétique récurrente de l'homogénéité des groupes ? Ces défis sont d'importance, mais les archéologues ne devraient pas laisser ces difficultés obscurcir l'extraordinaire potentiel des études génétiques de l'histoire africaine. Le développement d'initiatives de recherche réellement interdisciplinaires, mobilisant la génétique, l'archéologie, la linguistique historique et les disciplines associées a le pouvoir de transformer notre compréhension du passé de l'Afrique.

BIBLIOGRAPHIE

- Berniell-Lee, G., Calafell, F., Bosch, E. *et al.* 2009. « Genetic and demographic implications of the Bantu Expansion : insights from human paternal lineages ». *Molecular Biology and Evolution* 26 (7) : 1581-1589.
- Bostoen, K., de Filippo, C. & Pakendorf, B. 2009. « Molecular anthropological perspectives on the Bantu expansion : facts and fiction ». Paper presented at the Annual meeting of the African Studies Association, New Orleans, LA.
- Cann, R., Stoneking, M. & Wilson, A. 1987. « Mitochondrial DNA and human evolution ». *Nature* 325: 31-6.
- Cerny, V., Fernandes, V., Costa, M. *et al.* 2009. « Migration of Chadic speaking pastoralists within Africa based on population structure of Chad Basin and phylogeography of mitochondrial L3f haplogroup ». *BMC Evolutionary Biology* 9 : 63.
- Coia, V., Destro-Bisol, G., Verginelli, F. *et al.* 2005. « mtDNA variation in north Cameroon : lack of Asian lineages and implications for back migration from Asia to sub-Saharan Africa ». *American Journal of Physical Anthropology* 128 : 678-681.
- Cruciani, F., Trombetta, B., Sellitto, D. *et al.* 2010. « Human Y chromosome haplogroup R-V88 : a paternal genetic record of early mid Holocene trans-Saharan connections and the spread of Chadic languages ». *European Journal of Human Genetics* 18 : 800-807.
- Tishkoff, S.A., Gonder, M.K., Henn, B.M. *et al.* 2007. « History of click-speaking populations of Africa inferred from mtDNA and Y chromosome genetic variation ». *Molecular Biology and Evolution* 24 (10) : 2180-2195.
- Tishkoff, S.A., Reed, F.A., Friedlaender, F.R. *et al.* 2009. « The genetic structure and history of Africans and African Americans ». *Science* : 1172257. <http://www.sciencemag.org/cgi/content/abstract/1172257v1>.